



CRIMES PASSIONNELS

---

# LAZARETTE

PAR

**G. MACÉ**

ANCIEN CHEF DU SERVICE DE LA SURETÉ

---

PARIS

BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11

---

1891



G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS  
11, rue de Grenelle, Paris

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA

Bibliothèque-Charpentier, à 3 fr. 50 le volume

LA POLICE PARISIENNE :

LE SERVICE DE SURETÉ (13 <sup>e</sup> mille) . . . . .	1 vol.
MON PREMIER CRIME (8 <sup>e</sup> mille) . . . . .	1 vol.
UN JOLI MONDE (21 <sup>e</sup> mille) . . . . .	1 vol.
GIBIER DE SAINT-LAZARE (11 <sup>e</sup> mille) . . . . .	1 vol.
MES LUNDIS EN PRISON (7 <sup>e</sup> mille) . . . . .	1 vol.
MON MUSÉE CRIMINEL (9 <sup>e</sup> mille), avec 34 planches hors texte . . . . .	1 vol.

F15E26

G. MACÉ

ANCIEN CHEF DU SERVICE DE SURETÉ



LAZARETTE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

11, RUE DE GRENNELLE, 11

Tous droits réservés.

## AVANT-PROPOS

---

*Les premiers ouvrages documentaires publiés sous la rubrique : Police parisienne, s'adressaient aux hommes qui s'occupent de la grande question des réformes morales. Nous ne saurions trop les remercier d'une indulgence à laquelle nous devons le succès, puisque nombre d'améliorations vainement réclamées jadis ont été réalisées.*

*La nouvelle série de volumes, que nous commençons aujourd'hui, traite des sujets relatifs à nos anciennes attributions, et des « crimes passionnels » dont la plupart n'ont pas été portés à la connaissance du public ; elle aura l'avantage de pouvoir être lue par toutes les classes de la société.*

*Lazarette, victime d'une erreur judiciaire, est une figure simple, touchante ; son histoire : Un drame d'amour.*

Champigny, mars 1891.

# LAZARETTE

---

## CHAPITRE PREMIER

M. Foicho

« La séance est ouverte », proclame le maire, M. Foicho, en occupant le fauteuil présidentiel, où ce supposé démocrate trône, se gonfle, domine les membres du Conseil de toute la hauteur d'un torse rond relié par de courtes jambes aux plus beaux pieds plats qui aient jamais mieux couvert la surface d'un large tabouret. Sa voix forte, nasillarde, complète l'analogie que lui donne l'écharpe avec un gros mirliton tricolore. Noble écharpe ! fétiche des petits ambitieux, Foicho, libre-penseur, la revêt en pontifiant, et jure par elle comme on jurerait encore par ses ancêtres, si la Révolution n'avait nivelé les castes et rendu

les Français tous égaux devant la loi... y compris les fonctionnaires.

— La séance est ouverte, répète-t-il faisant résonner le maillet sacramentel qu'il place à sa portée. Avant l'appel nominal, permettez-moi, chers collègues, de justifier de l'absence de *mes* adjoints : le premier assiste à une cérémonie funèbre, le second est à la noce ; veuillez, Finet, me remettre leurs lettres d'excuses.

Un homme effilé, aux manières chafouines, assis derrière le maire, les coudes sur une table étroite et basse, serrant son menton entre ses pouces écartés, quitte cette attitude, feuillette un dossier et, silencieux, passe les pièces requises.

— Inutile de perdre son temps à lire de pareilles lettres ; le temps, c'est de l'argent, dit le doyen des conseillers, solide vieillard, légèrement courbé, et dont la figure en lame de couteau représente le type du fermier âpre au travail et féroce au gain.

— Vous n'avez pas la parole, monsieur Vermont, s'écrie Foicho, et je vous la retire.

— Il est trop tard, répond Gerville, un

cultivateur très entendu aux affaires de la commune et surtout aux siennes.

Fort de stature, Gerville porte bien ses cinquante-cinq ans. Sa tête repose sur un cou apoplectique et annonce un caractère querelleur. Ses yeux bridés ne craignent pas la lumière et lui servent autant à la chasse pour viser une proie, que ses narines minces, creuses, fermes comme des ailes de hanneton, lui sont indispensables pour la flairer. Il ne porte point de barbe. Sur son front peu élevé s'avancent des cheveux gris, épais, taillés en brosse, qui ajoutent à l'expression dure de sa bouche édentée. Antagoniste de Vermont, il rivalise avec lui de principe, de fortune. Ces deux élus du peuple se disputent la mairie que Foicho, plein d'orgueil, conserve par un miracle d'équilibre.

— Apprenez, monsieur Gerville, dit le maire, heureux de faire sentir son autorité, qu'il n'est jamais trop tard lorsqu'il s'agit d'appliquer le règlement. Né laïque, car j'étais laïque dans le sein de ma mère, j'aime la liberté, l'égalité, la fraternité.

— Ou la mort, lance Vermont, seule égalité absolue.

— Faut-il lire les lettres? demande Foicho.

— Non!... non!...

Tel est le cri général.

Le maire procède à l'appel.

Le plus jeune des conseillers, remplissant les fonctions de secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance; procès-verbal qui est adopté.

Foicho s'arme du maillet, fait entendre trois coups secs, prend sa tabatière dite « queue de rat », y puise trois fois, renifle, et la pose non loin du maillet.

— L'ordre du jour, déclare-t-il, ne mentionne qu'une réclamation importante concernant la fontaine.

— C'est par trop ridicule, dit Vermont, de placer une fontaine au-dessous d'un lavoir.

— On supprimera le lavoir, ricane Gerville.

— Ne dites pas de bêtises!

— Je préfère les dire que de les faire. Par esprit d'opposition, vous avez voté contre moi et obtenu cette fontaine, j'ai le droit de discuter son emplacement.

Finet se frotte les mains.

Plusieurs conseillers, contents de voir des collègues aux prises, assujettissent leur chaise

autour de la table, recouverte du tapis vert traditionnel, et se préparent à jouir de la scène.

— La situation s'aggrave, profère Foicho, d'un ton sentencieux, qui l'ignore? — Personne; eh bien, on paraît s'en soucier comme... comme...

La suite de la phrase lui échappe; il la cherche, tousse, crache, bégaye; des syllabes incohérentes expirent sur ses lèvres. Finet, qui d'ordinaire lui souffle ses mots, mâchonne un crayon. Faute de secours, l'orateur tire de sa poche un porte-monnaie rempli de sous et le jette sur la table pour donner en quelque sorte du poids à sa pensée.

— Ah! fait-il, me voilà soulagé.

Un mouvement de gaieté parcourt l'auditoire, Foicho perd contenance, la retrouve et poursuit :

— La commune nous a confié ses intérêts, rendons-nous dignes de ce mandat, et remplissons-le avec vigilance, probité et... et... énergie!

Brandissant alors le maillet, il le laisse retomber en jurant :

— Sacré nom d'un chien, soyons moins pointus et scellons la fontaine!

— Parviendra-t-on seulement à la poser, insinue le conseiller-secrétaire ?

— Tout village qui se respecte, dit Gerville, exige une fontaine au centre du pays et non dans les champs.

— Chacun prêche pour soi, murmure Vermont.

— Ce petit édifice sur la place, reprend Gerville, donnerait meilleure apparence à ma maison, j'en conviens ; mais si l'on croit me jouer un tour en l'installant près de la ferme des Parjadis, on se trompe, j'ai un puits excellent.

— Moi aussi, riposte Vermont.

Foicho, qui agite le maillet, frappe trois nouveaux coups, remue sa tabatière, sort de son gousset un couteau, l'envoie rejoindre la bourse, et affirme qu'un vote secret terminera le désaccord.

Les bulletins de vote sont mis dans un chapeau. Le dépouillement s'opère, et l'on constate qu'il n'existe aucune majorité. Un second tour de scrutin produit le même résultat.

Sous prétexte de tout concilier, Foicho se tient debout, s'emporte, vide ses poches, et successivement viennent fusionner avec la

tabatière, la bourse, le couteau, une boîte d'allumettes, un tire-bouchon, de la ficelle et un trousseau de clés.

— Au diable le vote ! clame-t-il.

Et saisissant le maillet, il le manœuvre à la façon d'un layetier-emballeur en plein exercice.

Essoufflé, il retombe entre les bras de son fauteuil.

— Quel bruit ! quel potin ! pour une satanée fontaine ! hurle le fermier qui veut se faire entendre ; on s'en est passé, on s'en passera encore ! Économisons !

— Avare ! s'écrie le cultivateur.

Au milieu du tapage, il ajoute, s'adressant à ses collègues :

— C'est honteux de voir un pays toujours satisfait de rester le culot du département !

— Le culot ! le culot ! répète le maire, monsieur Gerville, vous égarez la discussion ; je vous rappelle à l'ordre.

Ce disant, il recouvre le tas d'accessoires, qu'il vient de jeter sur la table, d'un mouchoir à carreaux bleus et jaunes constellé d'arabesques brunes aux senteurs tabaciques, et profitant d'une accalmie il se hâte de débiter son discours :

— A ma sortie du corps maternel, j'étais laïque, et je crois, sans croire, en tâchant de vous communiquer les convictions que je cherche à posséder. Vous allez apprendre à quel point je suis libéral et respectueux du suffrage universel...

Des oh ! oh ! saluent cette déclaration.

— Écoutez mes explications : le conseil est divisé en deux parties égales... Ça me gêne et j'ai l'habitude de me débarrasser de ce qui me gêne. A l'exemple du roi *Saumon*, je vais rendre un jugement.

— Un jugement ? interrompt Gerville.

— Oui, monsieur, c'est mon droit. Je me suis *offert* la parole. Je disais donc... Qu'est-ce que je disais?... Ah ! je supprime l'élection de la fontaine ; quant à la somme qui lui était destinée, elle pourra servir à l'entretien des pompes à incendie.

Foicho souligne cette déclaration par l'enlèvement rapide de sa cravate qu'il enroule autour de l'encrier.

— Vos explications n'expliquent rien, déclare Gerville, et ce que vous venez de faire est illégal, attendu que votre jugement n'a aucun crédit.

— J'agis en bon père de famille ; mes électeurs et le Préfet apprécieront ma conduite.

— On apprécie l'arbre à ses fruits, les vôtres sont creux. Votre manière de gérer les intérêts de la commune est grotesque. Prenons comme exemple les bouches d'eau : après leur installation, on s'aperçoit que les garnitures des tuyaux de pompes ne s'y adaptent point. Joli succès, ma foi !

— Qu'est-ce que ça fait ? L'égout aussi manque de pente ; il empoisonne et sert tout de même.

— Les jours d'orage.

Vermont triomphe, ses deux ennemis s'apostrophent, se menacent du geste ; il cherche à les exciter davantage en interpellant ses collègues.

— Je vous prends à témoins, leur dit-il, que je ne voulais pas plus d'égouts que de pompes, gros frais inutiles pour quelques tempêtes et un méchant feu par hasard...

— Il est facile de se passer de secours, riposte Gerville aigrement, lorsque la Compagnie d'assurances rembourse le triple du prix que vaut une vieille bicoque louée à M<sup>lle</sup> Vilain.

Et il ajoute malicieusement :

— Ce n'est pas toujours ce que l'on désire perdre qui flambe.

A cette allusion directe le fermier s'écrie :

— Vous m'insultez ! cet incendie me ruine, au contraire, et je ne fais pas partie de ceux qui, sans scrupule, profitent des désastres pour s'enrichir.

— Encore une chicane personnelle ! reproche Foicho. Je lève la séance.

— Mais, lui objecte le conseiller-secrétaire, quelle délibération vais-je consigner au procès-verbal ?

Le maire ayant remis sa cravate, ramassé son mouchoir et les autres objets sortis de ses poches, répond :

— Le procès-verbal.... le procès-verbal.... remplissez-le par cet avertissement à mes administrés :

« Le maire, espère, qu'on *décèssera* de se chamailler au sujet de la fontaine, de l'égout, et des bouches d'eau, car la discussion menace de s'éterniser jusqu'à la *consumation* du Conseil municipal. »

## CHAPITRE II

### Lazarette et Pierre

Parmi les soixante-quatorze communes dont se compose le département de la Seine, celle qui a la bonne fortune d'avoir M. Foicho pour maire est une des plus jolies. L'église, l'école, la gendarmerie, la maison municipale, la demeure bourgeoise de Gerville, entourent sa place, animée seulement les jours de fêtes, de marché et de votes. La rue principale s'engage sous bois et devient route nationale après avoir longé les murs des Parjardis, ferme importante, connue des paysagistes que l'amour de la nature et du pittoresque conduit aux endroits non sillonnés de rails. La capricieuse et perfide rivière de la Marne circule au milieu d'une

ravissante vallée, encadre de nombreuses îles de verdure, nids discrets chers aux amants. Des arbres fruitiers garnissent les coteaux environnant le village; et, sur la hauteur, l'horizon vaste, étendu, permet aux peintres, aux touristes d'admirer les couchers de soleil.

Depuis un mois, Maurice Debussy habitait la ferme en qualité de pensionnaire. Il y était entré sur le conseil de son cousin, le commissaire de police de la circonscription. La servante Catherine, grosse et fraîche gaillarde, l'avait reçu assez mal; les Parjadis, occupés par les Vermont, ses maîtres, ne ressemblaient nullement à une auberge; néanmoins elle consentit à lui servir quelque nourriture; et comme il sut, par sa gaité, son désintéressement, sa franchise et sa rondeur communicative, séduire les propriétaires, il remplaça un nommé Sansonnet, également artiste, que ces parages avait charmé.

Loyal, crédule, peu familier avec les roueries, les finesses, les ruses de certains campagnards qu'il allait étudier sur le vif, Maurice usait de l'indépendance qu'une mère, flattée de son jeune talent, accordait à ses goûts fantaisistes, pour vivre loin de la foule et du

tumulte parisiens. L'existence lui souriait, n'en ayant pas connu les ennuis. Sans être un viveur, il s'amusait par toquade, par séries, avec ses camarades de l'école des Beaux-Arts; mais la simplicité villageoise lui paraissait être l'idéal du bonheur. Son imagination ornait les alentours de la capitale d'un prestige charmant.

Par une après-midi de septembre, assis derrière un massif d'arbustes, il terminait un tableau. « Quel délicieux point de vue, pensait-il; que je voudrais pouvoir en reproduire les beautés. J'approche de la nature, je ne la possède pas encore. Ma mère sera satisfaite de recevoir cette peinture, à laquelle il ne manque que des personnages. »

Le peintre reprit ses brosses un instant abandonnées et vit apparaître M. Foicho, escorté de Finet, secrétaire de la mairie, et de plusieurs conseillers municipaux.

— Ce groupe, se dit-il, ne peut me servir de modèle, les gens qui le composent ressemblent plutôt à des épileptiques en rupture de maison hospitalière qu'à des représentants de l'autorité. La discussion est orageuse. Effaçons-nous.

L'artiste se remit à l'œuvre.

Les élus du suffrage universel s'arrêtèrent auprès du bouquet d'arbres.

Foicho, désignant Gerville et Vermont à Finet, s'écria :

— Nous ne nous entendrons jamais ! Lequel croire de ces deux entêtés ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Finet ; et puisque vous m'avez chargé de faire votre éducation de magistrat municipal, je vous engage à les laisser se battre, c'est le moyen d'avoir la paix.

— Est-il nécessaire, déclare Vermont, de placer à l'extrémité du village une plaque indicative ?

— Non ; cent fois non !... la potence suffit. Depuis le numérotage des maisons, il est de mode de mettre des enseignes partout et à propos de rien ; je m'oppose à celle-ci.

— Moi, j'insiste, riposta Gerville.

— Comme pour le ruisseau qui traverse la rue au lieu de s'écouler le long des trottoirs?... J'en ai assez de votre éternelle opposition et je ne veux plus appartenir à la commission des chemins.

— Moi, non plus.

— En ma qualité de président de cette commission, je vous demande, dit Foicho, de taire vos *bisbilles*, et de *fonctionner* encore aujourd'hui, afin de terminer notre enquête pour laquelle Finet a consulté le *cadavre*.

— Quel cadavre, demande le secrétaire étonné ?

— Au sujet de ces vieilles souches.

— Le cadastre ? — Oui, monsieur le maire. Elles appartiennent à la commune.

— Êtes-vous d'avis, Messieurs les conseillers, de remplacer ces troncs d'arbres par des bancs ?

Gerville dit : « Oui », Vermont fait un signe négatif ; leurs collègues restent silencieux.

Foicho s'adresse alors à ces derniers :

— Je connais votre opinion... Vous êtes les vrais *souteneurs* de la liberté...

Finet tire son chef par la manche et lui souffle à voix basse : « Soutiens ».

Foichot reprend :

— ... Soutiens de la liberté, vous n'avez pas de parti-pris et votre vouloir... votre vouloir...

— Est soumis au vôtre, termine Vermont.

— Évitez donc de parler pour ne rien dire, murmure Finet à Foicho.

— C'est juste... Et puisque nous ne sommes pas d'accord, nous allons, conformément au programme, visiter les travaux du chemin vicinal coupant les terres de la veuve Mathieu.

— Quelle heure est-il ? demande Finet.

— Je l'ignore, répond le maire, après avoir secoué trois fois, et à trois reprises différentes, une grosse montre d'argent.

— Vous allez détraquer votre oignon !

— Un oignon, ce superbe *crochemètre*, cadeau de ma dernière femme?... Il sonne les heures.

— Et s'arrête aux minutes.

Les conseillers s'éloignent sans apercevoir, à travers les éclaircies du bois, un couple marchant avec lenteur vers le site choisi par le peintre.

Lazarette et Pierre, nés au pays, avaient reçu une éducation supérieure à celle que l'on donne aux enfants de la campagne. De cinq ans plus jeune que son camarade, M<sup>lle</sup> Gerville avait aux écoles, par son travail et son intelligence, remporté les premiers prix dans les concours cantonaux. Jamais sa mère, femme de cultivateur enrichi, ne tolérait qu'elle fit de gros travaux ; cousant avec goût, elle s'habillait de

même. Une coquetterie pardonnable lorsqu'on est jolie, un front pur, des yeux bleus éclatants de sincérité, un air aimable, lui attireraient nombre de prétendants ; de longs cheveux châtain complétaient les charmes dont Pierre était follement épris. A vrai dire, elle ne négligeait rien pour mériter l'amour de cet ami d'enfance ; elle avait pour lui une admiration légitime, le trouvant beau, grand, bien fait, au-dessus des amoureux ordinaires par le courage, l'instruction, la conduite, les bonnes notes et le grade de sergent-major conquis au régiment.

Ainsi rapprochés ils formaient, sous ce dôme de verdure, l'ensemble le plus gracieux du monde ; elle, avec son corsage qui trahissait de puissantes émotions, lui, le teint chaud, les lèvres tendues, quémanteuses et sensuelles.

— Laissez-moi, je vous en conjure, disait Lazarette, détachant de sa taille une main hardie.

Elle s'assit sur une souche et y posa un bouquet de lierre terrestre qu'elle portait.

— A présent moins que jamais, répondit Pierre. Pourquoi me défendre d'approcher, de vous parler, de vous aimer ?

— N'allons pas si loin, et entendons-nous.

— Je ne désire que cela.

Il retira son chapeau et se mit à genoux.

D'une voix charmante elle reprit :

— Promettez d'abord de ne plus être soupçonneux. Votre injuste méfiance me rend déjà malheureuse et nous ne sommes pas encore unis...

— Vous êtes recherchée par d'autres plus audacieux, plus riches, plus libres que moi; j'ai peur de vous perdre et je vous surveille comme un précieux trésor.

— Soyez tranquille, je vous attendrai.

— La patience a des limites.

— Est-ce ma faute si votre oncle ajourne constamment la cession de sa ferme? Je commence à suspecter ses promesses et mes parents ne se gênent pas pour dire qu'un héritage seul vous fera obtenir quelque chose des Vermont.

— Hélas! j'ai eu tort de les croire. Être indépendant par ma position, et réaliser le plus cher de mes vœux, c'était trop beau! Aujourd'hui je pense qu'ils ne consentiront jamais à nous voir à leur place.

Lazarette voulut se lever. Pierre l'obligea de rester assise.

— La chose était convenue, je m'étonne de ce manque de bonne foi.

— Mon oncle ne reprend point sa parole, il gagne du temps. A l'entendre, me céder l'exploitation le mettrait sur la paille, et plus il me voit épris, inquiet, plus il se rattache à la ferme, devenue pour moi une question de vie ou de mort. Ah! Lazarette, rien ne me réussit; je suis né sous une funeste étoile.

— Dont je désire conjurer le sort. Moins de fierté et un peu d'insistance gagneraient votre oncle.

— Ou achèveraient de me perdre dans son esprit.

— Essayez encore; je vaudrais bien un petit sacrifice. Si je pouvais quelque chose... Mais mon impuissance me désole et ma mère, émue de mes pleurs, a vainement plaidé notre cause; mon père est inexorable et ne consentira à vous prendre pour gendre qu'à l'époque où vous serez fermier ou propriétaire des Parjadis.

— Il n'ignore pourtant pas que je le deviendrai.

— Les Vermont, prétend-il, sont forts comme des chênes, et, en définitive, Pierre n'est que leur petit neveu.

— Les croit-il capables de me déshériter ? L'oncle a une volonté énergique, il s'empporte facilement, et son âge le rend ennemi de la jeunesse et du progrès ; mais en lui prêtant l'idée d'une aussi vilaine action, c'est mal le juger.

— Sa volonté n'est qu'un entêtement.

— Sans cet entêtement, que votre père partage, nous serions heureux.

— Vous avez été trop délicat, presque ridicule.

— Lazarette...

— Après m'avoir sauvé la vie, il vous était facile de m'obtenir.

— J'ai tardé espérant qu'une trêve entre votre père et mon oncle faciliterait les négociations. Leurs habituelles disputes au conseil municipal creusent le fossé qui les sépare, et voilà trois années, trois de nos plus belles années, perdues.

— Je désespère.

— Vous m'abandonnez et vous voulez que je reste froid lorsque d'autres prétendants sont accueillis dans votre famille ?

— Ils ne sont point dangereux.

— Je suis importun, jaloux, soit ! Mais pourquoi vos yeux ont-ils la douceur du bleuets, votre bouche l'éclat du coquelicot, vos dents la blancheur des pâquerettes de nos prés ? Pourquoi êtes-vous fraîche et jolie comme un bouquet des champs ? Pourquoi êtes-vous bonne et parfaite ?

— Séducteur !

— Je vous aime ; ah ! si vous saviez comment ? C'est à la fois du respect, du désir, une folle ivresse qui se change en douleur lorsque tout mon être vous réclame. Si vous étiez à moi, trop brève serait ma vie pour remplir la vôtre de transports.

Lazarette frissonna. Pierre lui prit la main et continua plus doucement :

— Quelle peur vous gagne ? N'ai-je par partagé vos jeux, vos récompenses, vos punitions enfantines ? Ce partage existe dans nos tribulations actuelles, il réunira nos plaisirs. Est-ce une existence inconnue que je vous propose ? Non. C'est la même, continuée et embellie.

— Vous êtes le danger en personne ; je perdrais la tête à vous écouter et je pourrais

répondre... que ma pensée et mon cœur sont à vous.

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

— Tu m'enchantes.

— Ne me tutoyez pas.

— Il semble que l'on s'aime mieux. Autrefois, nous nous parlions ainsi.

— Nous étions des enfants. Depuis que vous avez été soldat, mon père m'a défendu toute familiarité.

— Très avantageux, le métier militaire !...

— Au retour, ce que l'on a perdu d'un côté on le gagne de l'autre. Vous plairait-il d'être aimé en petit camarade ?

Ils se levèrent.

— Chère mignonne, accordez-moi un seul baiser ?

— Je ne donne pas d'acompte... Au revoir. Ces plantes médicinales devraient être chez notre voisine, la veuve Mathieu ; c'est d'un mauvais cœur de faire languir ceux qui souffrent.

Elle s'éloigna après avoir recommandé à Pierre de tenter, le soir même, une nouvelle démarche auprès de son oncle.

Les amoureux avaient quitté les grands

arbres abritant leurs confidences, sans remarquer que près d'eux l'eau pure d'une source murmurait son interminable refrain, et que les oiseaux commençaient à se grouper à l'approche du crépuscule. Les mousses touffues, variant leurs tons du vert pâle au roux foncé, formaient un tapis, et le cresson recouvrant les pierres laissait filtrer l'eau, doucement harmonieuse, au travers de mille obstacles semés par une main supérieurement artistique dans son immensité, dans ses détails infinis. Mais ni la source, ni les oiseaux, ni les mousses n'avaient attiré l'attention du couple malheureux, qui inconsciemment venait de poser les personnages désirés par Maurice.

— J'ai entrevu un coin du Paradis, songeait l'artiste achevant de fixer ses impressions sur la toile ; tout s'harmonise : le fond, le ciel, les amants. J'ai reconnu le neveu de mes propriétaires campagnards, mais je ne connais pas sa belle amoureuse. Au milieu d'une végétation admirable, ils se jurent un éternel amour... O foi ! qu'es-tu, sinon le parfait bonheur ?

Et dans le rêve dont il se plaisait à parer la réalité, le peintre crut entendre le bruit inimi-

table de cette douce caresse que Pierre n'avait pu obtenir.

Avec rapidité le soleil déclinait ; son dernier rayon d'or enveloppa la source et disparut dans les plis onduleux du cours d'eau.

Maurice demeurait pensif ; un froissement de feuilles mortes, et le bris de branches sèches le tirèrent de sa rêverie ; il se retourna.

— Tiens, c'est vous ? fit-il avec indifférence.

— Oui, monsieur, répondit Henri, garçon de la ferme. Je rapporte des bourrées pour la patronne.

— On en manque aux Parjadis ?

— La provision de grosses bûches est complète, le menu bois fait défaut

— Vous paraissez fatigué ?

— Vers la fin du jour, je suis rompu.

— Pourtant la campagne fortifie ; depuis que je l'habite, je renais.

— Y resterez-vous longtemps ?

— Autant que j'y trouverai du pittoresque, de l'imprévu, une foule de choses à croquer.

— A croquer ?

— C'est une manière de dire « dessiner ».

Maurice montra son tableau.

— La jupe à raies bleues de Lazarette ! s'écria Henri. Seule au village elle en porte d'aussi belles. Et Pierre, avec son large chapeau ? sont-ils assez ressemblants !

— Tant mieux, fit l'artiste, enchanté de ce naïf témoignage d'admiration.

— Je leur trouve l'air trop satisfaits.

— Je ne comprends pas.

— Ils s'adorent, et les circonstances les condamnent à s'attendre indéfiniment.

— Je les ai vus si heureux...

— Tout les sépare. Les Vermont sont âgés, et la ferme, autrefois citée comme un modèle, est devenue méconnaissable. Le patron ne cède à personne un brin de son autorité et, se croyant encore robuste, ne remplace même plus les domestiques qui partent. Le travail se fait par habitude, aussi mal à l'intérieur qu'à l'extérieur. Pierre, instruit pour la culture, voudrait suivre le progrès ; ses efforts ne peuvent donner l'impulsion à une vieille machine dont on s'obstine à ne vouloir graisser les rouages. Ravalé par son oncle à chaque pas qu'il fait en avant, il se morfond de voir dégénérer le bien qui doit lui revenir. Si les vieux consentaient à vivre de leurs rentes, il

épouserait Lazarette, et l'exploitation agricole reprendrait son ancienne prospérité.

— Que les jeunes gens commencent par se marier ?

— On voit bien que vous êtes de Paris, vous ne connaissez pas les campagnards. Les Gerville, parents de la demoiselle, tiennent à ce que leur futur gendre soit d'abord fermier, et comme le père de la jeune fille est aussi têtù que l'oncle du garçon...

— Les amoureux restent voués au célibat. Les dames Vermont et Gerville ont-elles de l'influence sur leurs époux ?

— Aucune. La fermière, bonne et pieuse, ne s'en rapporte qu'à son mari, qui se charge de gérer leurs communs intérêts. Défiant, il croit surprendre des voleurs partout, seule la mort brisera une volonté à laquelle rien ne résiste et qui se concentre vers l'unique but de posséder de la terre et de l'or. Quant à M<sup>me</sup> Gerville, elle serait heureuse de voir Lazarette mariée avec Pierre, mais elle ne sait qu'obéir et trembler aux ordres de son mari, qui a fait choix, parmi les nombreux soupirants de leur fille, d'un M. Jules Brévannes, négociant en vins, à Bercy, dont le père pos-

sède de grands bois dans les Vosges. Gerville aime la chasse, et les Brévannes savent habilement exploiter cette passion.

— Alors son opposition contre Pierre cache un point de vue personnel ?

— Pas autre chose.

— Dites au jeune Vermont que je désire lui parler, ce soir, avant le souper. Seriez-vous content qu'il devînt fermier ?

— Ravi !

Henri resserra les liens de son fagot et montra au peintre une personne qui se dirigeait vers eux.

— Celle-là, observa-t-il, sait ce qui se passe au pays ; elle connaît le fonds et le tréfonds des habitants.

— Cette vieille femme ?

— Vieille fille tournée au vinaigre, vivant avec sa modeste pension d'ancienne receveuse des postes. Par économie, elle porte des vêtements aussi noirs que des ailes de corbeau. On l'appelle la Vilain, la Pie, la Chouette, à cause de ses prédictions, de son costume, et plus encore pour ses yeux de chat-huant. Sa réputation est celle d'une sorcière.

— Elle jette des sorts ?

— Oh ! non.

— Tire la bonne aventure ?

— Sans cartes... Au seul aperçu du visage.

— Et vous la croyez ?

— Sur parole. Un jour je me plaignais que Catherine, notre servante, refusait de m'épouser. « Le Destin gouverne le monde, me répondit-elle, et le malheur des autres fera ton bonheur ; attends. » Je n'ai pas bien compris, et je me borne à regarder l'endroit où le soleil se lève et celui où il se couche.

L'artiste salua M<sup>lle</sup> Vilain. Elle rendit le salut et interpella le garçon de ferme :

— Que fais-tu là, flâneur ?

— Je me repose.

— Et tu jases ?

— De la ferme.

— La ferme périclité. Étienne Vermont ne se rend pas compte qu'il en est cause.

— Il nous refuse le matériel nécessaire pour le travail des champs, et nous force de prendre l'eau à la mare, tellement le puits est en mauvais état. Constamment il menace ; ne sachant sur quel pied marcher, Catherine et moi sommes disposés à le quitter.

— Reste aux Parjadis et laisse-toi conduire par le Destin.

— Merci, Destin. Au revoir, mademoiselle. Monsieur Maurice, je vais faire votre commission.

Debussy, tout en rangeant son attirail de peintre, avait écouté le dialogue échangé entre M<sup>lle</sup> Vilain et Henri. Après le départ du domestique il aborda la rentière.

— On prétend, mademoiselle, que vous avez le monde en horreur ?

— Le monde, pas précisément : mais les méchantes langues qui me traitent de vieille chouette.

— Henri ne disait pas cela.

— Le brave garçon ! Sa figure respire l'honnêteté.

— Vous jugez les gens sur leur mine ?

— Faute de pouvoir les juger sur des actes. L'espèce humaine avec sa bêtise, sa lâcheté, ses mensonges, sa haine, m'a rendue solitaire ; je ne recherche personne, mais ceux qui m'approchent sont favorablement accueillis.

Maurice esquissa un sourire et dit :

— Je viens à vous, regardez-moi et ne crai-

gnez pas de me dire votre opinion sur mon compte.

M<sup>lle</sup> Vilain le fixa et répondit sans la moindre hésitation :

— Vous êtes trop serviable, il faudra vous corriger de cette qualité.

— Renoncer à la joie d'être utile?... Jamais. Libre, riche, mon argent entre par la porte et sort par la fenêtre; je n'ai aucun goût pour sa puissance corruptrice.

— Chacun de nous vise un but qu'il n'atteint pas. Esclaves du sort, les êtres s'agitent, se débattent inutilement. Faire le bien n'est souvent qu'une habitude, le faire avec discernement serait mieux; croyez-moi, évitez de suivre votre premier mouvement, qui ne vous rapportera qu'ingratitude et déboires.

— Vous êtes fataliste ?

— L'eau suit sa pente, et je reste convaincue que tout arrive à son heure.

— La couleur du costume de M<sup>lle</sup> Vilain a de l'influence sur ses présages.

— C'est possible, mais le Destin donne des leçons aux plus incrédules, et, vos obligés...

— Se portent à merveille, interrompit l'artiste. Je m'occupe d'en grossir le nombre,

Pierre m'intéresse, le considérez-vous également comme un brave garçon ?

— Je l'estime et je le plains. Son entrée dans la vie est marquée d'une croix noire : Dès l'âge de quatre ans il était orphelin et nous avons failli périr ensemble.

— Vous devenez tragique.

— Beaucoup moins que les événements qui nous rendent parfois tels qu'on n'aurait jamais voulu devenir. Le plus grand bonheur que la Providence laisse aux humains est l'ignorance de l'avenir. Écoutez-moi sans m'interrompre :

La sœur de Pierre, qui comptait quinze années de plus que lui, s'était mariée le matin et j'assistais au repas servi sous un vaste hangar. On chantait, on riait, sans songer que le bruit pourrait ébranler une bâtisse qui depuis longtemps menaçait ruine. Tout à coup un formidable craquement domine le vacarme; hommes et femmes se regardèrent effarés. Une seconde oscillation se produit et la toiture s'écroule. Le coin où je m'étais blottie en entraînant les enfants resta debout. Pierre, cramponné à mes effets, ne voulait plus me lâcher; il me sembla dès lors que je devenais

sa protectrice. Dans l'effroyable catastrophe il venait de voir ensevelir toute sa famille sauf les Vermont, retenus chez eux par une maladie. Recueilli aux Parjadis, Pierre n'a pas été élevé sans qu'on le lui fasse durement sentir. Que de fois je l'ai consolé lorsqu'il voyait une mère chérir un de ses petits camarades ; ces caresses le rendaient jaloux.

— Ce sentiment a dû s'acclimater peu à peu au fond de son caractère.

— Il augmente. Dès qu'il ressentit les premières atteintes de l'amour, il courut aux pieds de Lazarette, croyant pouvoir épancher ses trésors de tendresse. Il n'a fait que multiplier ses chagrins.

— Mademoiselle, vous me paraissez bonne. Pierre m'intéressait, il m'attache et je suis persuadé que, malgré vos critiques à l'égard des services que je me plais à rendre, vous m'imiteriez.

— Moi, c'est différent : des obligations, une sorte de fatalité me lient à Pierre. Lorsque le feu dévora mon domicile, j'étais avec Lazarette et il déploya un courage surhumain pour nous disputer aux flammes.

— Je ne m'étonne plus de l'inclination ré-

ciproque des jeunes gens ; je tâcherai de vaincre les obstacles que l'on crée à leur mariage.

— Étienne Vermont possède au plus haut degré la rouerie du vieux paysan. En cherchant à faire le bonheur de ces amoureux, prenez garde de leur susciter de nouveaux périls. L'orage gronde aux Parjadis.

### CHAPITRE III

#### Double serment

Pierre songeait à la promesse qu'il venait de faire et au moyen le plus adroit de la mettre à exécution avec chance de succès. « On m'éloigne de Lazarette, se disait-il. je le sens et je prévois sa lassitude... Si elle allait subir l'influence de son père et choisir un autre mari... je n'aurai pas la force de le supporter... Non, non... elle résistera... Je veux qu'elle m'appartienne ! »

Ayant pris cet engagement vis-à-vis de lui-même, il arriva aux Parjadis. Son oncle était assis sur le banc de bois adossé au mur de la maison. Par instant il relevait la tête pour regarder avec complaisance d'énormes

grappes blondes qui pendaient d'une treille. La fumée de sa pipe semblait leur porter, en spirales légères, ses plus agréables pensées.

Étienne Vermont savourait les derniers jours d'une vie bien remplie et les rares joies que la terre réserve aux vieillards. Après l'argent et Mariette, sa fidèle compagne, l'amour de sa ferme achevait de remplir son cœur.

Les Parjadis étaient une de ces habitations vastes, simples, bâties à la mode du siècle dernier. Sur la route déserte, mal entretenue, s'étendait un long mur, coupé dans son milieu par une porte charretière donnant accès à une cour carrée. Au fond de cette cour existait le bâtiment principal, que des nécessités agricoles transformaient en greniers. Élevé d'un étage sur rez-de-chaussée, il se reliait à deux constructions analogues formant ailes et allant rejoindre le mur de façade. L'aile gauche était occupée par les fermiers et leurs serviteurs ; l'aile droite comportait les écuries, les étables, la basse-cour, les lapinières et le colombier.

Presqu'au centre de la cour, un marron-

nier, auprès d'un puits à margelle basse, abritait de son ombre une table fixe qui, pendant la belle saison, servait aux repas. Des buissons de fusains en demi-couronne le dissimulaient à moitié. Une large voûte, pratiquée dans le bâtiment central, conduisait au verger qu'encadraient les champs et les vignes. Une mare en face de la porte charretière, de l'autre côté de la ferme, faisait les délices de quelques canards.

Le calme de la cour n'était troublé que par les gloussements monotones des poules picorant çà et là ; un chat noir ronronnait sur des bottes de paille, et Médor, le bon chien, au regard intelligent, couché aux pieds de son maître, partageait sa quiétude, quand Pierre vint s'asseoir auprès de ce dernier. N'ayant pas l'habitude de quitter la besogne aussi tôt, il comptait sur une remarque désagréable. Le mutisme du fermier l'obligea de prendre la parole. Alors, ne trouvant qu'une banalité à dire, faute de pluie, il parla du beau temps.

— Quelle singulière figure ? dit l'oncle.

— Vous trouvez ?

— Tu me caches quelque chose. Ce retour

avant la nuit, ton embarras à remuer la langue, et jusqu'à ton chapeau dont tu ne sais que faire, tout cela ne présage rien de gai... Encore une avarié survenue à la voiture, hein ?

— Rassurez-vous, aucun accident ne m'amène.

Le vieillard respira, reprit sa pipe que, dans son inquiétude, il avait quittée, ferma les yeux et demanda, sur le ton de la plus parfaite indifférence :

— Serais-tu malade ?

— Ma foi, non... Je me suis permis de prendre un peu de vacances pour venir vous souhaiter votre fête.

— Tu n'es pas en retard, et puisque tu as l'intention de m'être agréable, change ta mine.

— Il dépend de vous de chasser ma tristesse.

— Que veux-tu?... Si ce que tu demandes est possible, je te l'accorde.

— Ce que je désire est raisonnable... J'ai honte de ma timidité.

— Va toujours.

— Eh bien ! fit Pierre avec effort, j'ai rencontré Lazarette, et ses parents voudraient m'interdire de la voir.

— Ah bah ?

— Plusieurs fois déjà, ils m'ont fait comprendre que, dans ma situation, ils ne consentiraient pas à me la donner en mariage.

— Ils ont tort. Si l'on mettait leur argent et le mien dans la balance, le plateau le plus lourd pencherait de mon côté. N'es-tu pas mon héritier comme Lazarette est leur héritière ? A mon âge, on n'a plus d'enfants, ajouta-t-il avec un sourire malicieux. En devenant leur gendre, tu me quitterais ; et tu m'es utile, sinon indispensable ; j'en ai aucun intérêt à ton départ ; néanmoins, j'y consens.

— Il y a un moyen de me garder.

— Lequel ?

— Cédez-moi la ferme. Je suis un solide travailleur, un vrai terrien attaché au sol, comme vous dites ; Lazarette est capable, intelligente, nous prospérerons, et vous serez exactement payé, je vous le jure.

— C'est tout ? demanda avec rudesse Étienne Vermont.

Pierre fit un signe affirmatif et attendit.

Le fermier se leva, posa sa pipe, et regardant son neveu, lui dit en se croisant les bras :

— Chacun est maître de son bien. Quand tu

verras les Gerville, impose-toi, car tu vauz Lazarette. Au premier refus, n'y retourne pas. Un beau et brave garçon tel que tu es peut trouver une fille aussi gentille et surtout moins coquette que la leur.

— C'est elle que je désire, les autres m'importent peu.

— Tu as tort.

— Son père l'obligera à épouser Jules Brévannes.

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Si je la perds, je me tuerai !

— Ta ! ta ! ta ! Les peines d'amour passent vite ! Tout le monde en a, et personne n'en meurt.

— Ne le croyez pas.

— Tu es tenace ; un vrai Vermont !

— Notre bonheur est entre vos mains, laissez-vous toucher. Lazarette sera pour ma tante une fille, et moi...

— C'est bon ! c'est bon ! Je déteste les paroles dorées. Arrange tes amours comme tu l'entendras, pourvu que mes affaires n'en souffrent point. A ce propos, je ne suis pas fâché de te dire ma manière de voir. Est-ce un parti pris de me contrarier ? Tu tailles, tu roignes ;

on te croirait déjà propriétaire ! Je m'aperçois de choses pour lesquelles tu ne me consultes point. Ton audace et ma prudence n'ont pas le même entendement. A l'avenir, mesure ton ardeur à tes propres ressources. Je ne comprends rien à ta méthode de culture ; elle est peut-être excellente, mais prive-toi de l'expérimenter à mes dépens. Mon ignorance n'a pas nui à notre prospérité ; est-il certain que ton savoir te rendra plus habile ?

Avec vos nouvelles formules agricoles, vos engrais qui viennent je ne sais d'où, vous surmenez la terre sans obtenir de meilleurs résultats. Je conserve mon esprit de routine, je me méfie des changements, et n'en veux voir aucun dans mon domaine. Tout ici me tient au cœur par de profondes racines, et je tomberais malade s'il me fallait quitter ma maison, mon jardin, ce marronnier planté le jour de ma naissance. Je garde le puits à l'état de ruine car en le réparant je ne le reconnaîtrais plus. Lorsqu'on me traite d'avare, j'observe la terre qui, elle aussi, malgré sa richesse, a ses moments d'avarice. Je l'aime avec passion et cette passion-là est autrement forte que la tienne pour Lazarette.

— Loin de moi la pensée de vous éloigner de cette demeure.

— Si je t'en donne la direction, tu seras le maître, et je veux vivre comme je vivais il y a quarante ans. Moi qui m'imagine n'avoir ni changé, ni vieilli, pourrais-je consentir à être relégué dans le coin des meubles inutiles?... cela m'arriverait!...

— Oh! mon oncle!...

— J'ai été témoin de semblables arrangements presque toujours suivis de morts fatales. A la campagne, les médecins n'examinent pas toujours les véritables causes de décès; ils signent les certificats sans mettre leurs lunettes, et, sous prétexte de décomposition des corps et de salubrité, on fait disparaître précipitamment les cadavres. Au diable! quand la mort est la conséquence d'un crime.

L'année dernière, au hameau de la Source, le médecin ne s'est pas donné la peine d'examiner Pascal, que l'on croyait mort; sur la foi des témoins il remit au maire la pièce établissant le décès, l'acte fut dressé et... Pascal sort d'ici.

Tu te souviens de Daniel, cet impotent dont le corps formait l'arc? c'était un de mes cama-

rades plus riche que moi; il a fini par se pendre pour ses étrennes. Il avait eu la faiblesse de croire aux cajoleries de ses petits-enfants, et Dieu sait combien de fois il s'en repentit. D'abord ceux-ci lui payèrent régulièrement sa rente, mais, plus tard, à la suite de mauvaises récoltes, ils méconnurent leurs obligations. Réduit à vivre chez eux, Daniel ne pouvait se plaindre sans être ridiculisé. Sa petite-fille lui coupait la parole par ces mots: « Ferme ta bouche, tu n'as plus de dents pour mordre. » La chambre du pauvre homme était une cellule; son lit, une paille sans draps ni couvertures; hiver comme été, il ne portait ni chemises, ni chaussettes, c'était horrible! Et Daniel n'a pas été le seul à souffrir de la sorte. L'histoire actuelle de la Prio est aussi lamentable. Après avoir perdu son fils, cette pauvre mère prit pension chez sa bru, qui sut capter sa confiance et sa fortune à condition de la nourrir, de la loger jusqu'à la fin de son existence. Il faut voir de quelle manière on la soigne. Tout est sous clé, et parfois elle se couche sans prendre la moindre nourriture. Dimanche, elle fut menacée de coups de bâton parce qu'elle avait sucré son

lait. Quelques bijoux ont excité la convoitise de son hôtesse, et, le jour de la fête du pays, la malheureuse entendit un complot tramé contre elle. « Quoi, disait l'amant de sa bru, elle refuse de te prêter ses boucles d'oreilles et sa broche pour aller ce soir au bal... tu les auras de gré ou de force... ça lui secouera le sang, et, si elle trépassa, la justice ne saura pas pourquoi. Cette vieille rosse a l'âme chevillée au corps, tu la soignes trop bien, il me semble qu'elle engraisse. »

En écoutant cet épouvantable récit, la tante a conseillé à la Prio de porter plainte. « Mes plaintes resteront sans suite, a-t-elle répondu, et j'aurai à redouter la vengeance de ma bru et de son homme. Ils me font peur. »

Vois-tu, mon cher neveu, ces exemples peu encourageants prouvent que les vieillards qui passent des contrats avec leurs héritiers commettent une énorme bêtise. Au contraire, ceux qui restent indépendants sont respectés... gardés par leurs biens mêmes. Après nous, tu auras les Parjadis; aujourd'hui, contente-toi de les soigner et de les faire valoir.

Jamais le jeune homme n'avait entendu

parler son oncle avec une telle conviction; il en demeura attéré.

— Écoute encore, reprit le vieillard. Avant de conclure une affaire, j'interroge mes souvenirs, ils me guident; l'expérience étant ma seule instruction. Au grand air, chez moi, je suis comme un prince, et je ne vois pas les sérieuses raisons qui me forceraient à changer mon genre de vie. Bâti pour commander, j'obéirais mal. Ce raisonnement te semble égoïste?... Pas plus que le tien, mon garçon! Les héritiers se ressemblent, et je les fourre en tas... dans le même sac.

— Mon oncle..., douter de ma loyauté est la plus grave injure qu'on puisse me faire. D'un autre que vous, je ne le souffrirais pas.

— Je conserve mes idées de vieux, respecte-les.

— Lazarette et moi nous vous aurions une éternelle reconnaissance.

— Inutile d'insister; va reprendre ton ouvrage.

A cet ordre impératif, Pierre se retirait, lorsqu'Henri, porteur de son fagot, lui dit à haute voix: « Ne vous éloignez pas, le peintre désire vous parler. »

— Que me veut-il ?

— Je l'ignore ; du reste, il me suit,

Au seuil de la maison, Mariette, la fermière, se montra tenant un cuillère enduite de pâte :

— Henri, apporte vite les bourrées, cria-t-elle, j'ai besoin d'un feu vif pour réussir les crêpes.

— Des crêpes, répéta le domestique, quelle aubaine ! Avec quoi les arrosera-t-on ?

— Demande au maître.

Henri laissa tomber son fardeau, qu'Antoine, valet de charrue, s'empressa de porter à l'intérieur de la salle, où Mariette préparait le repas. Resté dans la cour, il pensa :

— Grosse affaire !... heureusement que voici M. Maurice.

Et courant vers l'artiste, il le débarrassa de son attirail de peintre.

— Voyez l'air renfrogné du patron, lui dit-il. Pour sa fête, la fermière nous régale. Sentez-vous la bonne odeur de crêpes ?... Je crains d'être boulé en demandant qu'on les mange dehors et qu'on les arrose de vin au lieu de piquette. Comme il y a plusieurs saints du nom d'Étienne, la famille, depuis soixante-

dix ans, a choisi celui tombant le jour de la naissance.

— Je comprends et m'institue votre ambassadeur.

Il alla serrer la main du fermier et lui manifesta le plaisir qu'il aurait à souper en plein air.

— La nuit arrive vite... On ne peut manger sans lumière et le vent use trop les bougies.

— On les garantira avec des lanternes.

— L'idée est lumineuse, exclama Henri.

— C'est toi qui as dû la souffler, mauvais garnement. Va chercher les lanternes... Tu sais bien celles qui sont tirebouchonnées.

— Oui, patron.

— Êtes-vous satisfait, monsieur Maurice ?

— Très satisfait.

— Aimez-vous le raisin ?

— Autant que les jolies filles.

— Pendant que Mariette fabrique les crêpes, je vais couper les meilleures grappes de ma treille.

Il prit une échelle, l'ajusta avec précaution contre le mur, entre les sarments, gravit six échelons, étendit le bras, souleva les feuilles et montra de lourdes grappes en disant :

— C'est beau et bon. Le secret de la fécondité des ceps réside dans la taille. Le résultat annuel est merveilleux.

— Vous avez vulgarisé votre méthode?

— Ah que non ! seul, je la pratique ; mon neveu lui-même ne la connaît pas.

Et lentement, avec regret, l'égoïste cueillit le chasselas doré.

— Mon Dieu ! s'écria tout à coup Mariette, sortant de la salle commune suivie de Pierre et d'Henri, les crêpes me feront perdre la tête. Excusez-moi, monsieur Maurice.

— Qu'y a-t-il ?

— Le messager de Paris a remis un panier pour vous.

— Personne ne connaît ma retraite.

— Excepté votre mère...

— Que peut-elle m'envoyer ?

— Un coq.

— Quelle plaisanterie !

— Catherine, cria Mariette, amène la bête.

— Voilà l'oiseau, dit la servante d'un air dégagé.

Le peintre lut l'étiquette indicative :

*Monsieur Maurice Debussy,  
à la ferme des Parjadis.*

*M. Crève-cœur.*

A peine le dernier mot était-il prononcé qu'un énergique cocorico retentit.

— Ce nom, reprit-il, m'est complètement inconnu.

— Crève-cœur... (un second cocorico se fit entendre) est un pays du département de la Sarthe, où l'élevage des volailles se pratique en grand, dit Pierre.

— Est-il instruit mon neveu ? exclama fièrement madame Vermont.

— De trop, riposta son mari.

Le peintre coupa la ficelle retenant le couvercle, et un magnifique coq sauta hors de sa prison d'osier.

— La bonne charge ! fit l'artiste.

— Le beau coq ! le beau coq ! répéta la fermière. Il a quelque chose d'enroulé autour d'une patte.

— Ses papiers, observa Henri, qui s'empara de l'animal pour s'assurer du fait.

— M'expédier un coq, dit Maurice, dépliant la lettre ; est-ce pour le peindre, le manger ou

l'empailler... Quel est le farceur qui se moque de moi ?

Et à haute voix il lut :

« Mon cher Maurice,

Malgré le soin que tu prends de dérober tes œuvres et ta personne à notre admiration, j'ai pu découvrir le nid où tu perches. Sansonnet, notre camarade, m'affirme que tu me sortiras d'embarras en donnant asile, aide et protection au présent oiseau, dont l'histoire est touchante, surtout à l'endroit de ma bourse.

Faut-il te réitérer que ma paresse restera légendaire ? Non. Elle m'a cependant servi dans la circonstance actuelle. Selon ma douce habitude je chantais : « Ah ! qu'il est doux de ne rien faire... » étendu sur le divan de Paul Amelin, et je le regardais peindre la bobine de Grosclou, le marchand de chevaux de la rue Notre-Dame-des-Champs, qui porte à son gilet une chaîne d'or assez grosse pour pouvoir au besoin retenir un boule-dogue, et qui offre son portrait au premier venu, à la condition expresse d'y apposer au bas sa propre signature avec la dédicace : « Hommage

de l'auteur. » J'étais en contemplation, lorsqu'un inconnu entra. Il tenait à la main le panier que tu possèdes et d'où émergeait la tête d'un coq à formidable crête.

— M. Paul Amelin ? demanda le visiteur d'un accent anglo-français.

— Présent, répondit Paul.

Et le dialogue s'engagea.

— Je désire la figure de mon coq, peinte comme celle de monsieur.

Ce disant, l'étranger désignait Grosclou, qui fit la grimace.

Paul s'empressa de répondre :

— Je ne peins que les portraits d'hommes célèbres.

Grosclou redevint serein, ou serin (à ton choix).

— Ma bête aussi deviendra célèbre, et je veux son portrait.

— Tenez, dit Paul en me touchant du bout de sa brosse, voici l'artiste qu'il vous faut : nous le saluons avec respect, car son talent est remarquable ; aux expositions il obtient les premières récompenses pour ses tableaux de basse-cour.

Froidement, l'étranger se dirigea vers moi.

Je le vis déboutonner son paletot, y prendre un portefeuille, l'ouvrir, en tirer un billet de banque, le mettre sur le coussin où je reposais :

— Je reviendrai dans un mois, me dit-il, reprendre l'oiseau et son visage (il y tenait, à cette figure-là), soignez l'animal, son type est rare ; il faisait par ses exercices la fortune d'un cirque ambulante ; de plus, il est muet. »

Henri s'écria :

— Le menteur !

« De plus, il est muet, continua Maurice, et ne lance son cri naturel qu'à l'appel du nom de « Crève-cœur. »

(Un troisième cocoricoco retentit.)

En y ajoutant le mot : « monsieur », il commence ses exercices.

Après une pareille biographie, je me pris d'un intérêt immense pour l'anglais, son coq, et les mille francs. »

— Mille francs, une reproduction de cette bête-là sur la toile ? Quelle folie, murmura le fermier.

« Ma commande était à peine terminée qu'un télégramme de Marseille m'annonçait que mon client se rendait à Chicago, et, qu'à

son retour, il reprendrait l'original et la copie de son phénomène. « Ayez en soin, soulignait la dépêche, vous recevrez une bonne récompense. »

Juge des représentations dont le coq a payé tous les frais ! Bientôt le propriétaire signifia congé à Paul avec intervention de l'autorité. Ce jour-là il y avait véritable séance de gala ; on se tordait de rire, et le commissaire, un brave homme, ne revenait pas de la surprise que lui avait causé le travail extraordinaire de ce gallinacé, dans son attitude de Capitaine, au moment où il lance sa fanfare.

— « J'ai vu, déclarait le magistrat, des éléphants, des chevaux, des cerfs, des chiens, des cochons, des singes, des oies, des dindons et des imbéciles, dressés à des travaux contraires à leur nature ; j'ai vu des coqs de combat, aucun n'était aussi intéressant que celui-là. »

En vérité Crève-cœur (un quatrième cocoricoco se produisit) exécute ses entrechats périlleux sans la moindre glissade ; il représente un clodoche, toise son public, dégourdit ses pattes, secoue sa crête, salue, dandine la tête comme un ours et pique son cavalier seul à te

rappeler mes succès au bal Saute-Puce. »

— On doit se gratter à ce bal? interrompit encore Henri.

Catherine remua les épaules et riposta :

— Ça me démange.

Maurice termina sa lecture :

« Il paraît qu'une ordonnance de police interdit ce genre de volatile dans les maisons habitées même par des artistes. Paul aimant son atelier m'oblige à caser mon coq ailleurs, je le confie à tes soins. Tu n'en seras pas longtemps en peine, son plumage, ses regards provocants, le feront bien vite enlever par les jeunes poulettes. J'envie son sort... et le tien, heureux mortel!

» Ton camarade,

» ALEXIS. »

« P.-S. — Crois-tu que ce billet de mille m'a donné l'envie de faire le tour du monde? Je pars, au revoir! »

— Ah! quels drôles de gens, quelle drôle de bête, exclama la fermière.

— Je ne connais pas cette espèce, ajouta le fermier... Si elle pouvait se reproduire...

Notre chance rendrait Foicho et Gerville furieux.

— Oh! ce coq, insinua Henri, il est sec, nerveux, droit sur ses ergots; ce sera le coq du village.

— Il te ressemble, beau vainqueur, répondit Catherine en lui passant la main dans les cheveux.

— Votre nouveau pensionnaire, dit Maurice, a besoin de réparer les fatigues d'un jeûne prolongé.

Mariette donna l'ordre à Henri de le porter au poulailler.

— J'espère que l'on va souper? demanda Vermont.

— Occupe-toi d'aller à la cave, Catherine mettra le couvert, Antoine des bougies aux lanternes, et tout sera prêt.

Pendant cet incident, Pierre était resté froid; il avait plutôt envie de pleurer que de rire.

Maurice s'approcha, et le prenant à l'écart lui dit :

— M<sup>me</sup> Vilain et Henri m'ont raconté vos tribulations; je me propose d'y mettre un terme en attendrissant mon opiniâtre propriétaire.

L'amoureux ne dissimula pas l'explication qu'il venait d'avoir.

— Je caresse un projet, reprit l'artiste, qui adoucira son humeur, seulement procurez-moi quelques bouteilles d'excellent vin ; je les paierai n'importe quel prix.

— Personne au village ne possède une cave supérieure à celle des Gerville ; je puis m'adresser à la mère de Lazarette.

— Allez vite.

Les deux hommes s'éloignèrent.

Henri et Catherine, seuls dans la cour, finissaient de placer les assiettes.

— Quand nous marions-nous, ma petite ? demanda le garçon à la bonne.

— Jamais... J'ai peur du mariage.

Ils furent interrompus par l'arrivée des maîtres, l'un apportant des cruches, l'autre un vase de fleurs.

— A table, commanda le fermier, en apercevant le peintre.

— Où est mon neveu ? demanda Mariette qui servait le potage.

— Il va venir, répondit l'artiste.

— Le joli cœur, reprit Vermont, n'est exact que pour la bagatelle.

— Vas-tu encore le bougonner ?

— S'il s'agissait d'un rendez-vous galant il serait là.

Maurice essaya de détourner la conversation.

— A quelle époque commencez-vous les vendanges, fit-il ?

— Le mois prochain.

— Je serai des vôtres.

— Tant mieux, s'écria la servante. Nous manquons de bras, et il arrive toujours un tas d'histoires...

— Afin de m'être désagréable, expliqua Vermont, Gerville s'entend avec Foicho et Finet ; ils embauchent d'avance les journaliers, de sorte que le personnel me manque au moment où j'en ai besoin. Une partie de ma récolte reste sur pied et les gamins s'en réjouissent.

— Avez-vous pris cette fois vos précautions ?

— Il aurait fallu dépenser une somme beaucoup trop forte, autrement je leur faisais la nique.

Pierre revenu, posa un panier derrière le puits, s'assit et mangea peu.

La soirée était calme, pleine d'étoiles. La ferme depuis longtemps n'avait vu pareille fête ; ses anciens murs répercutaient les bravos prolongés qui acclamèrent les crêpes apportées par Catherine sur un énorme plat de faïence. Mariette heureuse en fit la distribution.

Maurice se leva et, présentant les bouteilles, dit à Vermont :

— Mon cher hôte, vous avez eu l'amabilité de nous offrir votre beau raisin. Permettez-moi de répondre à cette politesse et de boire à vos soixante-dix ans.

Les convives avancèrent les gobelets d'étain, que le peintre emplit jusqu'au bord, et tous crièrent : « Vive la Saint-Étienne ! »

Le fermier très ému prononça :

— Merci, mes enfants. Le plus grand bonheur est celui d'être valide ; mieux vaut soigner sa santé que sa maladie.

Il but à longs traits, fit claquer sa langue, et ajouta :

— Excellent vin, Brevannes en a donné du pareil à Gerville.

Il fredonna ensuite le refrain d'une ancienne chanson.

— Rien ne lui échappe, grommela Pierre.

A la faveur de l'heureuse disposition du fermier et de la faible lumière projetée par les lanternes, le peintre versait à boire et amena insensiblement son amphytrion sur le point délicat qu'il voulait aborder. Certes l'entreprise n'était pas facile, il assumait une lourde responsabilité.

Après avoir bu coup sur coup, Étienne Vermont parut s'assoupir ; Mariette, afin de le réveiller, pria son neveu de chanter la ronde « des gardes-champêtres ».

— La gorge me brûle, répondit Pierre.

— Tu n'es pas aimable.

— Il lui manque quelqu'un, reprit Maurice.

— Ce n'est pas ma faute.

— Vous consentiriez donc à lui céder la ferme ?

— Je ne sais...

Maurice plaida la cause de son protégé avec une éloquence qu'il ne se connaissait pas.

Le vieillard se redressa aux mots de succession, de fermage, de noce et secoua le bras de Mariette :

— Tu dis ? tu dis ?

— Que je voudrais faire des heureux en nous retirant.

— C'est à voir.

Maurice ayant le consentement de la femme n'hésita plus à s'adresser au mari.

— Vous craignez la décadence de la ferme?

— Non.

— Que vos successeurs manquent à leurs engagements?

— Personne ne peut répondre de l'avenir.

— Cependant vous désirez la prospérité de votre neveu?

— Si j'avais l'intention de me retirer et qu'il eût des garanties à m'offrir...

— Qu'à cela ne tienne, je déposerai chez votre notaire, la somme qu'il vous plaira.

Pierre regarda Maurice avec un tel merci dans les yeux que le peintre ne regretta pas son élan de générosité et continua :

— Est-ce vingt, trente, quarante mille francs qu'il vous faut? je suis libre de ma fortune et je crois encore à l'honnêteté.

Ces chiffres sonnèrent comme de véritables pièces d'or aux oreilles de l'avare ébloui. Il allait conclure le marché quand sa méfiance innée flaira un piège imaginaire. Quel

intérêt a donc cet homme à faire de semblables largesses, pensa-t-il?

La réflexion ne lui ayant fourni aucune réponse il en déduisit qu'on voulait le spolier, et l'ivresse qui le gagnait peu à peu, par enchantement se dissipa. Seule cette crainte était capable de produire un effet aussi prompt. Il surprit Mariette qui lançait à l'artiste des regards d'intelligence, accompagnés de sourires affectueux. Ce fut le comble. Il s'emporta.

— Vous vous êtes entendus tous les deux avec Pierre, affirma-t-il? Ne niez point.... Je me souviens des paroles prononcées par Henri, au moment où il apportait le fagot « Ne vous éloignez pas, le peintre désire vous voir avant le souper » c'est ça... C'est bien ça... On tâche de me voler.

— Étienne, fit Mariette, tu es injuste.

— Oui, nous voler, répéta-t-il, mais ils ne s'attendent guère aux armes que j'ai contre eux. Alors tu abandonnerais les Parjadis?

— J'ai bien gagné le repos.

— N'y songe pas!

— Pourquoi me le demander?

— Parce qu'on m'oblige à prendre une résolution. Eh bien! je déclare que jamais je

ne quitterai la ferme ! On la convoite trop.

D'après la loi naturelle, devant partir le premier, mon devoir est de te défendre contre ta faiblesse, et je veux, ce soir même, être certain que, de gré ou de force, on ne pourra te déposséder. Jure moi que, toi vivante, Pierre ne sera pas le maître ici.

— Pourtant...

— Si tu refuses, meurs la dernière, car autrement le curé ne viendrait pas t'assister.

— Compromettre mon salut éternel ! Est-ce donc la récompense de tant d'années d'obéissance et de fidélité ?

— Jure, et je m'engage à fonder une messe perpétuelle pour le repos de ton âme.

— Mourir en état de péché ! M'exposer à l'enfer, quand toute ma vie j'ai craint le Seigneur !... C'est abominable ce que tu exigés.

— C'est comme ça.

Mariette anéantie se mit à pleurer.

— Répondras-tu ? cria Vermont.

Pierre, angoissé, suivait les phases de cette scène cruelle. Sa tante hésitait... Il joignit les mains et l'implora :

— Par pitié... Un serment de vous serait irrévocable.

— Je l'entends bien ainsi, affirma le fermier.

Intimidée, la pauvre femme essuya ses larmes et, tremblante, répondit au jeune homme :

— Mon salut avant tout ! Je préfère prendre Dieu à témoin que tu n'auras pas la ferme.

Et levant la main elle balbutia :

— Je... je le... je le jure.

Alors Étienne, assénant un formidable coup de poing sur la table, hurla :

— Tonnerre ! je triomphe et je vous tiens, mes gaillards ! Désormais, mon bel avocat, dit-il à Maurice d'un ton goguenard, soyez économe de votre argent ; cette fois, il servira à payer vos frais d'éloquence.

Et se tournant vers son neveu, il vociféra d'un accent farouche :

— Vautour rapace, tu vises à nous dépouiller ? Je ne suis pas meilleur avant qu'après avoir bu. Que je n'entende jamais parler de toi ou je te jette dehors. Tu verras si le pain des étrangers est moins dur que celui de la famille. Pauvres rusés ! continua-t-il en haussant les épaules, on ne lutte pas de finesse avec un vieux renard.

Et remplissant son verre, il ajouta :

— Je bois ce vin comme l'eau de mon puits ; à ce jeu, je resterai votre chef. Maintenant, qu'on me fiche la paix ou je flanque tout le monde à la porte.

Surexcité autant par ses paroles que par le chaleur d'un bourgogne généreux, il apostropha les domestiques :

— Allons, vous autres, enlevez ces lanternes, et ne laissez rien traîner. Je ne retiens plus personne.

Les convives se levèrent. Antoine décrocha les lanternes qu'il rangea sur la table ; elles s'aplatirent et les bougies restèrent en évidence. Vermont se retourna, aperçut les bougies allumées et voulut les éteindre ; mais il soufflait ou trop haut ou trop bas. Impatienté, il appela :

— Henri, Catherine, Antoine ! se moquet-on de moi ? Soufflez vite, que j'emporte mes bougies.

L'obscurité devint complète.

— Comment trouves-tu la petite fête, demanda Henri à Catherine ?

Celle-ci montra Mariette qui, la tête courbée, suivait son mari et Antoine.

— Voilà ce que c'est que le mariage. File doux, bonne femme.

Et tous deux regagnèrent leur chambre respective.

— Mon pauvre ami, dit le peintre à Pierre, je suis désolé.

— Je n'en garderai pas moins le souvenir de votre offre généreuse. Vous étiez prévenu de l'entêtement extraordinaire de mon oncle.

— Je ne pouvais y croire.

— Jugez de mon martyre depuis que je suis amoureux. Fuyez les femmes pour ne jamais le devenir.

— Au contraire, les aimer toutes, est le seul moyen d'empêcher le mal.

— J'ai perdu ma dernière espérance, je devrais m'expatrier.

— Pierre ! Pierre ! appela doucement une voix.

— C'est elle... ma Lazarette.

— A cette heure ? fit Maurice surpris.

— J'ai été contraint de lui dire le motif de notre démarche, elle vient en connaître le résultat.

— Je vous laisse, regrettant de ne pas vous avoir mieux servi. Souvenez-vous que je tiens

ma personne et ma bourse à votre disposition.

Pierre entr'ouvrit la grande porte, derrière laquelle Lazarette s'était blottie.

— Mon amour, mon cher amour, murmura-t-il, conduisant la jeune fille sous le marronnier.

— Avez-vous réussi ? demanda-t-elle.

— Hélas ! mon oncle me chassera si on lui reparle de la ferme.

— Le vilain homme !

— Je suis à bout de courage.

Et il s'assit en pleurant, sur la margelle du puits.

Elle se baissa jusqu'à genoux, pour tâcher de le voir ; mais à peine les étoiles éclairaient-elles l'obscurité d'une nuit sans lune. Encouragés par les ténèbres, les amants s'abandonnèrent à leur douleur.

— Pourquoi pleurer ainsi, dit-elle, essayant de dissimuler sa propre émotion, car si les larmes d'une femme sont touchantes, celles d'un homme vous déchirent le cœur.

— Il me faut renoncer à toi.

— Je t'attendrai, et mon affection te soutiendra. Je serai ton guide, ton ange gardien.

— Douce consolatrice, tu berces ma peine et l'endort. Près de toi je me sens meilleur, mon ressentiment disparaît et je respire un avant-goût du bonheur qui m'échappe. Là, dit-il en la pressant contre lui, je suis sûr que tu ne penses qu'à moi.

— Encore ces doutes ?

— Brévannes, ce prétendu maudit, est chez ton père ?

— Personne ne saurait me contraindre à l'épouser. J'ai de la persévérance. Imite-moi.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ? Répète ce mot si doux, dis : je t'aime ! dis !... et je suis consolé.

— Si je t'aime ?... de toute mon âme !

Lazarette se jeta entre les bras de Pierre ; il l'embrassa tendrement.

— Ma mère, dit-elle en se dégageant, est à la veillée, et si l'on me surprenait à cette heure avec toi, je paierais de ma réputation cette imprudence. Séparons-nous.

— Chère fiancée !... ma femme !...

— Pas encore !... malheureusement !...

— Je ne compte que sur toi.

— Maman nous aidera, et ta tante...

Pierre l'interrompit, et d'une voix basse,

profonde, pleine d'amertume, laissa échapper le fiel qui débordait de son âme.

— Cette femme, dit-il, cette femme que je vénérerais, pour laquelle j'aurais combattu notre mutuel tyran, a, d'un mot, repris ses bienfaits; je suis quitte envers elle.

— L'orgueil te rendrait-il ingrat?

— L'orgueil n'essuie pas d'outrages, et je les subis tous en ce moment.

— Que s'est-il donc passé?

— Ma tante a juré de garder la ferme, quoi qu'il arrive!

Lazarette se tut.

— Ce nouvel échec ébranle ta foi? demanda Pierre anxieux.

— Apprends à me connaître : rien ne peut atténuer le véritable amour, et les obstacles le grandissent. Penses-tu que ma parole ne vaille celle de ta tante et qu'à son serment je ne puisse en opposer un? Écoute, écoute, mon bien-aimé : tant que la lumière des étoiles reflètera dans mes yeux, tu y liras la promesse solennelle que je fais d'être à toi ; je te le jure!

— Ah! maintenant, que la terre s'écroule, que mes ennemis s'acharnent contre notre bonheur, je suis armé pour le défendre !

## CHAPITRE IV

### Une veillée

Trois mois s'étaient écoulés pendant lesquels Gerville et Vermont cessèrent des rapports déjà très tendus. Néanmoins, Pierre et Lazarette vivaient de cet espoir qui soutient les amants. Grâce aux veillées, ils pouvaient encore se voir chez des amis communs, et cette compensation suffisait à alimenter une source de plaisirs et de peines également chers à leurs cœurs.

La ferme des Parjadis était devenue sombre, muette, et les époux Vermont, se fussent-ils conformés aux usages du pays en recevant les voisins, qu'ils n'auraient pas empêché leur neveu de se rendre où les dames Gerville se trouvaient.

Inopinément le jeune homme ne se montra plus aux veillées. Était-il malade? — Non. Tenait-il compagnie à ses parents? — Pas davantage. Fréquentait-il le cabaret? — Encore moins. Une telle disparition ne pouvait passer sous silence; elle fut bientôt commentée au chevet de M<sup>me</sup> Mathieu, qu'un mal incurable n'empêchait ni d'être curieuse ni de réunir ses intimes.

Lazarette, désireuse de rencontrer Pierre, renouvela ses visites à la veuve. Gerville y mit opposition; de sorte qu'elle dût supplier sa mère de l'accompagner en cachette et de saisir l'instant où le chasseur allait prôner ses exploits cynégétiques au cercle communal. M<sup>me</sup> Gerville hésita; enfin touchée des prières d'une enfant qui la dédommageait d'injustices criantes, elle céda. Les précautions que devaient prendre les deux femmes pour enfreindre l'ordre reçu ne leur permettaient souvent que de faire une courte apparition au domicile de la malade.

Le 15 décembre, une nombreuse société se tenait dans la chambre contiguë à celle où reposait la veuve Mathieu; on parlait des fêtes de Noël, du jour de l'An, des cadeaux à donner et à recevoir.

Autour de lâtre, les vieilles femmes tricotèrent; la jeunesse, composée presque exclusivement des fils Foicho et de leurs sœurs, jouait aux petits jeux. M<sup>lle</sup> Vilain tisonnait les cendres rouges sous lesquelles grillaient des marrons.

De la causerie, tantôt générale, tantôt particulière, les commérages n'étaient pas exclus. Nulle famille n'échappait à l'analyse de ce cénacle qui s'ingérait dans les affaires d'autrui avec une aisance parfaite.

Ursule, fille aînée du maire, ayant remarqué l'absence des dames Gerville, Adèle Blonde, jeune délurée, s'empressa de répondre que leur maître avait dû les retenir.

— Quel homme insupportable! ajouta-t-elle. Dimanche, il nous a joué une comédie...

— Drôle? demanda M<sup>lle</sup> Vilain.

— Très drôle.

— Raconte-nous-la?

Adèle ne se fit pas prier.

— Bien avant la messe, commença-t-elle, j'étais allée chercher Lazarette. Elle s'apprêtait, je dus l'attendre. M. Gerville, levé de mauvaise humeur, maugréait selon son habitude. Tout à coup, il s'écrie d'une voix sonore :

— Mon déjeuner!

— Que veux-tu? s'empresse de demander M<sup>me</sup> Gerville.

— Ça m'est égal.

— Je tiens à le savoir.

— Pourquoi?

— Parce que généralement tes désirs sont opposés aux nôtres.

— Je mangerai comme toi.

— Du lait?

— Oh! le lait... le lait... je le déteste!

— Du café?

— Va pour le café.

— Noir?

— Non, au lait.

J'aide Lazarette à dresser le couvert; sa mère m'offre de partager le repas; j'accepte et nous attendons monsieur, qui est retourné dans sa chambre. On le prie de venir.

— Oui, oui, répond-il; je prépare une interpellation que je lancerai, ce matin, en pleine mairie.

Nous déjeunons.

Un quart d'heure après, il se met à table, renifle ce qu'on lui a gardé, et demande avec dégoût :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Du café, assure M<sup>me</sup> Gerville.

— Heu! heu! on falsifie tout. Et puis il est couvert de crème froide.

— Naturellement.

— Comment naturellement?

— Tu arrives trop tard.

— Je ne suis pas aux ordres de mon déjeuner, il doit être aux miens.

Et touchant sa cuillère il esquisse une grimace.

— Une cuillère à soupe! Prend-on du café avec un outil de ce genre? Et cette tasse?... un vrai bol à sang de lapin!

J'étouffe de rire. Lazarette ne se contient pas. Gerville la réprimande :

— Si tu t'occupais de la cuisine, cela vaudrait mieux que de faire la folle; mais ta mère t'élève en duchesse. Je plains ton futur mari.

Il pose plusieurs morceaux de sucre sur la crème qui s'enfonce, et déplore de les noyer dans un « pareil gavia ».

— Atroce! atroce! murmure-t-il.

— Vous ne l'avez pas encore goûté, remarquai-je?

- Rien qu'à le sentir, le cœur me lève.  
 — Il est bon, hasarda M<sup>me</sup> Gerville.  
 — Bon ! tu soutiens qu'il est bon ? alors je n'en veux pas.

- Laisse-le !  
 — Je vais le jeter.  
 — Jette-le !

Ce mouvement réprimé par une réflexion économique, Gerville verse le contenu de sa tasse dans une casserole qu'il porte sur le feu ; puis il va s'habiller. Ne trouvant aucun des vêtements qu'il cherche, il met les armoires sens dessus dessous.

- Si j'attrape un rhume, déclare-t-il, ce sera de votre faute. Où est mon caleçon neuf ?  
 — Dans la commode, réplique M<sup>me</sup> Gerville.  
 — Il fallait me le préparer.  
 — Le voici.  
 — Inutile, je n'ai plus le temps, la séance doit être commencée.

Nerveux, il arrache un bouton de chemise que sa femme recoud sous une grêle de sottises.

Lazarette ajuste son chapeau, et moi, restée seule, voyant le lait qui déborde, je le retire du feu.

Le conseiller reparait tenant une feuille couverte de grosse écriture.

— Avec ça, dit-il, agitant le papier, je prouverai aux membres de ma commission qu'ils sont un tas d'imbéciles... Et mon café?... — Froid ! Décidément, je deviendrai mon propre gargonier ; c'est dur, quand on a deux femmes pour vous servir.

Il repose la casserole sur la braise, la crème qu'il enlève avec une fourchette se reforme, il remue le liquide, décroche une passoire et le passe.

— Bon sang de Dieu ! jure-t-il, lançant les instruments culinaires au travers de la pièce.

- Quoi donc ? s'écria M<sup>me</sup> Gerville.  
 — Mon café...  
 — Encore ?

— Il a une crème infernale ; j'ai beau l'*ex-purger*, c'est toujours de la bouillie.

Lazarette examine la passoire et constate que le lait est tourné.

— Semblable aventure n'arrive qu'à moi, dit Gerville, ouvrant la porte ; au revoir, je vais siéger... Mes collègues n'ont qu'à bien se tenir, je leur en promets, une séance !...

L'hilarité qui déborde termine le récit d'Adèle, et le groupe Foicho renchérit sur les ridicules de certains caractères.

Les plaisanteries ne cessent qu'à l'entrée des dames Gerville.

— Venir si tard ! reproche M<sup>lle</sup> Vilain, chargée de faire les honneurs du logis ; je désespérais de vous voir.

— Et Pierre ? demande Adèle à Lazarette, nous l'amènes-tu ?

— Il n'est donc pas ici ? répond la nouvelle arrivée.

Quelle déception avoue cette simple phrase et quel regret d'avoir inutilement désobéi ! Lazarette, pensant échapper à l'examen qu'on lui prépare, se réfugie vers M<sup>me</sup> Mathieu, mais celle-ci la renvoie grossir le nombre des veilleurs qui jasant à ses dépens.

— La sauvagerie de Pierre est inexplicable, affirme Ursule.

— Pas pour tout le monde, insinue la Vilain plantant ses yeux fixes dans ceux d'Adèle.

— Qu'en savez-vous ? riposte cette dernière.

— Ce que devinent les sorcières, et tu ne te privas pas de m'appeler ainsi.

— Vous ne contez que de tristes histoires d'amoureux ; on dirait que vous prenez malice à nous décourager. Si nous voyions la vie en rose, et vous d'une autre teinte, est-ce notre faute ? Mes amies et moi n'étions pas au monde pour vous empêcher de coiffer sainte Catherine.

— Impertinente ! Tu devrais te taire, car tes causeries avec la servante des Vermont prouvent que leur neveu t'intéresse.

— Dites que je suis jalouse de Lazarette.

— Peut-être ; Pierre n'aurait qu'un signe à faire et tu l'épouserais sans condition. Ce n'est guère délicat de marcher sur les brisées d'une camarade.

— La calomnie est facile.

— Plusieurs fois on t'a surprise, au clair de lune, jetant des fleurs devant la ferme. Tu penches trop par là, prends garde de verser.

Adèle mordilla ses ongles. M<sup>me</sup> Gerville eut pitié de son embarras et dit :

— Excusez cette enfant, elle n'a ni père ni mère pour la guider.

— Merci, madame, murmura la jeune fille, refoulant une larme qui perlait au bord de ses

cils bruns ; oui, j'envie Lazarette, car elle est heureuse de vous avoir.

— Pauvre petite, soupira M<sup>me</sup> Gerville attendrie, viens m'embrasser, et, à l'avenir, sois réservée dans tes paroles et dans tes actes.

— Tout cela, reprit Ursule, n'explique pas pourquoi Pierre est invisible.

— L'intimité qui existe entre les familles Brévannes et Gerville doit lui porter ombrage, assura M<sup>lle</sup> Vilain.

— Le fils Brévannes, répondit la mère de Lazarette, ayant l'intention d'installer un dépôt de futailles sous un de nos hangars, vient plus souvent nous voir.

— C'est le prétexte inventé pour se rapprocher de vous.

— Que puis-je contre les circonstances qui le favorisent ? Ma fille lui plaît, il faudra que Pierre se résigne, d'ailleurs sa conduite actuelle prouve une sage résolution.

— Maman, objecta Lazarette, autrefois tu ne partageais pas l'avis de mon père.

— Je m'incline devant sa volonté.

— Marier une fille contre son gré, c'est scabreux, grommela M<sup>lle</sup> Vilain.

— La mienne fera son devoir d'honnête

femme ; elle aimera son mari. Obéissante, elle veut d'abord nous épargner du chagrin. N'est-ce pas, mignonne ?

— Oui, soupira Lazarette.

— Pourtant, insista M<sup>lle</sup> Vilain, peu convaincue de la sincérité de cette réponse, Pierre vous convenait ?

— Il me conviendrait encore si les difficultés ne se compliquaient à l'infini. Avec Brévannes, au moins, aucune contestation, aucun tiraillement.

— De quelles complications parlez-vous ?

— Ne faites point l'ignorante.

— Qu'y a-t-il ? demanda Lazarette intriguée de ces réticences.

— Oh ! rien, s'empressa d'ajouter la vieille fille, sinon que Pierre a une malechance incroyable : ses parents le prétendent ingrat et veulent le déshériter.

M<sup>me</sup> Gerville bondit. Cette révélation était précisément ce qu'elle redoutait de faire connaître. Elle exécuta une pantomime expressive, afin d'arrêter la causeuse qui, emportée par sa narration, passa outre :

— Certaines démarches réitérées, touchant les Parjadis, ont produit un effet déplorable. Je

suis un peu pour quelque chose dans l'intervention du peintre, aussi je me reproche d'avoir raconté l'histoire de Pierre à un artiste n'écoutant que sa nature généreuse. Sur mon rapport, enflammé d'un beau zèle, il a cru pouvoir terminer un malentendu qui ne le regardait point. Sa complaisance ne lui rapporta que déboires; je le lui avais prédit. Coûte que coûte, et à force de prévenances, Pierre aurait dû effacer le souvenir de cette fausse manœuvre; au lieu de cela, il est froid, presque impoli, et aggrave les maladresses commises. Endoctrinée par son mari et un agent d'assurance, étalant les avantages d'une opération viagère, Mariette allait signer un contrat, lorsque le jeune homme vint défendre son héritage. Imaginez la dispute! Le courtier, en partant, promit de revenir. Pierre n'arrivera pas toujours à propos pour le recevoir.

— Qu'y pouvons-nous? riposta sèchement M<sup>me</sup> Gerville.

— Il n'a plus d'atous dans son jeu, conclut Adèle.

— Tiens, passe-m'en, dit Ursule à l'un de ses frères, et continuons la partie.

— Volontiers, opina le garçon faisant circuler les cartes autour de la table.

— Chacun connaît ses intérêts, reprit M<sup>me</sup> Gerville, c'est un devoir de veiller à ceux de ses enfants, nous n'avons donc pas tort de détourner notre fille d'une famille désunie, qui aurait accaparé sa dot sans vouloir en donner une égale.

— Comment cela finira-t-il? se demanda M<sup>lle</sup> Vilain, hochant la tête.

— C'est fini.

— Permettez-moi d'en douter. Taciturne, Pierre s'isole. La nuit, il court les champs, et lorsque la fatigue le gagne, il se couche n'importe où. La pluie même ne le force pas à rentrer. Il maigrit, ses yeux noirs interrogent le vide. De ma fenêtre je le vois parler seul, agiter les bras, et je pressens un malheur dont la responsabilité pèsera sur Étienne et Gerville. Il n'est pas permis de laisser souffrir d'aussi gentils amants.

Lazarette sentait battre ses artères; émue, elle rendait machinalement les cartes qu'on lui avait données. Elle se retournait à chaque minute, croyant reconnaître la voix de celui qui occupait tous les esprits; mais c'était le

vent, ou son imagination, hélas! qui rêvait.

— Gerville a tort, prononça la Vilain, Pierre est le gendre qui lui faut.

— Mon mari devient ambitieux.

— C'est humain... Tenez, le paysan, avec ses mœurs rustiques, forme un personnage à part; il est cupide, égoïste, dur, sournois, jaloux de son autorité et de ses droits absolus de propriétaire du sol. L'amour du lucre étouffe en lui le germe des bons sentiments. Ce qu'il possède ne le satisfait point, il sue sang et eau pour acquérir davantage. Cachant ses valeurs, il ne les avoue qu'à la dernière extrémité; et ce n'est plus un malaise qu'il éprouve alors, c'est un véritable supplice. Pour un lopin de terre, il accumule bassesses sur bassesses, sans marchander avec sa conscience élastique, et, si son cœur souffre un peu, il se console par la présence des écus.

— Vous nous arrangez bien! s'écria M<sup>me</sup> Gerville.

— Je suis sincère, et je remercie votre mari de m'avoir rendu ma liberté de parole en me congédiant de la maison verte où, après l'incendie de ma pauvre demeure, vous m'aviez offert un refuge. Peut-être mon remplaçant

est-il meilleur locataire que moi? En tous les cas, à vous seule, madame, je reste reconnaissante, et je vous paie de franchise. Une vérité dite à propos rend quelquefois service; ne vous offensez donc pas de celles que j'émets; les actes de M. Gerville les prouvent surabondamment: n'a-t-il point toléré Pierre auprès de sa fille, jusqu'à ce que Brévannes vint flatter sa manie de chasseur, et lui promettre monts et merveilles?

Le pas d'un homme résonna sur le pavé de la rue silencieuse. Lazarette tressaillit. On frappa.

— Entrez, glapit M<sup>lle</sup> Vilain, qui, tout en discourant, retirait les marrons des cendres.

Un sous-officier parut.

— M. Vopré! s'écria-t-on en chœur. Qu'avez-vous fait de Pierre?

— Je le cherche, répondit le soldat interloqué. Ayant deux jours de permission, j'espère les passer avec lui. Catherine m'a renvoyé ici. Quelle odeur exquise!... Des marrons... Je suis des vôtres!

Et il s'assit délibérément entre Adèle et Lazarette.

— On vous a mal renseigné, reprit M<sup>lle</sup> Vi-

lain, Pierre néglige ceux qui l'aiment, c'est un loup.

— Un loup mourant de faim, et qui trouverait chez M<sup>me</sup> Mathieu de quoi se rassasier.

Vopré accompagna cette facétie d'une œillade circulaire à l'adresse des jeunes filles, œillade arrêtée au passage par Adèle, qui répondit :

— Les amoureux n'ont pas faim.

— Au régiment il était moins délicat ; il buvait et mangeait à me tenir tête ; nous inventions des *trucs* pour obtenir des rations supplémentaires.

Et la bouche pleine, le militaire assura que son ami s'amusait comme les autres.

— Il est changé, hasarda Ursule.

— Paris le déridera. Demain nous irons ensemble *boulotter* la *galette* que le frère m'envoie à chacune de mes permissions.

Lazarette fort pâle se leva.

— Dix heures sonnent, dit-elle à sa mère.

C'était clore une soirée dont chaque parole lui avait infligé une torture. Elle se retrouva dehors en proie à une foule de contradictions. Les pressentiments de la Vilain lui tintèrent aux oreilles ainsi qu'un glas funèbre. Elle

espérait rencontrer Pierre au détour du chemin. Elle ne le vit pas. Renonçait-il à la lutte ? Comment l'encourager ? S'il allait répondre aux avances d'Adèle ? La jeune fille serra son châle de tricot contre sa poitrine. Un vent âpre ajoutait à ses transes, et ses regards fouillaient les moindres coins de l'obscurité. Sur la place, elle se retourna, et aperçut celle qu'on lui donnait pour rivale, au bras du sous-officier qui la reconduisait. Le couple était suivi de la nombreuse lignée Foicho.

— Non, pensa Lazarette, rien à craindre de ce côté, mais demain... mais plus tard... Oh ! que je souffre.

M<sup>me</sup> Gerville, qui marchait silencieuse, s'écria en apercevant de la lumière à travers les interstices de la porte de son habitation :

— Ton père est rentré, attendons-nous à subir son emportement.

La scène redoutée fut épouvantable. Gerville ne voulut rien entendre ; il injuria son enfant, frappa sa femme. Les deux pauvres martyres se couchèrent ; l'une pour pleurer des blessures reçues à la veillée et du regret d'avoir exposé sa mère au courroux d'un brutal ; l'autre meurtrie des coups que celui-ci ne lui avait pas

mesurés, affirmant ainsi son pouvoir et la manière dont il entendait qu'on payât les désobéissances.

La semaine suivante, Lazarette apprit que Pierre avait accompagné Vopré à Paris. Une secrète angoisse altéra ses traits ; aux questions de M<sup>me</sup> Gerville, elle répondit invariablement : « Je n'ai rien » ; mais il était manifeste qu'elle ne pouvait surmonter un tel abandon. Tant qu'elle avait vu son bien-aimé, elle était restée forte et courageuse, lui absent, elle se sentait défaillir.

---

## CHAPITRE V

### Mort fatale

La ferme des Parjadis avait revêtu son manteau de froidure. Les fusains, le marronnier, aux noirs et verts branchagés, n'abritaient le puits que pour assombrir cette ruine et lui donner l'aspect d'un monument funéraire abandonné.

A l'intérieur, assise devant l'âtre, Mariette passait les soirées à tricoter, tandis que son mari comptait l'argent et les bûches, maugréant contre les rentrées difficiles, et la prodigalité qui diminuait chaque jour la provision de chauffage.

Maurice, parti le lendemain de la Saint-Étienne, attendait une lettre de Pierre annonçant une heureuse détente de la situation ;

mais l'amoureux n'avait pas eu besoin de se servir de la poste, et l'artiste, par délicatesse, s'était renfermé dans la même abstention.

Pierre, courbé sous le poids de ses chagrins d'amour et d'ambition, travaillait machinalement. « Il boude, laissons-le bouder » disait la fermière, fidèle à ses habitudes matinales, et qui avait vu la monotonie de son existence se transformer dès l'arrivée du coq phénomène. Crève-cœur se livrait à ses exercices, répondait à l'appel de son nom, se pavanait au milieu d'un sérail de poules lissant leurs plumes, et accourait vers Mariette dès qu'elle apparaissait, tenant le sac aux grains, et couverte d'une mante noire doublée de jaune, dont elle rabattait sur sa tête le capuchon pour se préserver du vent ou de la pluie. Elle ressemblait ainsi à une véritable sorcière de comédie. Ses ricanements ajoutaient à l'illusion : « Crève-cœur était si drôle ! » L'affection que ce coq détermina chez la fermière devint de l'enthousiasme. Le cher pensionnaire pourvu de nourriture, Mariette préparait le café, que seule elle filtrait au caprice de son époux. Pierre et les deux garçons, munis d'un mor-

ceau de lard et d'une miche de pain bis, partaient aux labours quand le temps était propice.

Dans le plus inhospitalier des climats, certains oiseaux trouvent asile où d'autres meurent de faim ; ils ne sont cependant pas privilégiés, mais industriels et sages : ils se contentent de peu. Ainsi que ces oiseaux, Henri et Catherine, malgré leurs rudes labeurs et l'austérité presque monacale imposée par la fermière, avaient trouvé moyen de subir leur existence. N'espérant rien de la fortune, ils ignoraient les tourments de l'ambition.

Ni beau ni vilain, flâneur, très bon, un peu gourmand, Henri, en s'éprenant de Catherine, voulait associer leur pauvreté. La servante, robuste, d'une franchise brutale, avait le défaut de parler à tort et à travers. Elle appréhendait le mariage, craignant de changer son fidèle amoureux contre un mari moins docile.

La température, détendue par quelques souffles avant-coureurs du printemps, amena une de ces accalmies accordées par l'hiver aux frileux, puis le dégel, son humidité pénétrante, son odeur de moisi, son malaise général. Les toits immaculés se trouèrent de

plaques grises, la neige se fondit, dégouttant des chéneaux en larmes pressées, intermittentes; le sol fut bientôt couvert de flaques et de rigoles.

Le fermier guettait cette époque avec une impatience d'avare; ses serviteurs allaient enfin reprendre leurs travaux.

Un soir, il annonça, en se frottant les mains, qu'on profiterait de ce relâchement du froid pour continuer les labours.

Aux timides et justes objections de Pierre, il répondit qu'il faudrait tâter le terrain et essayer quand même.

— Mais, mon oncle, la neige est à peine fondue.

— Elle fondra.

— Nous endommagerons notre matériel.

— Mon matériel, rectifia le vieillard. Avec de la prudence et du soin, on arrive à tout.

— Personne n'est encore retourné aux champs.

— Tu montreras l'exemple.

A peine le fermier achevait-il ces paroles qu'un de ses débiteurs entra. Son visage s'épanouit. Le nouveau venu étala sur la table plusieurs piles de pièces de cinq francs. Alors

la satisfaction d'Étienne, qui n'avait fait que transpirer, rayonna. Il ne put s'empêcher de dire :

— J'étais sûr que ce serait jour de recette; la nuit dernière j'ai eu un rêve magnifique : « Je me voyais étendu au bord de ma fosse à purin remplie d'or et d'argent, j'y plongeais les mains et, malgré ma volonté, je ne retirais que des monnaies blanches. L'or, ce précieux métal, m'échappait pour disparaître comme de l'eau dans du sable ». Tonnerre ! me suis-je écrié. Et la riche vision s'est évanouie.

Je préfère l'or à l'argent et l'argent aux billets. Les papiers de banque sont légers, sans consistance, désagréables au toucher, le feu les consume, le vent les emporte; ils ont l'aspect des assignats que j'ai vus chez mon père.

Après le départ du débiteur, Étienne glissa une à une les pièces dans sa bourse de peau verte.

— Vois-tu, mon neveu, ajouta-t-il, ce petit lait me fera mieux vivre que la bonne chère. Si le sol est dur à cultiver, ces espèces sonnantes et trébuchantes, comme dit le vieux notaire, représentent les peines, les douceurs, qu'il nous procure : leur vue me rajeunit.

— C'est possible, répondit le jeune homme, qui se retira.

Au jour prescrit, Pierre et ses aides respirèrent le labourage.

Ce matin-là Catherine apportant un seau de lait, fut surprise de ne pas voir sa maîtresse préparer le déjeuner. Elle se mit en devoir de la remplacer, et attendit.

Huit heures sonnaient à l'antique horloge enfermée dans sa gaine de bois, et les fermiers dormaient encore. Impatentée de voir le lait se réduire, Catherine appliqua quelques vigoureux coups de pincettes sur les énormes chenets garnissant la cheminée.

L'effet espéré fut immédiat. Vermont descendit l'escalier conduisant de sa chambre à la salle commune.

N'apercevant que Catherine, il demanda :

— Où est Mariette ?

— Je l'ignore, répondit la servante. Je croyais que madame avait fait la grasse matinée.

— Non, elle est descendue à l'heure ordinaire... — Les domestiques sont-ils partis ?

— Difficilement. La cour ressemble à un miroir.

— Et Pierre a emmené les chevaux ?

— Il ne pouvait labourer sans eux.

— Ne le défends pas.

— Il exécute vos ordres.

— Agis de même et dépêche-toi.

— Que voulez vous ?

— Mariette.

— Elle n'est point à la ferme. Voulez-vous déjeuner ?

— J'attendrai son retour de l'église.

— La messe est finie. Depuis ce matin, Médor tend les oreilles, tire sur sa chaîne et pousse des cris de détresse ; c'est mauvais signe. Madame est peut-être chez la Mathieu, qui se meurt.

— Va t'en assurer... Cours vite.

— Ça glisse... Je vais enfilet des chaussons.

— Auparavant, aide-moi à endosser ma limousine, mon bonnet à oreillettes, mes grosses mitaines.

— Désirez-vous votre canne ?

— Mon bâton blanc.

Une fois vêtu, Étienne s'empara du bras de Catherine, et se fit conduire vers les remises.

— Je veux savoir si Pierre a pris la vieille

charrue ? Marche doucement... Sur le verglas, mes jambes manquent d'aplomb.

Il ouvrit la remise, et levant les bras :

— Non, la neuve... la toute neuve!... Maladroit ! il va me l'abimer ! Et mes chevaux!... Pourquoi ai-je envoyé aux champs?...

La servante s'éloigna, revint presqu'aussitôt, et retrouva son maître aux étables.

— Déjà de retour ? fit-il.

— Triste nouvelle. Je viens de rencontrer M<sup>me</sup> Gerville... Elle est morte.

— Qui?...

— La veuve.

— Une honnête femme de moins. C'est navrant de vieillir, on voit les amis s'en aller.

— Dame ! il faut toujours finir par là ; il vaut mieux les enterrer qu'ils ne vous enterrent.

— As-tu demandé si ta maîtresse gardait la défunte ?

— Non, car, en m'apercevant, M<sup>me</sup> Gerville s'est écriée : « Évite-moi le déplaisir d'aller jusqu'à la ferme ; ta patronne doit se rendre chez notre voisine, recommande lui de ne pas quitter sa demeure, il est inutile qu'elle s'expose à tomber. »

— Eh bien ?

— Eh bien ?

— Cherche-là.

— Où?..... fit Catherine appuyant sur le mot.

— Où?... où?... répéta Vermont.

Il baissa la tête, réfléchit : « Cette mort pourrait l'impressionner, je veux la lui apprendre moi-même ! » et continua :

— Visitez la maison, fouillez les placards, les armoires, les greniers...

La bonne tendit la main demandant les clés.

— Examine d'abord ce qui est ouvert, ensuite... je t'accompagnerai.

— Soyez tranquille, madame ne s'est enfermée ni avec son linge, ni avec vos écus.

— Péronnelle ! tu me donnes des leçons!... file, et file vite... Évidemment ma femme ne s'est pas calfeutrée toute seule, mais... je me méfie ; il se passe parfois des choses extraordinaires...

Catherine parcourut la maison de la cave aux combles, et toute essoufflée exclama :

— Pas de patronne !

L'inquiétude commençait à gagner Vermont; il questionna :

— As-tu traversé le jardin?

— Sans m'y arrêter, j'ai appelé à différentes reprises : Madame Vermont !

— Ne serait-elle pas aux champs?... Oui, je me souviens ! hier soir nous causions du saule à abattre dans la pièce de terre qui longe le clos des Gerville ; elle aura été prévenir Pierre.

A cette pensée, il eut un soupir de soulagement.

— Mais, reprit Catherine, Madame est toujours levée la première, elle aurait donné la commission à votre neveu, que j'ai vu partir avec Henri et Antoine.

Vermont, devenu très agité, secoua violemment les poignets de la servante, qui l'observait.

— Remue-toi, tortue, hurla-t-il.

— Je ne fais que ça.

— Rejoins Pierre et demande lui...

— Quoi ?

— Rien.

— Tâchons de nous entendre.

— Ramène tout le monde ici... Non, reste...

Je crains un malheur. Depuis qu'il est question de mettre nos biens en viager, ma femme ne me parle que de mourir.

Et d'une voix brisée, il ajouta :

— Il est des mots qui amènent les choses.

Ce calme dura peu ; il apostropha de nouveau Catherine :

— Pourquoi ouvres-tu la bouche comme une bête ? On dirait que tu ne me comprends pas. Que fais-tu?... Va-t-en... Non, demeure... Alors tu n'as pas vu Mariette ? Elle est avec Pierre... Va les chercher.

La servante, ahurie, partit en courant.

Resté seul, le vieillard s'effraya. Ne pouvant tenir en place, il parcourut la cour appuyé sur sa canne. La présence de quelques poules lui fit penser à s'enquérir de la ration de grain qu'elles avaient dû recevoir ; il examina le sol... Aucune trace de nourriture fraîchement répandue ; alors, il chercha le coq, l'appela :

— Crève-cœur !... Monsieur Crève-cœur !... Il ne répond pas... Disparu, lui aussi?... C'est étrange ! Médor continue d'aboyer ; un individu suspect rôderait-il aux alentours ?

Il détacha l'animal, qui bondit vers les fu-

sains et s'arrêta. Vermont le suivit, et ne remarquant rien d'anormal, se pencha au-dessus du puits. Étonné de ne pas voir son ombre se détacher comme un médaillon dans un cadre parfait, circulaire et brillant, il se frotta les yeux et regarda le ciel.

— Ma vue baisse, pensa-t-il, et le ciel est gris...

Tout à coup une horrible pensée lui traversa l'esprit ; il devint blême, tremblant, et cria :

— Au secours ! au secours !

Il croyait voir arriver Pierre, Henri, Antoine... Il écouta et entendit le mugissement d'un bœuf qui dominait le bruit causé par les autres animaux.

Vermont finit par dompter son effroyable peur ; sa nature autoritaire reparut et d'une voix brève il renouvela ses appels :

— Pierre ! Henri ! Catherine !... Tonnerre ! ils ne viendront pas, les misérables ! les canailles ! ils m'abandonnent... Je suis seul... seul... impuissant, et Mariette est peut-être au fond de ce trou.

Il aperçut enfin Pierre et les serviteurs qui accouraient, opprésés et anxieux.

— Je crois, leur dit-il, que Mariette est là... Tous, d'un mouvement spontané, approchèrent.

— Je n'aperçois rien, déclara Antoine.

— Si, une masse noire à la surface de l'eau, répliqua Henri.

— Je reconnais la mante de la patronne, confirma Catherine.

Pierre, qui n'avait pas prononcé une parole, remit la grosse corde aux domestiques, et, les pieds sur les bords du seau, de chaque côté de l'anse, debout, le long de la corde, s'y cramponnant, il dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Tenez ferme, et descendez-moi.

Sous ce poids peu ordinaire la double potence, reliée par une barre horizontale, fit entendre un craquement suivi d'une légère oscillation.

— Tonnerre ! jura Vermont, elle cède.

Et il réitéra la recommandation de son neveu :

— Tenez ferme !

— Le bois est pourri, observa Catherine.

— Pourvu qu'il en soit temps encore ! Mon Dieu, ayez pitié de nous !

Depuis son enfance, le vieillard n'avait pas dit une prière ; il se signa et blêmit davantage lorsque Pierre prononça : « C'est elle ! »

— Vivante?...

— Non ; dans sa main crispée elle tient le coq par une aile.

— Elle l'aimait trop, ce maudit coq l'a perdue !

— Il sera monté sur la margelle, et en voulant le prendre, Madame est tombée, ajouta Catherine.

Étienne Vermont, suffoqué par les larmes, chancela. L'émotion lui procura un tremblement nerveux assez inquiétant. Il semblait chercher une idée pour sauver celle qui n'avait plus besoin de secours.

— Remontez-moi ! cria Pierre.

Henri, Antoine et Catherine tirèrent la corde ; celle-ci manœuvra difficilement. La poulie rendait un son criard. Le vivant et la morte restèrent un instant suspendus.

— C'est trop lourd, assura Henri. Je redoute un nouvel accident.

— Je le crois, repartit Catherine, gagnée à son tour par la terreur.

— Redescendons les malheureux.

Il prit une pièce de bois qui se trouvait dans la cour, la glissa sous la corde.

— Maintenant, à la grâce de Dieu.

— Mais tirez-donc ! cria Pierre.

D'un commun accord, les sauveteurs obéirent ; la double potence se brisa. Ils se regardèrent effrayés.

Catherine la première reprit son sang-froid.

— Pierre ! Pierre ! appela-t-elle, répondez ?

— Du secours, prononça-t-il faiblement.

— Il vit ! sauvons-le !

La taille élancée du jeune homme lui permettait de se maintenir la tête hors de la nappe d'eau qui avait un mètre quarante centimètres de profondeur. Son attente dura dix mortelles minutes pendant lesquelles l'écho lui transmettait le bruit du travail de sauvetage.

Antoine courut chercher des aides, Catherine étala de la paille afin d'éviter les glissades, Henri remplaça la potence par des pieux réunis en faisceau auquel on attachait la poulie.

— Pauvre femme, gémissait Vermont, ma négligence est cause de sa mort.

— Un malheur était inévitable, répliqua Henri, cette margelle ne tient plus.

— Oui, c'est ma faute, j'aurai des remords pour le reste de mes jours, et dire que l'accident aurait pu m'arriver, à moi... à moi... tout comme à elle !

Le vieil égoïste frissonna d'horreur.

— Sans le madrier qui a retenu potence, corde et poulie, au lieu d'un cadavre, nous en aurions deux à retirer...

Une rumeur se fit entendre.

— Ce sont les voisins, interrompit Catherine.

Antoine apparut, précédant les Gerville, Lazarette, Foicho, Finet, M<sup>lle</sup> Vilain et plusieurs paysans.

— J'ai trouvé *l'tas* chez la Mathieu, annonça-t-il, montrant le groupe, le *v'la*.

— Pendez-moi, brûlez-moi vif, j'ai tué ma femme ! s'écria le fermier.

— Amenez les gendarmes, dit vivement Foicho à Finet.

— Ne l'écoutez pas, protesta la servante, c'est un accident amené par le coq.

— Des gendarmes, chez moi, exclama Vermont, je préfère en finir.

Et ouvrant un couteau de poche, il allait se frapper, Gerville le désarma. Alors, affalé sur

le banc, atteint simultanément dans son amour du lucre et ses rancunes, il s'avoua vaincu et dégonfla son cœur auprès de l'homme que la veille il traitait de mortel ennemi.

— Au diable l'avarice et les avares, je veux devenir prodigue, et Pierre me remplacera. Nous avons été injustes envers nos enfants ; faisons la paix, lui dit-il.

— Très volontiers.

Les deux irréconciliables se serrèrent la main.

Finet revint suivi des gendarmes.

— Représentants de la *lod*, prononça Foicho, je me place entre vous.

— Vous avez l'air d'être arrêté, observa le secrétaire.

— J'ai donc l'air de quelqu'un !

Et il releva sa sous-ventrière tricolore jusqu'aux aisselles.

Pendant ce colloque, Henri avait achevé les préparatifs du sauvetage. Debout sur la margelle, les jambes écartées, il dirigeait le fonctionnement de la poulie, tandis que les villageois silencieux et lents tiraient la corde.

Le mouvement ascensionnel s'opéra, et l'on

vit émerger Pierre ayant au front une plaie qui lui rougissait le visage.

La corde dont il s'était entouré, le maintenait en équilibre sur le seau. Mariette serrée contre lui tenait le coq par une aile.

Ce couple, moitié vivant, moitié mort, ruisselait de sang, d'eau et de vase.

Lazarette jeta un cri d'épouvante et s'évanouit ; sa mère et Catherine s'empressèrent de la soutenir.

La nouvelle de la catastrophe s'était répandue avec la rapidité d'une trainée de poudre et avait mis le pays en émoi.

M<sup>lle</sup> Vilain et d'anciennes amies placèrent la défunte sur un lit, entre des cierges allumés.

A peine Pierre était-il déshabillé et enveloppé de couvertures, auprès d'un grand feu, que la salle commune des Parjadis fut envahie. Les habitants ne tarissaient pas d'éloges sur son courage, car lui, mieux qu'un autre, connaissait l'état déplorable du puits et le danger de se confier à un aussi fragile soutien.

Vermont, désorienté, allait de sa femme au jeune homme ; il leur adressait des excuses, redisant que Mariette était morte par sa faute. Rien ne pouvait le distraire de cette idée fixe.

Les faits matériels établis par l'enquête, prouvèrent qu'il se chargeait à tort. Vers le soir, il se calma, le silence rétabli peu à peu, l'on sentit que la ferme devenait une maison mortuaire.

La nuit fut douloureuse pour Pierre ; soit le chagrin, sa blessure, la secousse éprouvée, soit toutes ces causes réunies, il eut la fièvre, le délire, et par ses souffrances, acquit les sympathies des femmes qui veillaient, et dont le dévouement disait combien la défunte était vénérée.

Les formalités judiciaires et administratives remplies, le fermier fit célébrer un beau service religieux, selon le vœu jadis exprimé par la fidèle compagne de sa vie.

---

## CHAPITRE VI

### L'avarice tue l'avare

Les portes, les solives, les planchers de l'habitation Gerville, cependant bien close, craquaient sous les coups rapides d'un vent de mars qui, balayant la neige, faisait disparaître les brumes opaques et laissait entrevoir par de larges trouées des coins d'azur remplis de lumière.

Lazarette, assise près d'une fenêtre, écoutait la rafale, et regardait voltiger le grésil qui, pareil à un duvet d'oiseau, venait se coller aux vitres. Avec tranquillité, elle attendait l'époque de son mariage, car Pierre avait remplacé Brévannes dans les bonnes grâces paternelles.

La joie embellit les plus insignifiantes

choses, et tout, en ce moment, intéressait la jeune fille : la place déserte, témoin des jeux de son enfance ; la mairie, dont le drapeau se débattait furieusement autour d'une hampe déteinte ; l'église et le cadran d'émail auquel il marquait les aiguilles, les arbres qui commençaient à se couvrir de bourgeons.

Sur la croisée, deux chétives plantes courbaient et redressaient leurs tiges secouées par la rafale, et Lazarette, comparant leurs luttes à ses propres combats, songeait combien de fois elle et Pierre avaient aussi baissé le front devant l'orage.

Un rayon de soleil parut, elle se mit à chanter :

Salut, printemps ! chasse bien vite  
 Les frimas, la neige, le vent ;  
 Ton radieux soleil invite  
 A suivre la vie plus gaiment.  
 Vaste réveil de la nature,  
 Tu donnes les fleurs, les beaux jours ;  
 Et redis, dans un doux murmure :  
 « Je viens sourire à tes amours. »

Sous les baisers du tendre amant  
 Se révèle un bonheur suprême ;  
 Du cœur s'exhale doucement  
 L'hymne qui charmerait Dieu même.  
 Tout renaît, frémit, se compose ;  
 Les oiseaux s'en vont deux à deux ;  
 Au plaisir s'ouvre l'âme close,  
 On rit, l'on s'aime, on est heureux.

Catherine, aux prises avec la bourrasque, qui soulevait sa jupe et l'enveloppait de toute part, vint à passer. Lazarette ouvrit la porte, l'ouragan s'y engouffra poussant la bonne.

— Où cours-tu si leste ? demanda Lazarette.

— Je cours trop vite porter du beurre et des œufs à M<sup>lle</sup> Vilain. Pourvu que je ne trouve pas l'omelette déjà commencée !

Et posant son panier, elle en examina le contenu.

— M<sup>me</sup> Gerville se porte bien ?

— Elle est sortie.

— Malgré la tempête ?

— Oh ! Une petite tempête fort divertissante.

— Parce que vous la voyez de loin, à travers cette flambée ; chez nous, vous seriez transie.

— Ton maître ne chauffe pas la maison ?

— Le calendrier, mieux que la température commande, et je n'allume de bois que pour faire la cuisine.

— Si tu avais ma satisfaction, elle te tiendrait lieu de chaleur et de confortable.

— Vous en avez donc beaucoup ?

— La date de ma nocce sera fixée ce soir, je t'invite, et je me charge de ta toilette.

— Je déteste les noces, j'y suis toujours de corvée.

— La fête n'est qu'un prélude au mariage.

— Le mariage ! drôle d'invention. Il transforme en vices les vertus qu'on croyait trouver. Lorsqu'Henri retira de notre puits le vivant et la morte, j'étais fière de sa conduite; après le sauvetage je lui ai sauté au cou, en disant :

— « Tu es un lapin, un rude lapin » —  
« Marions-nous, m'a-t-il répondu »... Prête à faiblir, j'ai pensé aux infortunes conjugales de ma mère, et je persiste à rester fille.

— L'amour est le rêve de tous, et le partage d'un petit nombre... Henri t'aime, tu le rebutes constamment, il se lassera.

— Je tiens à observer ses défauts. Avec raison, M<sup>lle</sup> Vilain assure que le monde n'est

jamais content : Je puis me marier et j'hésite, cela vous est impossible et vous en mourez d'envie.

— Qui parle d'impossibilité ?

— Votre servante.

— Ton maître, dégoûté de sa richesse, jura de devenir prodigue, il s'accusait à tout propos de la mort de sa femme, regrettant de n'avoir pas quitté la ferme depuis longtemps ?

— Exact, très exact.

— Et sa promesse envers ma famille est formelle.

— Pierre ne vous a donc rien appris ?

— Non...

— J'ai peur de vous contrarier.

— Parle... mais parle... tu me fais languir.

— M. Pierre languit bien davantage.

— Pourquoi ?

— Son oncle, devenu tout sucre, tout miel, tenta de changer de peau ; elle était coriace, il y a renoncé. Au début de son veuvage, il criait : « J'veux mourir, j'veux mourir ». Jamais on ne pleura tant une légitime ! Si j'étais certaine d'inspirer semblables regrets, je me nouerais tout de suite dans les cordons du mariage.

— Les liens, rectifia Lazarette impatientée.  
 — Les liens, les cordons, les nœuds, c'est pareil... On est toujours attaché.

— Soit, continue.

— M. Vermont avait donné sa parole que Pierre lui succéderait. Mais son caractère dominateur et l'avarice ont reparu. Oubliant le passé, il ne songe qu'à grossir son magot... son cher magot. Afin de l'arrondir il liarde tellement que nous serons bientôt obligés de voler pour vivre.

— C'est incroyable !

— Jugez-en : il diminue la ration du bétail ; achète des os qu'Antoine broye et mêle à la pâtée de certains animaux. A notre égard, il use d'un procédé spécial : le maigre du vendredi, s'étend au samedi, au dimanche et aux autres jours de la semaine. Il pèse le pain, mesure la piquette, numérote les œufs, enferme le sucre ; et, voulant économiser le feu et le savon il surveille la lessive. Hier je l'ai vu refuser la soupe à un malheureux vagabond. Il en arrivera à compter les caresses qu'il donne à Médor.

— Tu exagères.

— J'exagère?... quand par économie il va...

— Quoi ?

— Augmenter la fosse à purin?...

— Catherine !...

— Son repentir?... fausse monnaie... Ses folles dépenses n'ont duré que le temps de célébrer plusieurs messes, aujourd'hui supprimées, car il prétend que les mérites de Mariette ont dû lui ouvrir les portes du paradis.

Henri et moi vous désirons pour maîtresse, aussi ai-je averti Pierre de ce qui se passait. Il m'a traité de bavarde. Bavarde!... moi, une nature franche, dévouée ! J'ai alors gardé mes réflexions, et, sans la scène des avoines, il croirait toujours aux engagements de son oncle.

— Refuserait-il encore de les tenir ?

— Tout net ; vous allez voir.

Et Catherine emportée par le ressentiment, ne vit pas que Lazarette accablée s'asseyait pour l'entendre.

— Mon maître, continua-t-elle, voulant se défaire de ses avoines, à la foire du canton, fit charger la voiture, et atteler les chevaux. Prêt à partir, il glissa et se tordit le pied. Ne pouvant se tenir debout, il donna l'ordre à Pierre de le remplacer, et de vendre la mar-

chandise au meilleur prix. Il lui recommanda de se méfier des juifs, aux doigts crochus, capables de le tondre comme un agneau.

— N'ayez crainte, répondit le neveu.

Malgré ces paroles rassurantes, le patron ne put tenir en place ; il fallait l'aider à se mouvoir, et dans son inquiétude il oublia de fermer l'armoire aux provisions !

Le soir, du plus loin qu'il entendit rouler la voiture, il cria :

— Eh bien ! as-tu réussi ?

Pierre avait vendu aux conditions ordinaires, alors le bonhomme articula :

— Cent francs de moins que l'année dernière ! on voit bien que je n'étais point là ; tu t'es laissé voler.

— J'ai vendu au cours.

— Le cours ! le cours !.. J'ai mené mes affaires sans cette mode ridicule ! Et dire qu'il existe des gens qui la suivent ! Voyons, explique de quelle façon tu as conduit ce fameux marché ?

Le neveu fournit des éclaircissements que l'oncle ne voulut pas accepter. La discussion prit une tournure des plus vives, chacun s'entêta. Je tremblais de voir votre futur perdre

patience ; le sang lui montait au visage. Ce fut le comble quand il raconta que la vente n'avait pas eu lieu au comptant.

— Imbécile ! hurla le maître, se redressant du fauteuil où il ne pouvait bouger sans aide une heure auparavant..., imbécile ! qui donc me paiera... Crois-tu que ce sera ton acheteur, un panier percé ? Faut-il que tu sois simple ; ou bien, tu as voulu me jouer un tour?... — Non, tu n'es pas assez malin. Tu es incapable, incapable, entends-tu, de gérer une ferme, et si cela continue, ta Lazarette te fera perdre la tête.

— Mariez-nous, répondit Pierre.

— Tâche que j'en risque la chance ; tu ne vauds point cher, c'est convenu ; mais au moins je te connais, tandis qu'elle...

Lazarette se leva, fouettée par cet outrage que Catherine, innocemment, lui cinglait en pleine figure.

— Mademoiselle, continua la bonne sans s'émouvoir, il est certain que Pierre vous cache les humiliations qu'il supporte, craignant d'être encore une fois congédié par M. Gerville. Jamais son oncle n'a été aussi injuste envers lui.

A ces mots, Pierre entra et parut contrarié de voir Catherine seule avec Lazarette.

— Que fais-tu là ? demanda-t-il, rompant soudain la conversation des deux femmes.

— Rien, monsieur, répondit la servante suffoquée.

— Je l'ai priée d'entrer, dit Lazarette en s'interposant ; elle allait chez M<sup>lle</sup> Vilain.

— Qu'elle parte, à présent.

— Oh ! comme vous êtes dur, reprocha Catherine.

— Jamais assez pour tes bavardages, dont l'inconséquence m'a porté maintes fois préjudice.

— Que vous a-t-elle fait ? demanda Lazarette voyant la servante s'éloigner d'un air triste. Je vous croyais bienveillant pour les inférieurs.

— On ne saurait trop se prémunir contre les gens qui parlent à la légère ; quand ils ne disent pas de mal, ils colportent des sottises.

— Vous vous trompez, Catherine me faisait votre éloge.

— Je me doutais qu'elle causait de moi !

— Vous êtes ombrageux.

— A qui la faute ?...

— A personne, interrompit la jeune fille. Et comme elle voulait savoir la vérité, elle ajouta :

— Qui vous tourmente, est-ce moi ou l'approche de notre mariage ?

— L'avenir, murmura-t-il si bas qu'il fallait toute l'importance attachée à cette réponse pour la comprendre.

— L'avenir nous appartient.

Elle regarda fixement Pierre, resté silencieux, et d'un ton pénétré reprit :

— Vous n'êtes pas franc ; vous avez du chagrin... Pourquoi me le cacher?... C'est mal !... Très mal !... Quelle confiance voulez-vous que j'aie moi-même si vous me retirez déjà la vôtre?... Des larmes... Le motif de ces larmes... je vous en prie ?...

— Lazarette !...

— Cela vous coûte donc beaucoup de verser le trop plein de votre cœur dans celui qui vous a juré amour et fidélité.

— Amour, fidélité : mots puissants qui peuvent rendre heureux ou infâmes !

— Que dites-vous ?

— Je dis, je dis, que l'obstination de mon oncle et de ton père me bouleverse. Si ces

deux hommes avaient aimé, ne fut-ce qu'un instant, ils se souviendraient de leurs émotions et ils auraient pitié des miennes. Ce sentiment, qui est tout pour moi, n'a rien été pour eux ; notre mariage sert tantôt à l'un, tantôt à l'autre, afin de se tenir en échec, et nous sommes le jouet de leur antagonisme et de leurs ambitions... Lazarette, tu es majeure,... et la loi t'autorise...

— Quelle pensée ! Je craindrais d'avoir, à mon tour, des enfants rebelles.

— Les pousserions-nous à désobéir ?

Pierre attira sa fiancée et bien doucement lui dit :

— Entends mon cœur battre près de toi. Tu es ma pensée dominante, mon bonheur ; j'écarterai les ennuis de notre foyer et je t'aimerai comme tu désires l'être. Si tu voulais... si tu voulais?...

Avec effort elle se dégagea.

— J'ai des éblouissements, murmura-t-elle se cachant les yeux.

— Tu peux m'échapper, et je te préférerais morte que vivante entre les bras d'un autre, s'écria-t-il, car rien n'égale la passion qui doit me conduire à la félicité, à la démence ou au

suicide. Choisis!... Tu ne réponds pas?... Eh bien ! je ne veux plus attendre, j'ai soif d'une ivresse convoitée trop longtemps. Viens !... brisons nos chaînes et fuyons. En t'entraînant, j'emporterai la source de ma vie et nous serons heureux malgré tout.

— Un éclat, le scandale !... Pourquoi ternir la fiancée, lorsque bientôt l'épouse t'obéira ? Ne sois pas la cause de remords qui me poursuivraient, même après notre union.

— Notre union !...

— S'accomplira.

— Apprends alors que l'avarice, le mensonge, la lâcheté d'un homme me tiennent prisonnier. Cet homme exploite mon immense amour, m'abreuve d'espoir, de déception, suivant ma douceur ou mes révoltes, et s'amuse à irriter l'atroce jalousie qui me mine.

— Ton oncle?...

— Conserve la ferme.

— Hélas ! Catherine avait raison.

— Je n'ai pas eu la force de te résister, de taire ma douleur ; et cependant, il est injuste que tu la partages, tu ne dois pas souffrir, non, tu ne le dois pas !

Tombant à genoux Pierre baisa les mains

de Lazarette et tremblant, exalté, la voix pleine de sanglots poursuivit :

— Pardonne à l'esclave dont l'aveugle délire est parfois si fort qu'il renverserait tous les obstacles, et parfois si débile, si découragé, qu'un enfant le conduirait. L'amant ne sait ce qui est faux ou vrai, crime ou vertu, il vogue à la dérive et n'aperçoit rien, rien que le phare qui semble reculer à son approche. Mon but, mon phare, c'est toi, l'idée s'en est enfoncée là, dans mon front, comme un clou de feu qui me brûle et m'affole.

Les traits de Lazarette se décomposaient. Il comprit qu'il devait maîtriser un excès d'ardeur, et se rendre séduisant s'il voulait convaincre et non effaroucher. Il se releva et inclinant sur son épaule la jolie tête dont les grands yeux s'égarèrent dans les siens il continua :

— Chérie, songe au plaisir que l'on nous refuse, à la joie que j'aurais à te devoir une famille; cette pensée m'égaré, mon sang bouillonne, mon cœur éclate. Ah! s'écria-t-il, emporté de nouveau, l'amour rayonne dans ton regard, je bois son souffle sur tes lèvres... Je t'aime !.... je t'aime !....

Lazarette sous des baisers prolongés, voluptueux, résistait faiblement.

— Tu me donnes le vertige, disait-elle, j'ai peur.

— Peur de moi? Jamais.

A demi rassurée la jeune fille sentait ses forces et son libre arbitre s'évanouir. Sa bouche disait : « non » ; son être disait : « oui ».

— Je te veux, je te veux, répéta Pierre ivre d'amour, puisant une énergie nouvelle dans ces débats où il se pressentait vainqueur.

Et elle, irrésistiblement entraînée, se laissait conduire vers sa chambre.

Tout à coup elle s'arracha des bras qui la pressait : la crosse d'un fusil frappant le sol venait de retentir.

— Mon père! s'écria-t-elle, effrayée, montrant la pièce où l'on maniait l'arme.

— Tant mieux, répondit le jeune homme, l'explication sera décisive.

Lazarette moins téméraire le poussa dehors.

— Non, non, dit-elle, chez M<sup>lle</sup> Vilain guette le retour de ma mère et tu reviendras avec elle.

La porte refermée, Lazarette eut un soupir de soulagement. Le choc serait dur à soutenir, mais Pierre ne le subirait pas, c'était l'essentiel.

Depuis quelques jours, Gerville l'épiait, sa fille la soupçonnant de donner des rendez-vous secrets. La pauvre enfant n'y avait point songé ; seul, son amoureux suscitait les occasions de lui causer en particulier. Pour le paysan la différence n'était pas sensible, puisqu'elle produisait le même résultat.

Furieux d'avoir justifié ses doutes, caché qu'il était derrière la porte, il fit irruption dans la salle.

— Où est ta mère ? demanda-t-il avec emportement.

— Elle est allée porter à ma tante Lise les bas que nous avons tricotés cet hiver.

— Ah ! par exemple ! exclama-t-il, outré de savoir sa femme sortie pour être agréable à quelqu'un, elle ferait mieux de te surveiller. Elle saura ta jolie conduite. Faut-il qu'elle ait confiance, cette idiote ! Notre maison ressemble au moulin de Daval, où chacun entre et sort à sa guise. Attendez, mes gars, j'y mettrai bon ordre, et l'on ne viendra plus embrasser ma fille, me la détourner. Dieu de Dieu ! C'est une honte... Peut-on se... Tiens, va-t-en ! va-t-en ! car je te cravacherais comme une chienne de chasse, afin de t'enseigner tes devoirs.

Abandonné, sans mesure, à sa colère, Gerville jura, se répandit en invectives contre sa femme et Lazarette. Celle-ci, terrifiée, cherchait un refuge lorsque sa mère arriva.

— Quel bruit ! fit cette dernière à Gerville, on t'entend blasphémer jusque sur la place.

— Au lieu de baguenauder, vieille bête, tu devrais surveiller ta fille. Il s'en passe de belles pendant ton absence ; demande à cette effrontée. Je viens de la surprendre écoutant les sornettes du libertin qui ne l'épousera pas.

— Oh ! protesta Lazarette.

— Il n'y a pas de « oh ! » Je le déclare d'une façon formelle : il ne t'é-pou-se-ra pas.

— Pourquoi ce brusque changement ? demanda M<sup>me</sup> Gerville.

— Cette canaille de Vermont m'a dit ce matin qu'il ne voulait plus abandonner sa ferme à un propre-à-rien, moins débrouillard qu'Henri, ne sachant même pas vendre une voiture d'avoine ! Qu'il revienne, l'enjôleur, et je le ferai marcher droit, si droit que l'envie de se froter ici lui passera. Ses amours de roman me fatiguent, et les mariages interminables ne servent qu'à déconsidérer une fille. De mon temps, on ne subornait pas, on épousait.

— Il ne demande que cela, hasarda Lazarette.

— Un sans-le-sou, qui te perd de réputation!... D'ailleurs, je vise un parti honorable, et tu l'accepteras, de force ou de bonne volonté. Je ne me soucie guère d'attendre que tu te déshonores auprès d'une mère crédule.

— Maman, dis quelque chose, protège-moi?

M<sup>me</sup> Gerville, secouant la surprise qu'une pareille réception lui avait fait éprouver, sentit un généreux élan monter à ses lèvres; de soumise qu'elle avait été jusqu'alors, elle devint hardie et riposta :

— Rassure-toi, je te soutiendrai.

— Mon père, si vous saviez... implora la jeune fille.

Et comme elle s'approchait, il l'interrompit en disant :

— Je sais que tu te conduis en coquette et que nous devenons la risée du village.

— Elle n'a permis aucune privauté, affirma M<sup>me</sup> Gerville.

— Un démenti, à présent! C'est violent! Pierre lui proposait de l'enlever, de nous faire des sommations respectueuses... Joli respect!

— Et tu restais là, témoin inactif?

— Je voulais savoir jusqu'où irait son audace; mon arme était prête, le coup aurait porté.

Lazarette jeta un cri d'épouvante.

— Cette situation est intolérable, dit M<sup>me</sup> Gerville, et puisque Vermont reprend sa parole, faisons honneur à la nôtre. Nos biens peuvent suffire à deux enfants, et je préfère voir ma fille mariée selon ses goûts, que richement, au loin, et consumée de regrets. La contraindre, c'est la perdre.

— Elle épousera le fils Brévannes, dont les parents se retirent dans les Vosges, et qui continuera leur commerce de vins à Bercy. Nous irons ensuite rejoindre la nouvelle famille; j'ai assez de ce pays, pour lequel je discute et bataille sans profit.

— Alors tu nous sépares? s'écria M<sup>me</sup> Gerville, montrant Lazarette.

— Le chemin de fer rapproche les distances. J'ai travaillé en vue de satisfaire ma passion : la chasse. J'aime les grands bois, ceux que possède Brévannes me tentent, le gibier y foisonne.

— Cette passion de chasse est monstrueuse; pour elle, tu vends ta fille. Quoi! tu m'as accablée de reproches, de menaces, de mauvais

traitements, parce que je l'élevais mieux qu'une paysanne, et lorsqu'elle a de l'inclination pour un cultivateur, tu la destines à un Parisien ! Te sied-il de blâmer Vermont ? Ton portrait et le sien tiendraient dans le même cadre. Comme lui, tu es égoïste, tu n'aimes que la terre, l'argent ; et si l'un de vous était davantage cruel, ce serait encore toi, car Pierre n'est que son petit-neveu, et tu martyrises ton enfant !

— Tu te révoltes ?

— Oûi, car la désolation de Lazarette ne t'émeut pas. Patiemment, j'ai supporté ton joug tant qu'il ne s'exerçait que sur moi ; mais je m'oppose à ce que tu le fasses peser sur elle. C'en est fait de tes vœux et de tes brusqueries ; elle épousera Pierre, et je lutterai s'il le faut.

L'attitude inattendue de sa femme déconcerta Gerville. Il eut un moment d'hésitation ; puis, se ravisant, il pesta :

— Bon sang ! je le jetterai dehors. Il n'arrivera pas à ses fins par des sentiers de traverse ; des amoureux comme lui sont capables de tout.

— C'est vrai, riposta Lazarette, ils accom-

plissent des actes de courage et vous sauvent des flammes.

— Ce sont des choses qu'une mère n'oublie pas, ajouta M<sup>me</sup> Gerville.

— Il avait un double intérêt en agissant ainsi ; la bicoque habitée par la Vilain appartenait à son oncle.

— Quelle manière d'interpréter le dévouement ! exclama M<sup>me</sup> Gerville indignée. Pierre est honnête, courageux, et sa passion a pu un instant l'égarer.

— Si le soleil lui a dardé sur le crâne, je n'en suis pas responsable.

La scène menaçait de s'éterniser. Lazarette, anxieuse, appréhendait le retour de Pierre ; n'y tenant plus, elle supplia sa mère de se rendre chez M<sup>lle</sup> Vilain.

— Va, dit-elle, et empêche-le de revenir.

Gerville ne l'entendait pas de la sorte ; il saisit sa femme par le bras et, la jetant sur une chaise, la contraignit à demeurer.

— Je me charge de le recevoir ! déclara-t-il.

Pierre parut.

— Va-t-en, va-t-en, lui cria Lazarette, se précipitant à sa rencontre.

— Je reste. Votre père m'entendra.

Tout résolu qu'il était, Pierre, troublé de cette réception, n'osa parler du véritable but de sa visite. Il prit un prétexte.

— Mon oncle, dit-il, très ému, a trouvé acquéreur pour vos seigles et les nôtres.

— Mes affaires ne te regardent point, et si Vermont a besoin de s'entendre avec moi, il sait où me trouver : entre nous les intermédiaires sont inutiles.

— Il marche difficilement.

— Ajoute qu'il est malade. Détestable menteur. Je l'ai vu à la mairie circuler sans canne. Il se plaignait plus de toi que de ses douleurs et parlait de ton départ. Je vais en terminer aussi avec un malheureux... un misérable...

— Ne m'insultez pas devant Lazarette !

— Beau phraseur ! mon accueil te choque ; tu ne crains pas de séduire ma fille et de poser ensuite au délicat. Tu savais bien que ton oncle te refusant la ferme, je garderais Lazarette, alors tu as voulu l'enlever. Depuis la Saint-Étienne je t'observe, tu m'avais pris du vin dans l'espoir de griser Vermont, afin de lui arracher sa signature. Coureur de dot ! extorqueur

de promesses ! coquin ! Cherche ailleurs à étaler tes jolis sentiments ; et, si tu rôdes encore autour de la maison, le coup de fusil que tu as manqué recevoir te répondra.

— Une telle menace s'adresse à un bandit, exclama Lazarette ! il ne la mérite pas.

— Tu crois, la belle ? ricana Gerville.

— Mère défends-nous ! supplia la jeune fille, cherchant un nouvel appui contre ce sarcasme plus outrageant que la colère.

Mais chez la pauvre femme la résolution s'amointrissait sans qu'elle en eût conscience ; sa faiblesse instinctive, surmontée par un élan du cœur, n'était pas de celles dont on se rend maître. Incapable d'affronter des secousses successives, elle resta neutre, n'osant pas plus appuyer l'un que soutenir l'autre.

— Voyons, Gerville, balbutia-t-elle, tu.... je.... C'est plus fort que moi.... Je ne peux pas. On me fera mourir de chagrin.

Des sanglots étouffèrent sa voix.

— Si un malheur arrive, s'écria Lazarette emportée, vous l'aurez voulu. Chassez Pierre et je pars avec lui. Vous m'y aurez poussée, l'un, par une obstination calculée, l'autre, par une faiblesse coupable.

— Tu l'entends, tu la vois, elle nous menace, hurla Gerville. Élevez donc des enfants dans le droit chemin ! Sacrifiez-leur votre existence, votre argent, pour ne récolter que la plus noire ingratitude !

— Je ne suis pas ingrate, je vous conjure seulement d'être encore ce que vous étiez autrefois.

Gerville ne l'écoutait plus, marchant sur elle les poings fermés. La mère retrouva un peu d'énergie et se plaça entre eux.

— Prends garde, dit-elle, les coups suivent les méchantes paroles. Frappe, frappe-moi, j'y suis habituée, mais ne la touche pas.

Gerville ayant Lazarette à ses pieds la menaçait, hurlant toujours :

— Renonce à Pierre !

— Jamais !

— Sois mau....

Henri, se précipitant au milieu du groupe, trancha net la malédiction.

— Est-ce une comédie ? demanda le père dérouté.

— Non. — Un drame. La ferme est ensorcelée. Encore un grand malheur. Le maître est mort... et d'une singulière façon !...

— Explique-toi !

Henri articula clairement :

— L'avarice a tué l'avare.

— Comment ?

— Vous connaissez la fosse à purin, il en avait encombré le tour avec des piles de bois, de sorte que l'étroit chemin est impraticable par ce temps de giboulées.

— Eh quoi, dans la fosse ?

— Vous y êtes. Depuis qu'il s'était foulé le pied, l'aplomb lui manquait. A-t-il trébuché contre les piles ou simplement glissé ? personne ne le saura. Aussitôt tombé, aussitôt à bout de vent ; pas même un cri, car je l'aurais entendu. Quelle corvée pour le sortir du trou ! A présent il dégoutte comme un paquet de linge au sortir de la lessive. Par ordre de M. Foicho, un gendarme est allé prévenir le commissaire de police, et Antoinc, le médecin. Je comprends que le commissaire de police soit utile, mais le médecin... En voilà une histoire ! A-t-on jamais vu pareille mort sous la calotte des ciex ? Positivement, le défunt l'a inventée exprès pour lui. J'aurais bien rigolé si j'avais pu lui dire : « Patron, vous êtes sauf, mais n'y revenez plus. » M. Foicho

riaient à se tenir les côtes. « C'est pain bénit ! disait-il, le vieil avare devait crever comme ça. » Il ne reprit son sérieux qu'en mettant sa ceinture. C'est égal, on ne peut pas pleurer.

Pierre, très pâle, écoutait les détails de cette horrible mort. La stupéfaction dominant ses autres sentiments.

M<sup>me</sup> Gerville semblait dire à son mari : « Nous sommes dégagés d'un grand poids, reviens sur tes résolutions, fais le bonheur de ta fille. Pierre hérite. »

Gerville, non moins impressionné, subissait un étrange revirement. Il comprenait sa femme et l'attitude de Lazarette. Il est vrai que ses droits paternels n'étaient plus combattus par l'avarice. La passion de la chasse s'écarta de son esprit buté, et, peu à peu, le spectacle dont il était témoin vainquit ses dernières hésitations. Il s'approcha de Pierre, qui demeurait immobile, anéanti, et lui frappant sur l'épaule, lui dit familièrement :

— J'ai été vif... Au fond, je suis un brave homme. Il ne faut pas m'en vouloir de certains mots lancés en l'air... Je ne m'en souviens plus, et il y a loin des paroles aux actes.

Pierre resta confondu.

Gerville poursuivit :

— La surprise, l'émotion, le dégoût, te paralysent... Personne n'est éternel, le vieux avait fini son temps. Pourquoi diable allait-il si souvent visiter sa fosse à purin ?

Le jeune homme gardait toujours son immobilité. Lazarette devint inquiète et sa mère insinua « qu'il pourrait bien avoir perdu la raison. »

Pierre sortit enfin de sa torpeur et prononça :

— Je suis un malheureux, un mis...

— Ne le crois pas, interrompit vivement Gerville. J'ai prononcé des mots sous le coup de la colère ; pouvais-je prévoir la culbute du fermier et ses conséquences ? Reprends courage, à quelque chose malheur est bon. Autour de nous, tu oublieras les amertumes du passé.

Il tendit la main à Pierre, embrassa Lazarette, et tout bas dit à sa femme restée absourdie :

— Pourvu qu'Étienne n'ait pas mis ses biens en viager.

Et se retournant vers son futur gendre, il reprit d'un ton dégagé :

— Tu es nécessaire aux Parjadis, nous allons t'y accompagner. Lazarette gardera la maison et, cette fois, je suis sûr qu'elle s'y conduira bien.

La jeune fille les vit tous s'éloigner sans avoir pu adresser un mot à Pierre. Levant ses yeux vers le ciel, elle murmura :

— Mon Dieu ! voilà le bonheur que vous me réservez. Triste bonheur, hélas ! voilé de deuil.

## CHAPITRE VII

### Constatations judiciaires

A leur arrivée aux Parjadis, les Gerville, Pierre et Henri aperçurent, près de la fosse, M. Foicho expliquant à des villageois les causes de la mort du fermier. Ils entrèrent dans la salle commune où la demoiselle Vilain et Catherine, assises devant une de ces énormes flambées, devenues rares depuis le décès de Mariette, venaient de suspendre à la crémaillère le chaudron rempli d'eau destinée au nettoyage de la victime.

A l'approche de Pierre, Catherine se leva et, muette, attendit des ordres. C'était sa manière de saluer son nouveau maître.

— Donne des sièges ! lui dit ce dernier. Antoine n'est pas de retour ?

— Pas encore, répondit-elle en obéissant.

— Cette descente de justice m'impressionne, avoua M<sup>me</sup> Gerville.

— Toute mort violente est l'objet d'une enquête confiée aux soins de l'autorité judiciaire, répliqua le mari.

— Quelle étrange destinée ont eue les propriétaires de cette ferme ! remarqua M<sup>lle</sup> Vilain. Mariette meurt par amour d'un coq, Étienne, par amour de l'argent ; et maire, gendarmes, médecin, commissaire, auront beau fouiller, interroger, ils n'apprendront pas autre chose.

— Voici M. Tabu, le médecin, et M. Écam, le commissaire, annonça Catherine.

Pierre et Henri allèrent à leur rencontre. Après les banalités d'usage, le maire et son inséparable Finet conduisirent les nouveaux venus à l'endroit où reposait le corps du défunt qui, la face tournée vers le ciel, était étendu sur une échelle dont les extrémités portaient sur des escabeaux.

Le médecin demanda de l'eau tiède, une éponge, du linge, des ciseaux. Pour faciliter l'enlèvement des effets, il les coupa ; à l'aide d'une tenaille, Henri les tirait, puis les jetait dans une cuve où Antoine, muni d'un balai de

bouleau, leur faisait subir le premier lavage.

Dans les poches retournées, on trouva un mouchoir, une bourse de peau verte remplie d'or et d'argent. Entre la chemise et la poitrine, suspendues par une ficelle, le commissaire constata la présence de quatre clés.

Le corps, minutieusement examiné, ne présentait ni plaie ni ecchymose par contusion ou compression ; médecin et magistrat conclurent que la violence était étrangère au décès.

— Cette mort, dit le premier, remonte à deux heures ; elle a été rapide, sûre, par l'influence des produits gazeux accumulés. A peine ce vieillard est-il tombé que, perdant connaissance, il lui fut impossible de se mouvoir et de crier.

— A-t-il souffert ?

— La mort par asphyxie est relativement peu douloureuse.

— Quel âge avait-il ?

— Soixante-dix ans.

Ces messieurs firent l'inspection de l'emplacement où était installée la fosse servant de déversoir aux écuries.

Cet endroit, masqué sur trois parties par

des bûches empilées à hauteur d'homme, prenait son ouverture sous un hangar relié à l'étable.

La fosse, entourée d'un chemin de cinquante centimètres, mesurait deux mètres carrés, et la profondeur du purin, quatre-vingt-dix centimètres; sur le chemin, non loin de l'étroite baie, M. Écam montra plusieurs morceaux de bois ronds, d'assez gros volume, semés çà et là.

— Quelle imprudence, fit-il en les poussant du pied, de laisser, sur un espace aussi restreint, semblables débris; c'est peut-être à l'un d'eux qu'il faut attribuer la chute du fermier.

Ces constatations terminées, Henri et Antoine enveloppèrent le vieil avare, et pour éviter de le monter au premier étage de l'habitation, le déposèrent dans la chambre de son neveu, seule pièce où l'on pouvait facilement terminer l'enquête, et qui offrait l'avantage de laisser la salle commune à l'entière disposition du personnel. Le commissaire et le docteur en ayant pris possession, tout le monde fut invité à sortir, sauf Foicho et Finet.

M. Écam écrivit le procès-verbal, consignait son transport, celui du médecin, la désigna-

tion de la fosse, la position du cadavre sur l'échelle, le résultat de ses remarques, puis passa à M. le maire, qui avait sollicité la faveur d'appeler les témoins, la liste de ceux qui devaient être entendus.

Pierre y figurait le premier.

— Vous êtes, lui dit le commissaire, le petit-neveu du défunt et son unique héritier?

— Oui, monsieur.

— Si ma mémoire est fidèle, au mois de décembre je vous ai félicité pour votre courageuse conduite lors de l'accident survenu à votre tante; malheureusement vos louables efforts ont été inutiles. La pauvre femme fut retirée morte du puits dans lequel un coq savant, qu'elle avait en garde, s'était laissé choir. Il est regrettable qu'au moment de la seconde catastrophe vous n'ayiez pas été là, peut-être l'auriez-vous prévenue.

— C'est une manière indirecte de me demander l'emploi de mon temps. N'ayant rien à cacher, ma déclaration sera courte, facile à contrôler. Vers une heure, je me suis rendu au hameau de l'Étang afin d'activer l'achèvement d'une roue que le charron réparait. De là, j'ai traversé le bois, et je suis entré chez

M. Gerville, où j'ai appris, par Henri, la triste nouvelle.

— Connaissez-vous des ennemis à votre oncle?

— A peine un ou deux adversaires au conseil municipal.

— Avez-vous confiance dans les domestiques?

— Ils nous servent avec fidélité depuis leur enfance. Cependant, M<sup>lle</sup> Vilain m'a dit que Catherine et Henri voulaient partir.

— Votre oncle, en raison de son âge, a été d'une imprudence inqualifiable; vous auriez dû lui indiquer le danger qu'il courait.

— Il ne supportait aucune observation, et déjà, du vivant de sa femme, il voulait nous contraindre à imiter la fâcheuse habitude qu'il avait prise.

— Après le déjeuner, l'avez-vous revu?

— Non, monsieur.

— Merci. Tenez-vous à ma disposition dans la salle voisine.

Pierre retiré, Foicho, de sa voix nasillarde, appela : Henri.

— Présent, répondit le garçon.

— Précisez les faits dont vous avez connaissance, demanda le commissaire.

— En déjeunant d'un mauvais ragout de pommes de terre au lard, le patron distribua l'ouvrage. Il dit à son neveu : « Rends-toi au hameau de l'Étang et secoue d'importance le charron, il garde trop longtemps la roue de ma voiture. » Il ordonna ensuite à Antoine de sortir du grenier cent bottes de foin que je devais ranger sur une charrette. J'ignore à qui cette provision de fourrage était destinée. Vers une heure, il passa, tenant un journal, ne fit aucune observation, et se dirigea du côté des écuries. J'ai cru qu'il allait harnacher les chevaux. Quarante minutes plus tard j'allai le prévenir que le travail touchait à sa fin; la petite porte donnant sur la fosse était ouverte, je l'appelai, il ne répondit pas, alors j'ai regardé ..

— Et?...

— J'ai crié : « Au secours ! » Antoine arrive, puis Catherine. D'un coup d'œil, elle envisage la mauvaise posture du patron et demande une échelle. J'apporte l'objet qu'elle plonge dans le liquide, et s'en servant comme d'un levier, soulève le vieillard. Antoine et

moi nous le tirons ; il ne donnait plus signe de vie.

— Citez les personnes présentes.

— Antoine et moi. Catherine n'est revenue de chez M<sup>lle</sup> Vilain qu'à mon entrée dans les écuries.

— Où était Pierre ?

— A la maison Gerville.

— Vous le saviez là ?

— Là et ailleurs. Son oncle le demandait à chaque instant, et je savais toujours le trouver.

— Le séjour prolongé d'Étienne Vermont ne vous avait pas inquiété ?

— Son caractère défiant obligeait les mieux intentionnés à se tenir tranquilles. Parfois il se cachait espérant nous surprendre en défaut.

Après lecture faite de son interrogatoire, Henri apposa sur le procès-verbal sa signature, droite comme une rangée d'échalas, et fit place au valet de charrue.

En réponse aux diverses interpellations du commissaire, celui-ci ne put que confirmer les dires de son camarade. Il avait vu du grenier son patron disparaître dans les écuries.

— De cet endroit, pouvez-vous apercevoir la fosse ?

— Depuis qu'elle est masquée par des piles de bois, ce n'est plus possible.

— Et vous n'avez pas entendu le bruit de la chute ?

— Quelle chute ?

— Crétin ! s'écria Foicho, tu as dû entendre barbotter Vermont.

— Allez-y voir, répliqua Antoine.

— Je ne reçois point d'ordres, j'en donne ; et je soutiens que du grenier à fourrage on plonge sur la fosse et sur le *petit mulusse*.

— Le petit mulussé, je ne connais pas cette bête-là.

— Idiot ! c'est le *montécule* à la volaille. Avant votre arrivée, monsieur le commissaire, j'y ai compté *seize poules dont deux lapins qui picoraient*.

— Seize poules ! Nous n'en avons pour le moment que quatorze. Quant aux lapins qui picorent avec elles, c'est une menterie.

— Animal !

— Animal vous-même, car votre sous-ventrière vous sangle comme un mulet.

M. Écam imposa silence au témoin et le fit sortir.

— Des gendarmes ! hurla le maire, il me faut

des gendarmes ! Finet, courez m'en chercher !

Finet disparut.

Reprenant son rôle, l'emphatique citoyen appela Catherine ; mais au lieu d'assister à cette nouvelle déposition, il s'en fut, dans la salle, se rôtir le dos au foyer. Il pouvait ainsi surveiller l'attitude d'Antoine, ses paroles, ses moindres gestes.

Finet revint, suivi de plusieurs gendarmes.

— Empoignez-moi cet homme, leur dit Foicho.

— On va croire que je suis un assassin ! exclama l'infortuné valet.

— Vous avez insulté votre maire.

— Sa mère ! objecta Henri, il est orphelin.

— Suivez-le, vous qui le défendez.

— C'est une maladie d'arrêter le pauvre monde ; il faudra soigner ça.

Le fonctionnaire municipal se ravisa.

— Emmenez seulement le numéro un, commanda-t-il.

Et tout fier, releva sa ceinture, ajusta son chapeau et reprit :

— En avant, Finet, à la mairie !

— Ce potentat de village, ce vaniteux, cet ignorant, se mêle de tout, fit Gerville.

— On dirait, appuya Henri, que, pour la circonstance, il a revêtu ses habits de purge : culotte prune de monsieur, paletot oseille, chapeau melon.

— Ce gros viveur, infatué de lui-même, manque de tact, insinua M<sup>lle</sup> Vilain. Brouillon, agité, il touche à tout, et jamais cervelle ne fut plus vide.

— Un beignet soufflé, sa cervelle, répliqua Henri.

— Feindre d'être un bon garçon rend populaire, dit Gerville, et la popularité est le principal mobile de sa conduite. Il a trouvé l'occasion favorable de se donner de l'importance et de parader joyeusement en présence du défunt, son ennemi acharné au conseil. Passé maître de cérémonie, il a voulu assister à l'instruction comme s'il y entendait quelque chose. Son but est d'en fournir les détails à ses administrés et d'avoir l'occasion de placer sur le procès-verbal officiel sa signature, embellie de points en triangle. Il signerait d'avance son acte de décès ; heureusement que le secrétaire l'empêche de s'emballer.

— Moi, ces histoires me creusent l'estomac, conclut Henri.

Et, ouvrant le buffet, il coupa une énorme tartine et un non moins énorme morceau de fromage.

Pierre, immobile, assis, les coudes appuyés à un coin de table, attendait l'issue de l'enquête.

L'audition de Catherine se prolongeait malgré que la bonne n'eût pas laissé le temps au commissaire de lui demander ses nom, prénoms, âge, profession, domicile. Elle était entrée dans une série de particularités sur les habitudes avaricieuses du maître qui, deux heures auparavant, imposait sa puissante volonté.

— Ah! monsieur, exclamait-elle, ce ne sont pas les pauvres qui béniront sa mémoire. Je n'aime pas mal causer des morts, mais celui-ci n'était guère bon de son vivant. Il nous menait la vie dure. Sans M<sup>lle</sup> Vilain, Henri et moi nous partions.

— Quel âge a cette demoiselle?

— Soixante ans.

— Est-ce aujourd'hui que vous lui avez parlé de vos intentions de départ?

— Cet après-midi.

— Pierre a donc eu un entretien avec elle, puisqu'il connaît vos projets?

— Probablement, car je ne me suis confiée à personne autre.

— Alors, sortant de chez le charron, il ne se serait pas directement rendu à la maison des Gerville?

— Je l'ignore, en tous les cas, nous nous y sommes rencontrés.

Pierre, confronté avec Catherine, persista dans sa première déclaration.

— Ceci manque d'exactitude, reprit M. Écam, et ne jette aucune lumière sur un point resté obscur. Je précise :

Indiquez-moi à quel moment de la journée vous avez eu une conversation avec la demoiselle Vilain?

— Ce détail, dont l'importance m'échappe, est facile à fournir. Catherine bavardait avec Lazarette, je l'ai renvoyée à la ferme, et comme l'absence de M. et de M<sup>me</sup> Gerville se prolongeait, je suis allé les attendre chez M<sup>lle</sup> Vilain.

— Il me faut interpellier cette personne. Mon dessein, vous devez le comprendre, est de dégager la responsabilité du personnel des Parjadis en établissant, par un acte authentique, l'emploi de son temps et du vôtre.

M<sup>lle</sup> Vilain confirma les dires de Pierre et de Catherine, et tous trois signèrent leur déclaration.

L'enquête se terminait. Avant de conclure, commissaire et médecin sortirent de l'habitation, afin d'échanger librement leurs impressions.

— Nous sommes, fit M. Écam, en présence de plusieurs hypothèses : accident, crime, suicide. L'accident est établi par les singulières habitudes du fermier, la position de ses vêtements, le journal portant la date de ce jour, ramassé auprès de lui, et les simples récits des domestiques. Ce sont là des preuves morales et matérielles écartant toute idée de crime ou de suicide.

— En effet, répondit M. Tabu, le vieillard au bord de la fosse, sur un chemin étroit et rendu glissant par les giboulées, a dû faire un faux mouvement qui a occasionné sa chute. Catherine, au milieu de son fastidieux verbiage, n'a-t-elle pas avancé qu'Étienne Vermont boitait ou ressentait au pied droit une vive douleur?

— Deux morts violentes, à quatre mois d'intervalle, éveillent néanmoins le doute, et m'au-

torisent à étendre mes investigations. Il est vrai qu'elles n'établissent et n'établiront rien de mystérieux ; mais la justice a le droit et le devoir de rechercher à qui de semblables accidents profitent. Au décès de la fermière, mes soupçons injustes, je le confesse, se portèrent sur le mari. J'ai combattu cette mauvaise pensée, craignant de flétrir un honnête homme, qui s'accusait sans pouvoir expliquer pourquoi. Quant à Pierre, il ne s'élève contre lui aucun indice autorisant la supposition qu'il ait directement ou indirectement contribué à ces morts. Le matin de la disparition de sa tante, il n'avait pas quitté sa chambre ; cet après-midi, son absence est justifiée. Le passé irréprochable de ce jeune homme corrobore son excellente réputation.

Le parquet et le préfet de police recommandent à leurs auxiliaires de rechercher, avec beaucoup de soin, les auteurs des crimes commis sur les enfants et les vieillards, crimes qui se multiplient et dont la plupart restent impunis.

— On a beau connaître son métier sur le bout du doigt, avoir l'esprit inventif, la vérité ne se découvre pas toujours.

— Il y a ce que l'on voit, et surtout ce que

l'on ne voit pas. Que de gens réputés honnêtes sont répréhensibles ; que de drames abominables, obscurs, se jouent dans les familles et ne parviennent jamais à la connaissance de la justice ! D'autres infamies ont, au contraire, un immense retentissement, parce qu'elles chargent un inculpé d'apparences trompeuses, terribles, qui déterminent sa condamnation.

— Si encore on réparait les erreurs judiciaires...

— On marche dans la voie des réformes. La revendication des innocents, non admise après un délai de deux années, deviendra imprescriptible. Cette lacune comblée paralysera le zèle excessif de certains juges, dont la valeur et l'avancement reposent sur le nombre des jugements obtenus. Leur triomphe, qui est de livrer des têtes au bourreau, cessera.

— Lorsque le principe de l'indemnité, nécessaire à réparer le préjudice causé aux victimes des erreurs judiciaires, sera inscrit dans nos codes, croyez-vous qu'il ne gênera pas les magistrats ? Peut-être hésiteront-ils, malgré des soupçons fondés, à s'assurer des prévenus ?

— Les magistrats incapables deviendront circonspects ; les intelligents ne perdront ni leur initiative, ni leur indépendance.

— Et vous pensez que les criminels n'y gagneront rien ?

— Tout se paye, et les victimes sont tôt ou tard vengées.

Pendant que le commissaire et le médecin causaient, arpétant la cour, la nuit tombait. Ils rentrèrent.

— Vous pouvez vous retirer, dit l'officier de police judiciaire aux époux Gerville. M<sup>lle</sup> Vilain, Henri et Catherine voudront bien m'attendre dans la chambre mortuaire, où le docteur va terminer son rapport médico-légal. M. Pierre m'accompagnera pour visiter l'habitation, notamment le grenier à fourrage, qui motiva l'arrestation d'Antoine ; ensuite j'apposerai les scellés en attendant le juge de paix.

La grande pièce servant de réfectoire, de cuisine, de salle de réception, restée vide, Finet entr'ouvrit la porte, allongea son museau de souris, et n'entendant que le tic-tac de la vieille horloge, souffla :

— Personne.

— Tant mieux, répondit Foicho, qui le suivait, j'ai un mot à vous dire entre *quatre z'oreilles*.

— Quatre z'oreilles ne se dit pas.

— Eh bien, je le dis ! s'écria le maire furieux. Constamment vous me reprenez, ça me dérange ; je perds mes moyens.

— Vous m'avez autorisé à vous marcher sur les pieds chaque fois que vous êtes pour commettre une bêtise.

— Mes bottes vous servent de décrottoir...

— C'est qu'aujourd'hui la dose est complète. Je renonce à faire de vous un magistrat sérieux.

— Un magistrat !... Je suis magistrat.

— Ne vous rengorgez pas tant ! et agissez avec prudence. Qu'avez-vous besoin de venir en appréciateur, là où le commissaire est seul chargé de rechercher si Vermont fut victime d'un crime ou d'un accident ?

— Je tâche de m'instruire. Le Code est du chinois pour ma cervelle, ce qui m'étonne, car je suis né laïque, j'écoutais les mots : crime, assassinat, meurtre, homicide, mort violente, *guépe à prendre*...

— Guet-apens, corrigea Finet.

— Je n'en saisisais pas la différence.

Mes adjoints et les membres du conseil municipal sont, là-dessus, aussi avancés que moi, et le plus instruit, le marguillier, celui qui cause avec le curé et les sœurs, n'ouvre le bec que pour dire : *Amen!*

— L'explication suivante vous suffira : L'homicide consiste à supprimer la vie de son semblable. Si l'acte est commis volontairement, il constitue le meurtre ; s'il est prémédité, il établit l'assassinat ; si c'est le résultat d'une imprudence, d'une maladresse, il conserve son nom d'homicide, auquel on ajoute le mot : volontaire ou involontaire, selon les circonstances dans lesquelles il s'est produit. Comprenez-vous ?

— Je comprends sans comprendre ; un exemple m'irait mieux.

— Prenons le cas du vieil avare. Supposez qu'à la suite d'une querelle, dégénérant en voies de faits, il eût été projeté dans sa fosse, ce serait un meurtre involontaire. Supposez maintenant qu'à l'aide d'un guet-apens il y ait été attiré, précipité dans cette même fosse, et que l'auteur de cet acte, muni d'un instrument quelconque, l'ait maintenu

jusqu'à complète asphyxie ; la justice se trouverait en présence d'un véritable assassinat. En résumé, l'assassinat est la mort donnée avec intention calculée, les circonstances en sont plus ou moins aggravantes. Le meurtre est la mort sans préméditation ; l'homicide est toujours la conséquence de cas imprévus. Ainsi, certains cultivateurs se rendant la nuit, à Paris, conduisent des voitures sans avoir soin d'allumer leurs lanternes ; ils commettent une infraction à la police du roulage ; cette contravention est souvent la cause d'homicide, car ils écrasent des piétons par maladresse et inobservance des règlements. Cette fois, êtes-vous satisfait ?

— Oui, mon cher Finet.

— Alors cessez d'intervenir ici.

— Non pas. Il n'y a qu'une seule manière d'entrer dans la vie et trente-six d'en sortir ; Étienne a trouvé la trente-septième.

Il se passa la langue sur les lèvres et ajouta :

— Je me délecte... Est-ce que je vous gêne ? Moi, rien ne me gêne.

— Pardi, vous cassez tout. Hier, au conseil, vous avez rompu porte-plumes, crayons, cou-

teaux à papier et jusqu'au manche du maillet. Vous criiez : « On ose m'interrompre ! » et c'était vous l'interrupteur.

— J'étais en *verbe*.

— Verve.

— Mettons veine. On discutait la suppression des cloches de l'église, et comme je porte *au front un cœur libéral*, que je suis laïque...

— Vous l'étiez même au sein de votre mère... Je connais cette phrase-là.

— Vermont, Gerville, et le sonneur m'ont battu, continua Foicho. Le premier ne votera plus ; le second ne sera pas renommé, et le sonneur *fisique*...

— Phtisique.

— A plus sonné qu'il ne sonnera. Donc, succès sur toute la ligne !

— Ou débâcle prochaine, si vous conservez la manie de dire et faire les choses par trois.

Foicho écarquilla ses gros yeux ronds, stupides, et annonça que dans sa jeunesse un médecin lui avait déclaré qu'à un certain âge il verrait *trippe*.

— Triple.

— Ce nombre me réussit. Je suis venu au monde place des Trois-Frères, le trois du troi-

sième mois de l'année 1803. A mon tirage au sort j'amène trente-trois, et le trépas de mon père, arrivé trois jours après, m'exempte ; ma maison a trois portes et mes fenêtres trois carreaux. Je fais trois repas composés de trois plats dont trois pipes.

Finet, oubliant la recommandation du maire, lui marcha fortement sur le pied.

— Aïe ! s'écria Foicho.

Le secrétaire mimant un pion lui dit :

— Encore la même faute que pour les seize poules dont deux lapins ! On ne peut additionner que des choses de même nature ; ainsi deux chiens et deux chats ne feraient ni quatre chiens ni quatre chats.

— Ça m'est égal ! Vous m'avez écrasé mes trois cors à la fois ! Déjà au *petit mulusse* j'ai failli m'évanouir de douleur. Cherchez un autre moyen d'enseignement.

— Évitez alors de vous servir de termes recherchés ; les plus simples sont les meilleurs. On ne dit pas : « petit mulusse », mais : « tumulus ».

— Le fossoyeur le dit bien !

— Inutile de l'imiter.

— Petit mulusse est français.

— Non.

— Si.

— Vous y tenez ? Nous allons voir.

Retirant de sa poche un volume à reliure noire, il le remit au maire.

— Consultez ce diamant.

— Un diamant, ce bouquin qui ressemble au bréviaire du curé ?

— Un dictionnaire que l'on nomme ainsi à cause du grand nombre de mots qu'il renferme malgré sa petitesse.

Le maire feuilleta en épelant tu.... tu.... tutu.... puis il s'écria :

— Je triomphe entre *tumeur* et *tunique* pas de *tumulus*.

— L'édition date de 1836.

— Voyons maintenant mulusse.

— Inutile, il est absent de tous les dictionnaires.

— *Petit mulusse* me plaît, je suis bien libre que diable, la liberté pour tout le monde !

— Rendez-la d'abord à votre victime.

— Antoine est coupable.

— Il a répondu à vos injures.

— En me traitant de mulet !... moi?... un rosier remontant...

Il se caressa le menton, balança la tête comme feu Crève-cœur et ajouta :

— J'ai eu trois épouses, trois filles et trois garçons.

— La justice acquittera votre détenu.

— Qu'il me fasse des excuses et je le relâche.

— Pour un citoyen qui se targue de libéralisme, voilà un bel exemple d'équité. Je vais vous servir d'intermédiaire ; mais de grâce, abandonnez l'affaire Vermont, car si une erreur est commise vous n'endosserez pas cette responsabilité.

— Monsieur Foicho vous vous êtes trompé, souligna le commissaire, en entrant avec le médecin ; du grenier à fourrage on ne distingue pas la fosse. Allons, il faudra faire la paix avec votre prisonnier.

— Je vous le disais bien, s'écria Finet.

— J'accepte les excuses que mon secrétaire va lui imposer et je regrette que ce mulet.... que ce domestique m'ait empêché de connaître la fin de la fin... du fermier.

Il se mit à rire, croyant avoir été compris.

— Les scellés provisoires sont apposés ? demanda M. Tabu au commissaire.

— Je veillerai à leur *conversation* proclama le maire.

— Cette conservation regarde le neveu du défunt.

— Faut-il l'appeler ?

— J'y consens.

— Où est-il ?

— Aux étables.

Il s'éclipsa et bientôt ramena le jeune homme auquel M. Écam posa une dernière question :

— Parmi les papiers de votre oncle se trouve la copie non datée, ni signée, d'un projet de police d'assurance, reposant sur deux têtes, moyennant une rente viagère. Ceci établirait l'intention qu'avaient vos parents de vous déshériter ?

— C'était à l'époque où je devais me marier et travailler à mon compte.

— Précisez la date ?

— A la Toussaint.

Le commissaire réfléchit, puis se retourna vers le docteur :

— Et depuis, deux accidents mortels !

— Cela semble mystérieux ; cependant, ma conviction est faite, et j'estime que vous pou-

vez demander l'inhumation au parquet de la Seine.

— Alors on n'arrête personne? demanda Foicho.

— Personne, répondit le commissaire.

Et s'adressant à Pierre, il ajouta :

— Je vous constitue gardien des scellés; mais que cela ne vous empêche pas de prendre les dispositions nécessaires pour la cérémonie funèbre. Demain, M. le maire recevra le permis d'inhumer et, selon l'usage, il vous avertira.

— Enfin, dit Foicho, radieux, je donnerai l'ordre d'enfouir mon ennemi politique!

Comme s'il éprouvait un remords des soupçons qu'il avait eus, le commissaire de police, en se retirant, serra la main du nouveau propriétaire des Parjadis.

## CHAPITRE VIII

### Chambre nuptiale

— Quel imprévu! s'écria Catherine.

— Pauvres enfants! plaignit M<sup>lle</sup> Vilain, jamais de bonheur! Croirait-on que s'il n'avait été consacré ce matin, leur hymen serait tombé dans l'eau!

— Pierre l'aurait repêché.

— Moins facilement qu'il ne repêcha Mariette. Le guignon sur une famille, c'est la gomme qui, des grosses branches, s'étale aux petites, ronge les arbres fruitiers et les détruit.

— Encore vos idées sombres?

— Les enterrements et les mariages se croisent sous le porche de l'église, et nous passons d'une cérémonie à l'autre, sans avoir

le temps d'essuyer nos larmes et de changer de costume.

— Ce qui signifie que le crêpe frôle l'oranger.

Ce dialogue avait lieu à minuit, dans la chambre des ex-fermiers, que M<sup>lle</sup> Vilain et Catherine, en grande toilette, préparaient pour recevoir les mariés. Elles époussetaient les meubles, étendaient des draps sur le lit encadré de rideaux à ramages jaunes et rouges, brossaient l'unique fauteuil composant la partie confortable des sièges, essuyaient une pendule surmontée d'un sujet représentant Philémon et Baucis, une paire de vases sous globe et deux flambeaux.

— J'aurais voulu voir Pierre conduire sa Lazarette autre part, continua M<sup>lle</sup> Vilain, allumant des bougies à une lanterne qu'elle remisa au coin de la cheminée ; cette pièce produit un singulier effet, et je m'explique pourquoi il m'a recommandé de la transformer.

— On ne peut cependant retourner la couchette, coller l'armoire au plafond et supprimer la table.

— Gerville devait offrir un ameublement

neuf ; mais, récapitulant ce que cela coûterait, il mit un tel mauvais vouloir à s'exécuter, que sa femme conseilla aux amoureux de se marier d'abord. « En attendant un nid plus confortable, dit-elle à Pierre, vous habiterez la chambre de Lazarette ».

— Ce programme ne devait pas s'accomplir.

— Naturellement : le dernier décès remonte à trois mois.

— Vous voulez dire que les morts nous jettent un sort et nous font des misères lorsqu'on leur manque de respect.

Il a fallu laisser les convenances de côté, Pierre dépérissait dans notre caserne, où le besoin d'une maîtresse se fait sentir.

— N'importe, Gerville changea trop vite d'opinion. Après la levée des scellés, considérant le nouveau propriétaire comme prétendu définitif de sa fille, il vint lui soumettre un projet de contrat.

— Tout est bien, qui finit bien.

— Tu trouves alors qu'aujourd'hui tout s'est passé d'une manière convenable ?

— Le temps était superbe, l'église pleine de monde...

— Que les dalles et les piliers humides imprégnèrent de leur fraîcheur. Les sons plaintifs de l'orgue ne dérangeront pas plus M<sup>me</sup> Gerville qu'ils ne dominaient les voix criardes des enfants de chœur hurlant le *Pater noster*.

— Lazarette resplendissait.

— Sa robe bleue lui sied davantage, la toilette traditionnelle portée sans aisance ôte du charme et n'en donne pas.

— Avez-vous vu Adèle Blonde et Vopré?

— La petite peste tournera mal. Je n'aurais pu glisser une épingle entre son bras et les galons du militaire. Est-il permis de se cramponner autant à l'uniforme!

— M. Maurice portait un habit.

— Second témoin du marié, il affectait trop de cérémonial en conduisant Ursule.

— Dame! il se garait des pompons tricolores dont elle lui balayait la figure.

— Un panache à la Foicho!

— Et M. Gerville, qu'en dites-vous?

— Le bouquet! Les politesses échangées depuis l'aube lui enluminaient le teint...

— On trébuche dans l'escalier, interrompit Catherine. Bon Jésus, Henri a cultivé les liqueurs!

— J'ai bu comme un trou  
A la noce  
Du cousin bobosse...

fredonnait le garçon de ferme, trainant un tableau.

Excusez, messieurs, mesdames et la compagnie, fit-il.

— Il n'y a que des demoiselles, rectifia Catherine.

— C'est ma foi vrai; les filles d'honneur!

— Tu dis des âneries.

— Et je trimbale cette peinture de la chambre du peintre au logis de Pierre... du logis de Pierre à celui de Lazarette, d'où je viens de la décrocher pour la pendre ici. J'apporte une corde, des clous et le marteau.

— M. Maurice désire sans doute que son cadeau figure dans la chambre des époux? demanda M<sup>lle</sup> Vilain. Ce charmant paysage rajeunira le mobilier.

— Je le trouve mirobolant, ce mobilier, et je m'en contenterais, surtout avec Catherine.

Le garçon s'avancait provocant; la bonne recula.

— Tu es gris! dit-elle.

— J'ai emboîté le pas aux convives ; les noceurs marchent à la file.

— Et de travers. Si M. Gerville avait conservé son sang-froid, nous ne serions point, à pareille heure, en train de faire le ménage. Étant à la cuisine, j'ignore au juste ce qui s'est passé.

— Voici.

Et M<sup>lle</sup> Vilain raconta :

— Les propos inconvenants de Victor Vopré ont produit l'explosion que je redoutais. Après avoir grossièrement plaisanté Pierre, il lui lança cette apostrophe : « Attends-tu que nous te fassions la conduite ou que Jules Brévannes vienne coucher la mariée ? » Ce nom de Brévannes réveilla certains regrets chez Gerville, qui reprocha à son gendre d'avoir supplanté celui qu'il préférerait. Une vive altercation termine le festin. Lazarette déclare qu'elle ne restera pas dans la maison paternelle, et sa mère, n'osant la retenir ni quitter son ivrogne de mari qui commet bévues sur bévues, me charge d'improviser à la hâte une autre chambre nuptiale.

— Ce soldat est un trouble-fête, assura Catherine. Mon maître a joliment bien fait de

répondre à ses grossièretés en lui interdisant désormais le séjour des Parjadis.

— Adèle Blonde lui offrira l'hospitalité, ricana Henri.

— Tu t'es donc aussi aperçu ?...

— Qu'il absorbe les filles, les oies, les dindons, les gigots. Quel bombage de joues ! Et les bouteilles ? En a-t-il enfilé ! Ah ! je puis me marier, je n'inviterai jamais ce glouton à ma noce !... Ma noce...

— Tu roules des yeux bêtes ! exclama Catherine, repoussant Henri, qui cherchait à l'embrasser.

— Je voudrais grignoter un brin sur le mariage.

— Que nos jeunes mariés s'accordent comme des tourtereaux, et je te promets...

— Vas-tu me baliverner longtemps ? Je veux nocer pour mon compte.

— Tu as eu tous les plaisirs de la fête.

— Excepté ceux que tu me refuses. De dépit, je me suis jeté sur les friandises.

— Pas le meilleur, les friandises, grommela M<sup>lle</sup> Vilain, avec une moue significative, elles dataient ; grâce au fils Brévannes, qui, jadis, se chargea de pourvoir la cave, les messieurs

furent servis copieusement, mais les dames ont été bien négligées. Les macarons rassis veraient de la foire....

— Plus c'est croquant, plus c'est économique, appuya Henri.

— Merci.

— Vous allez critiquer après avoir goûté à tout ?

— A tout ?

— Même au nougat !

— Le gredin ! pesta M<sup>lle</sup> Vilain, se tenant la mâchoire.

— Une petite dent contre lui ?

— Une dent cruelle !

— La dernière est toujours cruelle : elle rage de ne venir à bout de rien !

— Hélas ! elle ne ragera plus ; elle est partie.

— Suivant sa destinée, mima le garçon d'un air pleurnicheur.

Peu s'en fallut qu'il ne s'attendrit véritablement.

Catherine éclata de rire.

— Voyons, dit-elle, où plaçons-nous le tableau ?

— Entre les anciens maîtres.

Monté sur une chaise, Henri se trouva trop

bas, on dut superposer plusieurs tabourets ; il faillit perdre l'équilibre.

— J'ai le vertige, bégaya-t-il, les trois pompons d'Ursule me dansent devant les yeux.

— Cogne toujours.

Il planta le clou, rendit le marteau, accrocha le cadre.

— Le portrait de M. Vermont incline à droite, observa la servante.

— Celui de sa femme penche à gauche, répliqua Henri.

— L'un grimace, l'autre a un rire bizarre. Sansonnet ne les a guère réussis.

— Il ne pensait qu'à toi.

— Et en me regardant il leur faisait semblables têtes ? tu es aimable !

— Ce loustic, surnommé le peintre des amours, t'a remis sa caboche entourée de cœurs remplis de flammes. Je l'ai surpris sortant, gai comme un pinson, de la grange où tu dormais. Les gens *rigolos* ne le sont pas pour tout le monde ; voilà que j'ai peur de me marier, murmura-t-il caressant sa chevelure.

— Inutile de trembler d'avance, prononça M<sup>lle</sup> Vilain, tu seras.... mari, si c'est ta destinée.

— Vous, riposta-t-il, sautant par terre, votre mauvaise dent est revenue. Un bâton, un bâton !

— Tu veux nous battre ?

— Battre des femmes, moi, qui suis de la race des agneaux?... Je demande un bâton afin de redresser les portraits.

Catherine ouvrit l'armoire, prit le bâton blanc d'Étienne Vermont, et le remit à son amoureux qui, malgré ses efforts, ne put mettre les tableaux en ligne ; il finit par décrocher l'un d'eux.

— Maladroit ! s'écria Catherine.

— Dépêchez-vous, j'aperçois les mariés, annonça M<sup>lle</sup> Vilain. Bonne nuit !

Le garçon de ferme désorienté, allait, venait, la toile d'une main, la canne de l'autre.

— Que faire?... Que faire?... répétait-il.

— Attends, nigaud.

Catherine s'empara du bâton et du portrait, fit tomber celui de Mariette, et les jeta tous deux dans l'armoire qu'elle ferma rapidement.

Henri, rassuré, s'écria :

— Les vieux sont à l'ombre, vive les jeunes !

Ils se retirèrent en oubliant d'emporter plumeau, balai, outils, canne et lanterne.

Inquiétudes, déceptions, veilles fiévreuses, allaient disparaître, et Pierre ne semblait pas croire à la réalité ; pourtant au sortir de la chapelle, lorsqu'un rayon de soleil était venu saluer celle qui portait son nom, il avait murmuré : « C'est fini ». Lazarette songeait alors que le vrai bonheur s'exprime mal, et que la parole ne pouvait rien ajouter aux battements de leurs cœurs. Elle envisageait sa future condition avec joie, certaine de la remplir en honnête femme. Maintenant que la lourde porte des Parjadis retombait sinistre comme la grille d'un cloître, elle s'appuyait, confiante, au bras de l'époux qui soupirait encore : « C'est fini ».

— Oui, c'est fini, répéta-t-elle, posant le pied dans la salle commune, et je suis même heureuse de l'incident qui m'amène sous ton toit.

— Ta chambre de jeune fille aurait mieux convenu à notre intimité.

— J'y ai versé tant de larmes !...

— Tu n'en verseras plus.

— Je l'espère, puisque mes sentiments reflèteront les tiens. Quelle impression délicieuse de se trouver seuls, l'un à l'autre !

— Tu es donc bien contente d'être fermière?

— Je le souhaitais à cause de toi.

— De moi ?...

— Ta position est établie... Mais laissons ces pénibles souvenirs ; celle que tu as désirée t'appartient, ne songeons qu'au présent.

— Le présent...

— Tu parais regretter ?...

— Une pareille entrée en ménage. Nulle pièce de cette demeure n'est digne de te recevoir ; il n'est pas jusqu'à mon coin particulier qui ne me déplaie. Je l'avais cédé à Victor, qui vient de mal reconnaître mon hospitalité. Il nous sera désormais étranger.

— Tu ne m'en veux point d'être venue avant l'expiration de ton deuil, te rendre le séjour des Parjadis possible et... agréable.

— Au contraire, je bénis ta bonté.

Il voulut la remercier d'une façon plus persuasive ; elle lui montra que les volets de la porte vitrée n'étaient pas clos. Alors, obéissant à l'invitation qui la sollicitait, elle gravit, ainsi que Pierre, les degrés dont le chêne sec et vermoulu gémissait sous leurs poids. L'obscurité, combattue par un éclairage insuffisant, donnait à la mariée l'aspect d'un être surna-

turel qu'on s'imaginait voir errer dans les antiques castels. Les murailles garnies d'ustensiles grossiers, les solives noirâtres, l'escalier aux sombres découpures repoussaient l'éclat de sa claire silhouette.

— Au milieu des vieilleries qui nous environnent, remarqua Pierre, tu ressembles à une céleste apparition.

— La dame blanche, répondit-elle, Rassurez-vous, monsieur, le fantôme est vivant!

Elle feignit de ne pas remarquer que Pierre violentait ses répugnances et franchissait le seuil de la chambre de ses parents, comme un homme qui affronte un danger. Lasse, elle s'abandonna dans le fauteuil à contempler le tableau de Maurice.

— Le beau paysage, dit-elle, délicate intention qui me rappellera notre causerie sur les souches. M. Debussy paraissait radieux de voir finir nos infortunes, cet ami remplacera Vopré avantageusement.

Elle se tut.

— Parle, parle encore ! implora Pierre.

— De nos projets ?

— De ce qu'il te plaira, pourvu que ta voix résonne et m'enchanter.

— Il est des heures où l'on aime à se recueillir.

Elle ferma les paupières et renversa sa jolie tête.

— Ne reste pas inerte; marche, que ta robe me frôle, que je respire l'air que tu déplaces, que mon âme enfin se retrempe et se purifie au contact de la tienne.

— O cher ami, tu m'es égal par le courage, la patience, le dévouement; fière, je te suivrai partout, sûre d'être conduite dans le sentier du devoir et de l'honneur...

— J'étouffe, interrompit-il, cette lanterne répand une odeur désagréable.

La cause de sa gêne supprimée, le jeune homme attendit; mais l'effet persistant, il ouvrit la fenêtre et demeura rêveur. Lazarette vint le rejoindre.

— Je vois le chemin de Saint-Jacques, fit-elle d'un ton très doux.

— Et moi celui du Paradis, répondit-il, la regardant au fond des yeux.

Ils s'accoudèrent à la balustrade, les mains enlacées. Une brise pure leur envoyait les parfums capiteux des foins coupés, et les senteurs multiples d'une campagne de juin.

— Tu frissonnes? demanda Pierre, après un long silence.

— De félicité.

— Adorable...

Il s'arrêta net,

— Quoi donc? proféra-t-elle.

— Entends-tu?

— Les cigales.

— On dirait une plainte.

— Au loin, le rossignol.

Ils prêtèrent l'oreille aux modulations du chanteur ailé. La nuit sereine couvrait amoureusement la nature endormie des vapeurs qui précèdent la rosée matinale.

— Tu as froid, insista Pierre, viens.

Il ferma la croisée, tira les rideaux, frappa sur les cloisons, sortit, rentra.

— Quelque chose te semble suspect, insinua Lazarette, intriguée.

— Non, mais sur la table... regarde: une corde, des clous, un marteau... ce qu'il faut pour se pendre.

— Tu es lugubre. Depuis notre arrivée, je t'examine: tu entres, sors, jettes en tous sens de furtifs regards, tu ne m'as même pas embrassée! Les indiscrets ou les voleurs sont-ils

à craindre? Tu inventories cette pièce ainsi que le ferait un chat prenant possession d'un nouveau local; espérons qu'à son exemple, tu finiras par t'y caser.

— La vue d'objets ayant appartenu à ceux qui m'élevèrent, me produit un malaise inexplicable. Tiens, cette collection de pipes renferme celle que je rapportai du régiment; mon oncle la fumait sous la treille, le jour où j'essayai de le fléchir, et qu'il menaça de me chasser.

— Enlève le ratelier; je ne fume pas! Est-il encore des bibelots qui t'offusquent?

— Ce bâton blanc, sur lequel il s'appuyait.

— Porte-le dehors, puis nous déménageons.

Et, s'emparant du balai, du plumeau, elle ajouta, railleuse :

— Ensuite, j'enlèverai la poussière. Je suis prête!

Par une sorte de suggestion magnétique, Pierre reproduisait les mouvements qu'elle imprimait au plumeau.

— Pareil à un balancier, tu vacilles, poursuivit-elle, de plus en plus ironique. C'est

pour te moquer de celui de la pendule arrêté à sept heures?

— Mon oncle n'a jamais voulu qu'on y touche depuis...

— Depuis?...

— La mort de sa femme.

— Il avait donc suspendu sa marche à ce moment?

— Oui.

— A défaut d'horloge, le coq nous renseignera, conclut-elle avec philosophie, coiffant un globe de sa couronne de fleurs d'oranger.

— Aimes-tu les coqs? demanda Pierre à brûle-pourpoint.

— La question est originale.

— Je déteste ce réveille-matin, qui déchire l'aurore de son cri perçant; nous n'en aurons plus.

— C'est indispensable.

— Je vais souffler les bougies, qui me rappellent la nuit funèbre où ma tante morte...

— Attends... J'ai soif, dit-elle, nerveuse.

Mais avant qu'elle eût porté le verre à ses lèvres tremblantes, Pierre le lui avait confisqué, en s'écriant :

— C'est celui dont ils se servaient!

— Tu m'ennuies avec ton oncle et ta tante ! exclama Lazarette hors d'elle-même ; procure-moi un autre verre et de l'eau fraîche.

Restée seule, elle se reprocha ce premier emportement. Une immense tristesse l'envahit en songeant que, malgré ses efforts, elle n'avait pu mettre entre le passé et l'avenir un voile impénétrable. Elle eût préféré découvrir chez le mari de ses rêves un peu plus d'enthousiasme et moins de sentiments rétrospectifs ; pourtant elle n'osait le blâmer, et s'accusait de manquer de mansuétude, de tendresse.

Un bruit l'ayant fait tressaillir, elle s'empara du flambeau, passa bravement l'inspection autour d'elle et demeura interdite, agenouillée devant le lit : un nouveau bruit provenait de l'armoire. Elle se redressa, et, sans hésitation, se dirigea vers ce meuble, en ouvrit les portes qui tournèrent sur leurs gonds et grincèrent horriblement. Les portraits déposés par Catherine et mal assujettis tombèrent à ses pieds. Elle poussa un cri aigu.

— Quel émoi ! balbutia-t-elle, et que l'imagination est prompte à s'alarmer !

Reprenant haleine, elle ramassa les peintures et les éclaira.

— Encore eux ! toujours eux ! Ah ! que Pierre ne les voie pas, il croirait aux revenants.

Avec humeur elle les masqua sous un rideau.

Il était temps ; son mari apparaissait, blême. Une secousse convulsive choquait l'un contre l'autre la cruche et le verre qu'il portait.

Elle s'empressa de le débarrasser.

— Un grand cri de terreur est venu jusqu'à moi, dit-il tragiquement.

— Par curiosité, j'avais ouvert cette armoire dont les portes grincement ; j'ai eu peur.

— Quoi ! c'était ça ?

Le front perlé de sueur froide, il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur le fauteuil. Le croyant indisposé, Lazarette lui offrit à boire.

— Non, non, protesta-t-il, jamais de cette eau ! Je l'ai juré au fond du puits.

Cette fois, la jeune femme ne put se contenir : violente, oppressée, posant le verre d'un geste brusque qui faillit le briser sur la table, elle s'écria :

— C'en est trop ! ces mauvais génies, toujours entre nous, vont-ils empoisonner notre existence conjugale comme ils ont flétri notre

vie de fiancés? Jusque dans la tombe, sont-ils jaloux, avares, et veulent-ils se venger de nous voir chez eux? Ah! si j'avais su!...

D'un trait, Pierre envisagea la situation : il était positivement ridicule.

— N'achève pas, implora-t-il, du calme, chère adorée, du calme!

— Eh! regarde-toi donc!

Incapable de maîtriser le trouble extrême qui l'agitait, le marié étreignit sa compagne et l'accabla de baisers fous.

— Que la passion rend gauche, lui disait-il; en y réfléchissant, j'ai pu m'effrayer de mon bonheur; mais je suis à toi!... bien à toi!...

Le cœur est si prompt à pardonner qu'il vole vers l'excuse et s'offre sans calcul, par amour de l'amour. Lazarette n'attendait que cet élan du bien-aimé pour être en son pouvoir.

— Réfléchis moins, supplia-t-elle, et aimons-nous!... aimons-nous!

## CHAPITRE IX

### Transition

L'été sec et chaud avait prématurément mûri le raisin. Le tambour de ville annonça l'ouverture des vendanges, et les jeunes propriétaires voulurent visiter leurs vignes afin d'organiser le travail de cette importante opération.

Ils dirigeaient les Parjadis avec ordre, économie et étaient arrivés, par des réformes sagement comprises, à en améliorer l'exploitation.

Leurs communs efforts promettaient d'être récompensés.

Mais bien que Lazarette fût convaincue de rendre son mari heureux, elle le voyait inquiet, souvent perdu dans une rêverie taciturne. Chose bizarre, l'amabilité du jeune fermier ne reparaisait qu'en dehors de chez lui, de sorte que sa femme saisissait le moindre

prétexte pour l'accompagner, et mettait dans ses regards tout l'amour qu'une créature aimante peut offrir. Il redevenait alors l' amoureux d'autrefois, et elle en profitait pour lui adresser ses confidences.

Un dimanche, ils avaient parcouru des terrains inégaux, parmi une armée d'échalas. Elle se plaignit de ressentir un malaise et fit halte à l'entrée du village, sur les souches que le maire, toujours en désaccord avec le Conseil, n'était pas parvenu à faire remplacer.

— Tu souffres? demanda Pierre.

Elle rougit un peu et avoua :

— Une indisposition souhaitée... qui me confirme l'espérance que je deviendrai mère.

Ma joie est profonde en t'apprenant l'heureuse nouvelle.

Rien n'est plus admirable que la femme parlant pour la première fois de l'être qu'elle porte dans son sein. D'avance elle lui donne un avant-goût de cet amour qui deviendra infini. Quelles expressions ne trouve-t-elle pas pour avouer ce sentiment subtil qui germe avec lui, expressions qui portent à l'âme et la dépeignent d'une manière précise ! Quel charme et quelle fierté pour un homme

d'entendre parler de soi-même avec cet accent persuasif qui n'appartient qu'à sa femme, parce qu'elle diffère des autres comme les autres diffèrent entre elles? Quels liens plus puissants, plus étroits peuvent sceller des cœurs déjà fortement unis? Ces prémices de la maternité ont quelque chose de divin : ce sont des remerciements voilés qui traduisent le désir que l'enfant ressemble au père.

Le fermier fut touché de cet aveu inattendu et davantage encore du langage de Lazarette, qui faisait vibrer en lui des fibres ignorées.

— Que tu es accomplie et combien je suis indigne de toi ! lui dit-il.

— Ne répète pas cela !

Et elle ajouta, rieuse :

— Tu serais parfait, si tu voulais dormir.

— Dormir?...

— Cela trouble ta santé.

— Je me porte à merveille.

— Il n'est cependant pas normal de rester des nuits entières dans une agitation excessive. Consultons un médecin.

— Mon énervement provient d'un excès de travail.

— Qui t'oblige à te surmener ? Connaissant le mal, applique le remède.

— Je te le promets ; mais à ton tour, écoute-moi...

Il hésita avant d'avouer.

— Je voudrais vendre la ferme.

— Nous n'en retrouverons jamais une aussi productive.

— Je la croyais meilleure.

— Nous n'avons subi aucune perte ; la moisson a été fructueuse, le vignoble rapportera encore davantage.

— En réalisant nos biens, nous pourrions imiter tes parents, vivre en rentiers, voyager.

— A notre âge ! exclama la jeune femme stupéfaite, tu déraisonnes ; le motif invoqué pour te défaire des Parjadis est peu sérieux, il cache un autre but.

— Eh bien ! prononça-t-il avec effort, je serais désolé de voir naître notre enfant dans cette grande demeure, noire comme une prison, elle lui serait funeste ; mes idées là-dessus sont arrêtées, et les morts fatales des miens ne peuvent guère les dissiper.

— L'horrible malheur qui t'a rendu orphelin n'a pas eu lieu aux Parjadis ; ton oncle

est mort des suites de son avarice ; ta tante à cause d'un coq. Les accidents ne sont plus à craindre grâce aux nouvelles précautions que tu as prises. Si la ferme est grande, on y sera plus à l'aise ; si elle est noire, nous la ferons blanchir ; enfin, si le mobilier te déplaît, on le changera. Ce qui est ancien, peu commode, deviendra jeune et confortable.

— Tu vas nous entraîner dans de grandes dépenses ?

— Moins coûteuses que la perte que nous subirions en adoptant ton système.

— Quand commenceras-tu la transformation ?

— Après les vendanges.

Enchantée de voir Pierre condescendre à ses désirs, Lazarette l'embrassa ; ils se levèrent et reprirent le chemin de la ferme.

L'après-midi avait été splendide, et le soleil à son déclin, prenant une coloration d'arc-en-ciel, donnait à la campagne automnale un caractère pittoresque qui attristait les yeux, le cœur et l'esprit.

Il y avait entre le ciel et la terre comme un adieu.

La jeune mariée en regardant ce crépuscule

eut la vision que de nouvelles infortunes allaient détruire sa félicité. Elle examina Pierre, devenu pensif, et garda le silence.

A leur retour, ils trouvèrent Maurice causant avec Henri.

— Soyez le bien-venu, dit le fermier à l'artiste.

— Votre accueil m'engage à vous demander l'hospitalité pendant l'arrière-saison.

Lazarette mit sur la table des fruits, des fleurs, et fit servir le repas.

— Votre cadeau de nocés, reprit Pierre, occupe définitivement la place d'honneur. Il est mieux sur le panneau principal de cette pièce, que dans notre chambre ; là, au moins, il fait l'admiration des villageois.

— Je ne partage pas leur enthousiasme. Ce paysage, d'abord destiné à ma mère, a besoin d'être retouché, et je profiterai de ma résidence ici pour le finir.

— Il me rappelle un bon moment, et les bons moments sont rares.

— Pas auprès d'une jolie femme comme la vôtre... Que de chemin parcouru depuis l'année dernière ! Ni vous, ni moi, ne pouvions prévoir un aussi prompt dénouement à votre

esclavage. Je ne puis effacer de ma mémoire l'arrivée du satané coq et ma plaidoirie en votre faveur.

Pierre resta muet.

Maurice reprit, en attirant une grappe de raisin sur son assiette :

— Ce délicieux chasselas est sans doute le produit de la treille tant vantée par votre oncle et que lui seul soignait !

Lazarette, étonnée du silence de son mari, répondit :

— A la suite d'un décès, tout ne périt pas dans une maison.

— Au contraire, tout se renouvelle.

Et fort habilement Maurice changea la conversation.

Le souper s'acheva.

C'était la première fois que le peintre revenait aux Parjadis depuis le mariage de ses nouveaux propriétaires. Il en ignorait les habitudes, et s'étonna médiocrement de voir l'augmentation du personnel, des bestiaux, de la volaille. L'animation générale, quotidienne, accentuée pendant les vendanges, le va-et-vient des travailleurs, le charriage du raisin, l'emplissement des cuves, la surveillance de

la fermentation, l'enfûtage du vin qui occupaient beaucoup Pierre, parvinrent à lui dissimuler son humeur morose.

L'automne passa, et pour le jour de l'an Lazarette fit changer les dispositions de l'ancien local des Vermont. Des meubles modernes remplacèrent le vieux mobilier dont Catherine hérita avec les effets de Mariette. Les vêtements d'Étienne furent distribués aux domestiques.

— La transformation est terminée, dit Lazarette à son mari, j'ai tenu ma promesse, sois enfin complètement heureux.

Elle croyait qu'il allait répondre à sa joie, se jeter à son cou, la remercier. — Il ne manifesta aucun contentement, et elle en éprouva une douloureuse commotion.

Non, il n'était pas naturel que celui à qui elle s'efforçait de plaire, gardât pour de telles prévenances une telle froideur. Ces insomnies, ce caractère sombre, irritable, d'où provenaient-ils? Pierre souffrait-il réellement ou d'imagination? Elle se promit d'étudier ce mal inconnu.

Maurice s'aperçut enfin de cet état morbifique dont personne ne parlait, pas même la bavarde Catherine. C'était étrange. On aurait

cru que le fermier répandait l'effroi autour de lui.

Un soir, au jardin, le peintre vit Lazarette qui pleurait, il l'aborda :

— Qu'avez-vous, madame? questionna-t-il avec bienveillance.

— Une simple fatigue de la vue.

L'artiste n'ajouta pas foi à cet innocent mensonge et reprit :

— J'ignorais que vous eussiez la vue faible.

— Il y a des jours.

— Des jours où, comme celui-ci, le chagrin déborde.

A ces mots, Lazarette ne put retenir ses larmes.

Maurice continua :

— Je vous croyais si heureuse... La discorde m'avait éloigné des Parjadis, l'union m'y ramena, et Pierre, en me priant d'être témoin de son mariage, me donna une preuve de l'amitié qu'il me porte; imitez-le.

— Je ne saurais oublier le généreux sacrifice d'argent que vous lui avez offert. L'intérêt que vous paraissez prendre à ma peine mérite une confiance.

— Comptez sur ma discrétion.

— L'attitude de mon mari me désole ; je ne l'accuse pas, il est malade, très malade. L'entêtement héréditaire des Vermont se développe en lui, et m'effraie. Je ne puis le détourner d'idées préconçues, illogiques. Malgré les changements que vous connaissez, demandés par lui, il persiste à vouloir vendre la ferme afin de m'emmener dans les Vosges, vers mon père et ma mère.

— Au près de la famille Brévannes qu'il déteste ? C'est particulier.

— Les projets les plus fantasques le hantent. J'attribue la perpétuelle défiance qui l'obsède à sa blessure et aux circonstances terribles qui l'ont précédée. Lorsqu'on prononce les noms de Mariette, d'Étienne, il éprouve comme un choc électrique, puis reste sans force, le regard fiévreux, indécis, tremblant. Dès qu'il s'assoupit, ses rêves deviennent des cauchemars ; réveillé brusquement, il se lève, circule dehors pendant un laps de temps que je n'apprécie pas toujours. Peut-être se reproche-t-il d'avoir désiré la mort de vieillards auxquels son avenir était suspendu ? Ce matin il m'a épouvantée avec ses idées noires, et je crains qu'il ne commette une action extravagante.

— Le commissaire de la circonscription est mon cousin ; si par hasard un accident se produisait, il ne vous refuserait ni ses conseils ni son appui.

— M. Écam ?

— Précisément. Rassurez-vous, Pierre est robuste, et ce qui semble mystérieux n'est qu'un égarement passager. Le surmenage de l'intelligence par une tension exceptionnelle et une jalousie d'amour ont compromis momentanément l'équilibre de son système nerveux.

— Connaissez-vous un médecin spécialiste ?

— Plusieurs de mes amis sont internes d'asiles d'aliénés.

— Rendez-moi le service d'écrire à l'un d'eux.

— Est-ce bien un service que je vous rendrais ? Le moral de votre mari étant seul atteint, je suis convaincu que votre douce influence obtiendra de meilleurs résultats que la science.

— Je vous en prie.

— Si Pierre est déséquilibré, le médecin n'y pourra rien.

— Suis-je donc indiscrète ?

— Non, madame. Mais certains scrupules me retiennent. Le coq reçu par obligeance amena un décès, ma démarche au sujet de votre mariage faillit faire chasser Pierre; cette nouvelle intervention ne vous suscitera-t-elle pas d'autres ennuis?

— Obligez-moi, fit-elle tendant la main; une visite d'un docteur de Paris me tranquillisera. Je suis convaincue que Pierre, à l'aide d'un traitement, retrouvera le calme dont il a besoin. Il est bon, et ne sait qu'imaginer pour m'être agréable. Jugez-en par ce simple fait : j'avais manifesté le désir d'avoir pour notre enfant une barcelonnette blanche semblable à celle où, rose et jolie, j'ai vu, à travers ses rideaux de mousseline, la petite fille du juge de paix. Je n'aime point les berceaux d'osier, ils sont dangereux. Eh bien! mon mari a secrètement déposé dans notre chambre la barcelonnette de mes rêves.

— C'est une preuve du caractère bénin de son trouble intellectuel.

— Les accès se multiplient et viennent brusquement.

— Que pensent M. et M<sup>me</sup> Gerville de la situation?

— Ils l'ignorent. Pourquoi irais-je tourmenter ma mère déjà si opprimée, et donner raison à mon père qui s'opposait à notre mariage?

La fermière, entendant les travailleurs dételer les chevaux, fut rappelée à ses devoirs de maîtresse de maison. Elle allait prendre congé du peintre, lorsque Pierre se montra. Étant sous l'appentis du jardin, les mots : « Commissaire, médecin » l'avaient d'autant plus frappé qu'il voyait sa femme en pleurs recevoir les consolations de l'étranger. Il les soupçonna de conspirer contre lui, et sa jalousie naturelle aidant, il ne put retenir l'explosion d'une colère qu'il croyait être légitime.

Par un geste expressif et brutal, il donna l'ordre à sa femme de se retirer; mais, celle-ci, pénétrant les plis cachés de cette nature ombrageuse, chercha le moyen de dissiper les doutes qui venaient d'y naître, et voulut fournir l'explication loyale de sa longue causerie.

— Je ne demande aucun éclaircissement, répondit-il.

Maurice à son tour essaya d'intervenir; Pierre de plus en plus nerveux lui fit comprendre que sa présence l'importunait.

— Vos vacances s'éternisent malgré la mauvaise saison, il est temps d'y mettre fin, dit-il. Je n'autorise personne à s'initier dans mes affaires de ménage.

— Oh ! je ne vous les demande pas.

— Vous devenez trop libre aux Parjadis, et j'entends que ma volonté y règne. Privez-moi donc, à l'avenir, du concours de votre parent le commissaire, et du médecin ; leur visite me serait désagréable. Quant à vous, cher Monsieur, il est inutile d'examiner ma femme avec autant de soins, je me passerai d'une seconde édition de son portrait.

Et tournant le dos au peintre il se retira.

Lazarette, blessée dans la délicatesse de ses sentiments incompris, ne daigna pas protester.

— Elle avait raison, songea Maurice ; le voilà maintenant qui s'en prend à moi. Combien les jaloux ont l'esprit torturé ! ils voileraient les astres afin d'assombrir leur bonheur ! Que la vie est bizarre, demain je comptais terminer l'esquisse du moulin, et je fuirai ces lieux pour toujours... Toujours !... mot bien vaste que M<sup>lle</sup> Vilain traduirait ainsi : « Peut-on savoir qui nous mène et nous ramène ? »

## CHAPITRE X

### Autour du puits

La paysanne se soucie peu d'un atrabilaire amant, et si, au début, Pierre s'était montré tel, Lazarette n'eût jamais songé à faire de lui son époux.

Avec un véritable déchirement, les femmes envisagent l'atténuation de leur amour au profit d'une sorte de pitié. La fermière, incapable de sacrifier le sien, luttait en désespérée, s'y raccrochant, pour ainsi dire, comme un malade à l'existence. Elle croyait que l'indisposition énigmatique disparue, le bien-aimé serait encore le compagnon, vif, alerte, entreprenant, qui l'avait séduite. Elle se flattait que le départ de Maurice, éteignant une jalousie absurde, apporterait un soulagement à l'irri-

tation dont elle avait déjà tant souffert. En effet, Pierre redevint doux, serviable, et elle s'endormit dans une fausse sécurité : il est si facile de croire ce que l'on désire !

Un mois passa, elle le croyait presque guéri. Sa joie fut de courte durée. Des songes affreux suivis d'ardentes fièvres, d'effrois inavoués, recommencèrent à le torturer. Il entreprit de nouvelles promenades nocturnes, au cours desquelles s'ancrait dans son cerveau, l'idée de vendre la ferme ; à chaque repas, il parlait de ce projet ; enfin, la crise longtemps contenue, éclata, innocemment déterminée par M<sup>lle</sup> Vilain et Catherine.

Un matin de février, la servante aperçut Henri le regard plongé dans un seau.

Elle lui frappa sur l'épaule, en disant :

— Tu te mires ! Encore un défaut. Je croyais les avoir tous découverts ! Un mari gourmand, flâneur, passe : on partage avec lui les plaisirs de la table et du... repos, mais un coquet...

— Quelle erreur !

— Je te pince à contempler ta jolie frimousse.

— Dans l'eau sale ? Regarde. Ces plâtras,

ces feuilles de choux, viennent du puits nouvellement curé !

— Ce n'est pas naturel.

— Il faudra, comme autrefois, reprendre l'eau à la mare ; les animaux rechignent sur cette boisson-là.

— Au souper, nous en parlerons au maître.

— Le maître, soupçonneux, jaloux, se croit persécuté ; *on dirait qu'il n'a pas sa femme.*

— Les preuves démontrent le contraire.

Et, retirant un béguin de sa poche, elle l'ajusta sur son poing.

— Nous confectionnons la layette.

Henri eut un geste de dépit.

— Le soir de la noce, dit-il, tu m'avais promis...

— A condition que les mariés feraient un ménage de tourtereaux.

— Leur ménage...

— Va d'une aile.

— Pierre adore Lazarette.

— Lazarette adore Pierre, et cependant leur existence paraît aussi troublée que cette eau.

— A force d'être relégué, je me laisserai séduire par une autre que toi.

— Prétentieux.

Le garçon de ferme présenta un papier à Catherine et, croisant les bras, dit :

— Tiens... ouvre et lis... C'est court et... attirant.

Elle s'empara de la lettre, en prit connaissance, et s'écria :

— Ursule Foicho t'offre un rendez-vous ?

— Que j'accepte, à moins... que tu ne t'engages à m'épouser avant les Rameaux.

Prise entre deux conditions, la servante ne pouvait hésiter longtemps.

— Tope-là, dit-elle, jetant sa main dans la grosse main calleuse d'Henri.

Il eut un soubresaut inattendu, et comme pour se faire pardonner le moyen qui venait de réussir si promptement, il remarqua :

— Que nous manque-t-il pour entrer en ménage ? Rien. Nous avons la jeunesse, la santé, et jusqu'au mobilier des anciens patrons qui, pour la troisième fois, servira d'ornement à une chambre nuptiale.

La bonne aventure de la Vilain me réussirait-elle ? — Mon heureuse destinée commence.

Le soir, à sept heures, le personnel réuni

devant la grande cheminée des Parjadis attendait le signal de se mettre à table. Pierre, debout, nerveux, battait des doigts les carreaux de la porte d'entrée. Soudain, dans l'encadrement de la voûte qui relie la cour au jardin, il aperçut une femme vêtue de noir. Au clair de lune, il reconnut M<sup>lle</sup> Vilain.

Ses doigts se figèrent sur la vitre.

La vieille fille marchait lentement, courbée sous cette pensée : « Douze mois ! La mort et l'oubli enveloppent d'un double linceul ma pauvre camarade ! Pas une messe, pas une prière, pas un regret n'a marqué son bout de l'an. Ce matin, je n'ai rencontré personne à la chapelle. Vides étaient les chaises des Vermont, de la Mathieu, des Gerville ; et seule je pleurais les absents. Alors je me suis promis de faire un pèlerinage où Mariette mourut. Mais venir en plein jour, c'eût été ostensiblement reprocher à Pierre son défaut de mémoire, et je ne veux pas l'affliger. Au moins, à l'heure du souper, nul ne me verra. »

Elle s'agenouilla pour prier, la tête entre ses mains.

Pierre, immobile, la regardait toujours.

Elle se releva, et étendant les bras vers la

chambre des fermiers, elle exprima une réflexion qui, plus forte que sa volonté, ne pouvait demeurer secrète : « Repose en paix, Mariette ; que ton âme veille sur les Parjadis ! Et vous, jeunes oublieux, laissez la tristesse aux vieillards ; votre tour de souffrir viendra trop vite, hélas ! »

Elle se retira, étouffant ses pas.

Pierre n'avait point entendu ces paroles : mais la présence et l'attitude de M<sup>lle</sup> Vilain venaient de lui rappeler le jour anniversaire du décès de sa tante. Il chancela, saisit une chaise sur laquelle il se laissa tomber.

Sa femme le voyant pâle, ému, s'approcha :

— Qu'éprouves-tu ? demanda-t-elle.

— De la faiblesse.

— Tu as faim. Le dîner est prêt.

— Un peu de thé me suffira.

Elle prépara l'infusion.

Catherine servit la soupe, qui fut silencieusement absorbée par les domestiques, et le repas touchait à sa fin lorsqu'elle s'avisa de dire :

— Henri, n'oublie pas demain d'apporter de l'eau claire, Médor refuse de boire celle du puits.

— Pourquoi ? demanda la fermière.

— Elle est imbuvable, répliqua Henri. J'ai mis au pied du billot les ordures que j'en retire.

— Quelqu'un de malintentionné nous joue de vilains tours ; il faudra établir une surveillance au puits, dit Lazarette.

— Mets-y des sentinelles, s'écria Pierre.

Après une pause, il continua :

— Les événements les plus simples vous paraissent extraordinaires ; on dirait que vous n'avez jamais rien vu, que vous ne savez rien, que vous vivez comme des brutes ! Parfois, une source s'épuise ou prend un autre cours. La terre a ses révolutions... Nous avons bien les nôtres... Si l'eau continue à rester impotable, je ferai venir celle de la fontaine des sœurs.

— Ne t'exalte pas, observa doucement la fermière.

— Ce sujet de conversation m'attriste ; qu'on se taise. Levez la séance, Lazarette remettra tout en place. Bonsoir, j'ai sommeil.

Les domestiques s'éloignèrent, étonnés d'entendre un pareil langage.

Il monta aussitôt, laissant sa femme devant la tasse de thé qu'elle lui avait offerte.

Deux heures plus tard, le croyant endormi, elle vint le rejoindre. Il n'était pas couché. Elle se retourna et l'aperçut dans un fauteuil, les bras pendants. L'un d'eux, qu'elle souleva, étant retombé inerte, elle poussa un cri.

— Qu'ai-je dit? proféra Pierre, réveillé en sursaut.

— Rien.

— Alors tu as vu?

— Quoi?

— C'est bon... Couche-toi.

— Viens aussi.

— Plus tard... Éteins cette lumière.

Lazarette n'insista pas; mais, incapable de dormir, elle se posa questions sur questions :

« — Qui pourra m'éclairer sur les étranges et mystérieuses choses qui frappent l'imagination de mon mari? Que faut-il faire? Par quel moyen découvrir la vérité? Je l'observe, je l'analyse vainement sans obtenir le moindre résultat. »

Pour la première fois elle se demanda si ces tourments ne cachaient pas les remords d'un coupable. Elle frémit à cette horrible pensée. « Non, c'est impossible, se dit-elle, je connais son passé, mon amour, commencé avec le sien, n'aurait pas fait fausse route. »

La nuit s'avancait et Pierre restait immobile. Vers deux heures du matin, elle l'entendit circuler, descendre, sortir. Elle quitta son lit, souleva le rideau de la fenêtre et le vit auprès du marronnier ramassant des gravois qu'il jetait dans le puits.

— C'est lui qui trouble l'eau! s'écria-t-elle.

Et fixe, attentive, elle comprit, par ses gestes, qu'il parlait. Quel était son interlocuteur?

Elle voulut le savoir. Pendant qu'elle s'habillait à la hâte pour le rejoindre, Pierre disait :

« Tout dort... tout... Excepté moi! En vain j'unis mes forces à ma volonté pour ne point venir dans cette cour, elle m'attire et j'y traîne, comme un boulet, deux cadavres!

» Ce puits me donne le vertige, j'y retourne quand même, je me cramponne à son armature. J'interroge, je sonde sa profondeur, et la voix de la morte me répond.

» Comment anéantir ce témoin d'un drame toujours vivant, et que mes songes représentent sous de fantastiques aspects? Chose étrange, la margelle monte, monte à des hauteurs prodigieuses, s'arrête, prend la forme d'une tour aux créneaux démantelés, et

le spectre de ma tante, par une brèche, me crie : « Sauve-moi, sauve le coq ! » Brusquement je me réveille, meurtri de l'effroyable vision, et je viens pour me briser le crâne sur ces pierres... Ah ! je comblerai ce trou qui aurait dû me servir de tombeau. »

Pierre crut entendre du bruit, mais ne voyant personne, engouffra le billot dont la chute, écartant la nappe liquide, produisit un fort clapotement.

Il passa sur son front le revers de sa manche.

— Du sang, s'écria-t-il.

Il voyait rouge.

Après avoir arpenté la cour, il jeta un regard circulaire, passa sous la voûte que M<sup>lle</sup> Vilain avait franchie et s'éloigna.

Lazarette, anxieuse, dissimulée derrière la porte de la salle, attendait son retour, n'osant pas se montrer.

— Épier mon mari, se disait-elle, le dois-je ?

— « Oui. Mon devoir est de surprendre le secret du mal qui me le dispute. »

Par crainte de faiblir, elle courut se cacher auprès du marronnier, derrière la demi-couronne de hauts fusains. De cet endroit elle pouvait, non seulement voir, mais entendre

les sons que la campagne et les toits couverts de neige répercutaient.

— Quelle froide solitude, pensa-t-elle, l'hiver enveloppe la maison morne et répand ses flocons blancs sur mon cœur.

La chute d'un gros caillou, accompagné de bruits insolites, frappèrent ses oreilles. Elle écarta les fusains, vit une ombre se baisser, diminuer, grandir, s'allonger et venir enfin : C'était Pierre. Arrivé au puits, il y lança les objets dont ses mains étaient pleines et d'une voix brisée, commença :

« Ma tante, ne m'arrachez plus des bras de celle pour qui j'ai donné mon âme. Ni l'argent, ni l'ambition ne m'ont rendu criminel. Attisant mes désirs par des déceptions, vous transformiez ce qu'il y avait en moi de bonté et de patience. J'avais des désespoirs inouïs, de ces désespoirs où la raison chancelle, où la vertu vacille, où l'honnêteté périt dans un tourbillon d'ardeur, de vengeance et de sang. Si j'ai prémédité la mort de mon oncle, je n'avais pas prémédité la vôtre, et vos reproches demeurent les plus implacables ! C'est en vous apercevant de ma chambre vous précipiter sur le maudit coq, prêt à se perdre dans le puits,

que l'idée soudaine, infernale, me vint de vous pousser à sa suite. Vous alliez me déshériter et Lazarette m'échappait pour toujours ! Depuis, lié à votre cadavre, je vois encore auprès des miens vos yeux glauques, votre bouche démesurément ouverte, hideuse des spasmes de l'agonie ; et ma gorge se serre, mes dents claquent, une sueur froide m'inonde. Ces cruels souvenirs excitent plus d'orages dans mon cœur que les nuages n'en forment au ciel. Personne ne connaîtra les tourments que j'endure. Ah ! les morts ont d'effroyables revanches ! Esclave de mes crimes, le remords est mon châtiment : Supplice affreux qui ne doit pas finir.

Il fit une pause et ajouta :

« — Que cette ferme me pèse !... Je veux tout y changer..., tout... et moi-même ! Comblons d'abord ce puits, ensuite je le raserai. »

Il ramassa le caillou qui lui était échappé, mais, au moment de s'en désaisir, Lazarette, le visage à demi couvert par le capuchon de sa mante, lui cria d'un accent sauvage :

— Assassin ! assassin ! tu as aussi tué ton oncle !

Pierre, croyant voir surgir le spectre de Mariette, répondit affolé :

— Non, non !

— Avoue, avoue, misérable.

— La pensée du crime n'est pas le crime. Une coïncidence inexplicable s'est chargée d'accomplir la mort que j'avais conçue. Que de temps durèrent mes combats intérieurs ! j'ai voulu renoncer à la lutte, arracher de mon corps l'indomptable passion qui le dominait. Hélas ! en raison de mon amour pour Lazarette, ma haine contre mon oncle grandissait, et, à mesure, je rétrécissais le chemin autour de la fosse, tirant des bâtons d'entre les piles de bois, à hauteur du pied, afin de le faire trébucher. Aussitôt après votre mort, je cessai cet affreux manège, car le meurtre imprévu dont vous étiez victime, me faisait comprendre la lâcheté de l'autre. Lorsqu'arriva l'accident de mon oncle, il y avait des mois que je n'étais allé vers la fosse.

— Mon mari criminel, fit Lazarette anéantie.

— Cette voix ! cette voix ? hurla Pierre.

Abaisant le capuchon d'un geste brutal, il reconnut celle qu'un rayon de lune inondait

de clarté. Ils se regardèrent face à face, aussi épouvantés l'un que l'autre.

— Que fais-tu là ?

— J'entends ta confession.

— C'est faux. Tu n'as rien entendu ?

— J'ai vu, entendu, compris. Ta conduite se précise avec une effrayante netteté.

— Si j'avais été coupable, la Justice soupçonneuse l'aurait découvert.

— Les preuves peuvent échapper aux hommes, rien n'égare la conscience ; justice implacable, elle ne gracie jamais ! Est-ce que je ne te vois pas mourir lentement depuis notre singulière nuit de noces ? Est-ce que tes colères, tes tendresses, tes frayeurs, tes cauchemars ne sont point des aveux ? L'amour, disais-tu, devait te conduire au bonheur, à la folie ou au suicide ; il t'a suggéré d'épouvantables forfaits.

— La passion justifie tout.

— Excepté le crime. Je te croyais honnête, courageux ; dans mon aveugle estime, j'aurais abandonné pays, famille, amis ; et tu n'es qu'un hypocrite et un lâche : hypocrite, car tu as su, par une habile mise en scène, destinée à masquer un assassinat, travestir l'as-

sassin en sauveteur ; lâche, car tu as prémédité l'horrible fin d'un vieillard !

— Je n'ai commis cette dernière faute que d'intention ; écarte-la ; sois un juge et non pas un bourreau ; au nom de notre amour, pitié !

Lazarette détourna la tête avec répulsion,

Pierre comprit la faiblesse de cette invocation et reprit :

— Notre amour te fait honte ? Je l'ai maudit moi-même ; mais ne pardonneras-tu pas au nom de l'enfant qui va naître ?

Attérée, Lazarette ne pouvait répondre ; les mots serrés au passage mouraient dans sa gorge brûlante. Il crut qu'elle céda, touchée de ses prières et de son repentir.

— Oui, dit-il encore, excuse celui par qui tu seras mère.

— O Dieu ! et vous l'avez permis ! s'écria enfin la jeune femme secouée dans tout son être par un frisson d'angoisse.

Et droite, hautaine, transfigurée, le geste méprisant, elle ajouta :

— De la pitié ? — non, non, j'ai tellement horreur de toi que je te proclamerai le meurtrier de tes bienfaiteurs.

— Me dénoncer!... Tu en aimes donc un autre ?

— C'est infâme !

— La jalousie me mord... me tenaille... J'ai surpris ta main jointe à celle de Maurice. Malheur à vous !

Il faillit abattre son poing sur l'épaule de Lazarette.

— Les menaces sont inutiles, dangereuses.

— Je t'ai voulue, tu m'appartiens, tu me resteras.

— Jamais !

— Alors, tu vas mourir !

— Une ou plusieurs fois assassin, qu'importe le nombre de crimes. Frappe!... Mais frappe!... Tu hésites?...

Et persiflante elle ajouta :

— Il te faut la préméditation !

Ce sarcasme déchaîna tout un flot de rage encore contenue. Il se rua sur la jeune femme, la poussant vers les arbustes, et tandis qu'il articulait d'une voix étranglée :

— Tais-toi, fatale créature que j'adore. Il y a place pour deux au fond du puits, je le sais !

Une lutte terrible s'engagea.

Lazarette, arrachée des fusains où elle se

cramponnait, tomba épuisée au bord de la margelle, les mains pleines de branches rompues. Pierre l'enleva criant d'un air satanique :

— Je t'aurai jusque dans la mort.

— Au secours ! au secours ! appela-t-elle.

— Mourons ensemble, répéta-t-il.

Des fenêtres s'ouvrirent.

— Au secours ! prononça-t-elle une dernière fois.

— Crie bien fort... crie plus fort encore... Tu ne crieras bientôt plus, le silence est là !

Suspendue au dessus de l'orifice du puits, elle résistait désespérément. L'assassin lui mordait les doigts soudés aux tiges de fer soutenant la poulie.

A une intolérable douleur, elle lâcha prise, poussa un cri rauque et tomba inerte dans les bras de Catherine, tandis que Pierre était saisi par les autres domestiques.

Reprenant possession d'elle-même Lazarette montra son mari en disant :

— L'insensé voulait se suicider et m'entraîner avec lui.

Au comble de la démence, le fermier se débattit, s'échappa, et le corps rejeté en arrière, les yeux fixes, les bras étendus s'écria :

— Voyez cette forme sinistre : c'est la tour, la tour qui monte, monte sous le ciel rouge. Les Parjadis brûlent, au feu ! au feu ! sauvez ma tante, sauvez le coq !

Et pesamment il s'abattit sous la voûte.

— Il est fou, archi-fou, exclama Henri !

— Hélas ! depuis longtemps, répondit Lazarette.

## CHAPITRE XI

### Juge et Commissaire

Lorsque Pierre reprit connaissance, il proféra de nouvelles menaces contre sa femme, menaces entremêlées d'aveux incomplets, de prières, de rétractations.

Les domestiques ne comprenaient rien à cet amalgame de phrases incohérentes coupées d'exclamations haineuses. Seule Lazarette connaissait l'horrible vérité. Pendant la lutte suprême, elle avait dit qu'elle dévoilerait l'assassin des Vermont, mais voyant la folie l'êtreindre, le rôle de dénonciatrice et ses conséquences, lui parurent odieux : après l'amour de cet homme, ce serait donc sa honte qu'elle partagerait ? — Elle recula.

Le cœur meurtri, la vie perdue, à l'instant où, d'ordinaire, une femme abusée s'aban-

donne au désespoir, elle puisa de nouvelles forces dans sa fierté et prit l'immuable résolution de se taire.

Henri et Antoine avaient porté leur maître dans son ancienne chambre, et ne le quittaient point, bien qu'il les traitât de lâches, de bourreaux, pour l'avoir mis sur la couche où les cadavres de ses parents avaient été déposés.

Au matin, son énervement passa et une complète prostration l'envahit. On crut qu'il allait dormir; mais silencieux, automatique, il se leva, compta ses pas, se baissa comme s'il ramassait quelque chose, ouvrit la croisée, et, le bras en dehors, écarta les doigts, tendit la tête, écouta.

Les domestiques ayant refermé la fenêtre, le virent allumer un flambeau et mettre le feu à des habits; ils éteignirent ce commencement d'incendie.

Le fou croyait encore combler le puits et brûler la ferme.

Soudain le chant d'un coq lui suscita un nouvel accès de fureur.

— A mort, le coq! aux flammes, l'assassin! cria-t-il, brisant ce qui se trouvait à sa portée.

Il giffla Antoine qui s'efforçait d'arrêter ses mouvements.

On fut obligé de le garrotter sur le lit où, haletant, la face congestionnée, il se débattit, s'incrutant dans les chairs la corde qui le ligotait.

Pâle et muette, Lazarette n'osait approcher, tremblant que certaines vociférations ne divulgasent le terrible secret. Personne ne prêtait un sens logique aux lambeaux de phrases qui la cinglaient cruellement; alors, elle envoya Catherine chercher le médecin et M. Écam, dont elle se souvenait que Maurice lui avait recommandé l'appui en cas de catastrophe.

Tous deux arrivèrent au moment d'une nouvelle crise, et, d'urgence, prirent des mesures pour la translation provisoire du fermier au dépôt de la Préfecture de police.

Le médecin attaché à cet établissement examina Pierre, le trouva sans fièvre et sans voix, le regard vague, idiot. Il ne voulut rien diagnostiquer.

Conformément à la loi, M. Écam rédigea un rapport motivé qu'il remit à M. le substitut chargé, au parquet, du service général, et

lui expliqua les circonstances qui l'obligeaient à saisir la justice d'actes paraissant se rattacher aux morts violentes des époux Vermont.

Parmi les affaires classées, on retrouva les procès-verbaux auxquels le substitut annexa le rapport du commissaire. Formant du tout un dossier, il confia celui-ci au juge Ledogue, qui lut très attentivement les pièces, et, sans désespérer, se transporta avec M. Écam aux Parjadis.

Ses minutieuses investigations accréditèrent les témoignages primitifs. Il parla de faire conduire le fermier à l'asile Sainte-Anne; mais, bientôt, une conversation qu'il eut avec le maire le contraignit à se raviser.

Dès l'annonce du malheur, Foicho s'était présenté trois fois à la ferme, et trois fois Lazarette avait refusé de le recevoir. En dernier lieu il portait l'écharpe, et son orgueil avait d'autant plus souffert que, loin de lui rendre compte du motif de l'envoi de Pierre à Paris, M. Écam s'était fait excuser par le docteur, qui lui-même se retranchait derrière le secret professionnel.

Piquée au vif, la curiosité du maire suscita des complications désastreuses.

Le jour du second transport des magistrats aux Parjadis, il les attendit et les pria d'entrer à la mairie. Finet, qui expédiait la besogne courante, les reçut et assista à leur singulier entretien.

— Messieurs, dit Foicho sentencieusement, pourquoi arrête-t-on les citoyens de ma commune sans que j'en sois informé? Il se passe donc des choses graves?

— Je ne puis répondre à cette question étrangère au but de ma présence ici, répondit le juge.

— Je connais mes administrés.

— Expliquez-vous.

Foicho abandonna sa ridicule gravité, bonnement il assura :

— Pierre est un honnête garçon... et le bruit court que sa femme...

— Sa femme?...

— A pu le rendre toqué.

— Avant son mariage on disait M<sup>me</sup> Vermont un peu coquette, mais sa conduite...

— Est correcte, dit M. Écam.

— Oui...

Certains « oui » signifient le contraire; il suffit de les accompagner d'un clignement

d'yeux, d'un sourire bête, ou d'un imperceptible arrêt. Foicho appuya le point sur l'i en faisant entendre que le départ du peintre et celui des parents de Lazarette avaient été provoqués par les soupçons jaloux de Pierre.

— De quel peintre parlez-vous ? demanda le juge.

— D'un pensionnaire nommé Debussy, cousin de M. Écam, et que le fermier a congédié parce qu'il regardait de trop près... la fermière.

— J'admets le renvoi de l'artiste ; celui des beaux-parents se comprend moins. Vous les dites partis ?

— Chez un ancien amoureux de leur fille.

— Drôle de monde.

— Cossu, très cossu, et vous savez, monsieur le juge, souligna-t-il avec malveillance, les gens cossus sont honorables quand même.

— C'est tout ce que vous avez à me confier ?

— Tout... Mais en ôtant ma ceinture, je redeviens le citoyen laïque que vous pouvez aussi interroger.

— Que pensez-vous de la mort accidentelle des Vermont et de la folie de leur neveu ?

— C'est *brouillaceux* et le plus malin n'y voit goutte.

— Votre opinion a sa valeur.

Le maire reprit sa dignité pédante.

— Un fameux criminel a prétendu que, dans le *fouillis des mauvais cas, il fallait tâter les femmes*.

— Cette maxime à laquelle vous faites allusion : « Cherchez la femme, » n'est pas d'un criminel, mais d'un criminaliste.

— Criminel... criminaliste, répéta Foicho avec mépris, ce sont toujours des gens qui s'occupent de crimes.

— Alors, d'après vous, Lazarette Vermont aurait intérêt à se taire ?

Un simple haussement d'épaules répondit plus clairement que ne l'aurait fait une affirmation accentuée.

M. Ledogue questionna le commissaire au sujet de Maurice.

— Mon cousin, affirma M. Écam, était à Paris lors du décès des fermiers. Ultérieurement, il ne voyait M<sup>me</sup> Lazarette qu'aux heures des repas.

— Et au jardin, interrompit Foicho, Pierre

les a pincés la main dans la main et depuis il a tout *doucettement* déménagé.

— Vous voulez dire qu'il perdit son équilibre moral?

— Lazarette, une fine mouche, savait attiser sa jalousie en lui opposant des rivaux. Elle n'était pas embarrassée d'inventer des *trucs* pour réussir. Tenez, un soir, elle prit du vin à son père dans l'espoir de griser le vieux Vermont et de lui arracher par surprise son consentement au mariage qu'elle désirait conclure. Le moyen a raté, cette fois..., et...

— Et?

— Les vieux sont morts.

Le juge, perplexe, donna l'ordre au commissaire d'amener, le lendemain, Lazarette Vermont à son cabinet.

Le maire campagnard reste paysan. Il a beau se draper dans l'écharpe honorifique, par un coin oublié, on entrevoit l'homme semblable à ses frères de lait, imbu des principes, des préjugés locaux, obéissant aux mêmes passions, à la même haine de ce qui lui est supérieur.

Pour celui qui nous occupe, l'heure vengeresse sonnait. A défaut du père, la fille allait

vider l'amas de fiel caché sous son masque de bonhomie.

Le juge ignorait les ambitions rivales qui avaient divisé le maire et l'ex-conseiller municipal; ce fut par intuition qu'il demanda :

— Les familles Gerville et Vermont étaient-elles d'accord?

— Pour me renverser, répartit Foicho; heureusement j'ai pu détruire leur *cabane*.

— Leur cabane?... fit M. Ledogue étonné, ils en avaient donc construit une exprès pour vous écraser?

— Oh! non, ils voulaient *s'asseoir* à ma place. Au conseil ils s'entendaient avec leurs collègues, et j'endurais leurs continuelles perfidies. Ils sont partis, moi, je suis encore au pouvoir!

Le juge comprit enfin: la cabane n'était qu'une cabale.

Il remercia cet homme mesquin des renseignements qu'il venait volontairement de lui fournir, monta en voiture avec M. Écam, et reprit la route de Paris.

Resté seul avec le maire, Finet, mécontent, se leva.

— Vous venez de préparer une triste besogne, dit-il.

— Encore des reproches ? J'en suis las.

— Moi aussi.

— Alors, fichez-nous la paix, et continuez le travail que je vous ai prié de faire.

— Lequel ?

— Une proposition tendant à rendre la chasse laïque en supprimant la loi.

— Ah ! pour ça non, c'est trop bête !

— Finet !

— Il n'y a [plus de Finet, riposta le secrétaire d'un ton impératif.

La chevelure jaune et touffue du garde champêtre se montra.

Foicho, sans permettre à l'homme de s'expliquer, prit une carte qu'il tendait et lut :

« Le docteur Dencarié, inspecteur des enfants du *premier étage*. »

Il fallait que Finet fût bien courroucé pour ne pas rire ; il se contenta de lever les yeux au plafond.

— Qu'il entre ! dit le maire.

L'assermenté franchit le seuil.

— Pas vous, l'inspecteur.

— J'annonce seulement sa visite pour demain.

— Allez vous asseoir.

Le garde fit demi-tour et referma la porte.

Cette apparition avait rompu le colloque.

Foicho reprit amicalement :

— Pourquoi M. Dencarié ne s'occupe-t-il que des enfants logés au premier étage ? Ceux du deuxième et du rez-de-chaussée me paraissent aussi dignes d'intérêt ?

— Selon votre habitude, appuya aigrement le secrétaire, vous confondez autour avec alentour. La carte doit mentionner « âge » et non « étage ».

Le maire épela, et tout penaud :

— Mon erreur est excusable, dit-il.

— Elle ne cause, au moins, préjudice à personne.

— Ce qui laisse croire ?

— Ce que vous voudrez.

— Je demande une explication.

— Avec plaisir. Si l'on arrête la fermière, je pars.

— Hein ?

— Je pars.

— Voyons, voyons, soyez sérieux,

— Jamais je ne serai complice d'un acte déloyal. Jusqu'alors, vous vous étiez contenté d'être grotesque ; je n'avais pas vu que votre prétention cachait une nature sournoise et mauvaise.

— Finet!...

— J'ai consenti à faire l'éducation d'un ignorant, je ne prêterai pas la main aux lâchetés d'un malhonnête homme.

— Finet!...

— C'est une infamie de s'attaquer à une femme n'ayant personne qui puisse la défendre.

— J'éclaire la justice de mes lumières.

— Jolies vos lumières de vieux lampion!

— Avez-vous fini ? s'écria Foicho exaspéré, tortillant d'un geste fébrile les breloques pendues à sa chaîne de montre.

— Je me soulage.

— En pleine mairie ! Attendez que nous soyons dehors ; comme citoyen, je peux tout entendre ; comme maire, j'ai droit au respect.

Il allait réappliquer sa ceinture, le secrétaire l'arrêta :

— Parlons-en du magistrat intègre, qui, dans son désir de passer pour malin, raconte ses indécicatesses.

— Indécicatesses ?

— Il exige des égards ! Quel aplomb ! Ah ! laissez-moi lui dire une fois ses vérités.

Et Finet, très loquace, tantôt ironique, tantôt accusateur, débita les griefs qu'il nourrissait contre son indocile élève :

— M. le maire fouille la vie intime de ses administrés... Cette occupation est-elle d'un magistrat qui doit gérer les revenus communaux, prendre des arrêtés concernant l'hygiène, préparer le budget, le présenter au conseil, le défendre au besoin ? A-t-il fallu que je vous serine la différence qui existe entre un budget ordinaire et un budget supplémentaire?... Peine perdue... Non seulement vous êtes incapable, mais vous êtes vindicatif !

Finet reprit haleine et poursuivit :

— Vous excitez les agents à dresser des procès-verbaux de contravention aux habitants qui ne partagent pas vos opinions politiques. Vous entretenez une source de conflits par votre intervention intempestive, et, ensuite, vous vous vengez de ceux qui se plaignent d'avoir été maladroitement engagés dans des procédures civiles interminables et coûteuses.

De parti-pris, vous refusez les fonds pour l'entretien du presbytère...

— Quant à ça, toujours; né laïque, je déteste l'Église. Que les fidèles soignent le logement du curé!

— Laïque?... Vos trois breloques représentent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

— Elles sont en or. S'occupe-t-on des figures gravées sur les pièces de vingt francs?...

— Soit. Ces figures vous importent peu; mais celles qui, vivantes et blêmes, implorent la charité, ne vous touchent pas davantage. Inhumain!...

— Je défie de le prouver.

— Rappelez-vous le jour des Rois, qu'entre parenthèses, vous fêtiez copieusement. Deux pauvres petits se présentèrent demandant un gîte. Vous les avez chassés; et comme ils ne s'éloignaient pas assez tôt, engourdis qu'ils étaient de froid et de misère, vous avez lâché sur eux vos trois chiens. Dès l'aube, on les trouva étendus sur les fours à plâtre. Ils étaient morts.

— Asphyxiés... Donc je ne suis nullement responsable.

— Votre mauvaise foi égale l'abus que vous faites du pouvoir.

— J'abuse?...

— Oui, monsieur, au nom même de la liberté.

— C'est trop fort! Un exemple?

— Le voici :

Requis pour une affaire qui vous était personnelle, le commissaire de la circonscription ayant refusé de souscrire à une illégalité, vous venez perfidement de faire entendre au juge qu'il est cousin de Maurice Debussy, et que celui-ci pourrait bien être l'amant de Lazarette!

— Tout ça ne vous regarde pas!

— Mais moi, je regarde, et vos gredineries m'écoeurent; aussi je vous laisse embourbé dans votre pétaudière municipale, où un Geruille quelconque viendra vous donner le coup de grâce; et je vais remplacer le secrétaire du président des maires qui prend sa retraite.

— Vrai? demanda Foicho éperdu.

— Je servirai un chef ennemi du gâchis, n'égayant pas les listes électorales, et qui saura parler aux instituteurs, dresser un budget, rédiger les réglemens d'intérêts locaux, encourager le bien et empêcher le mal.

— Mon petit Finet, ne me lâchez pas!

— Si la fermière ne rentre pas demain aux Parjadis, je vous quitte.

— Même après une augmentation de traitement?

Finet rougit et murmura :

— Votre bassesse de caractère m'écœure...

— Vous réfléchirez, conclut Foicho.

Et il se retira en marmottant :

— Depuis la mort de Vermont et le départ de Gerville, je flottais tranquille comme un bouchon sur l'eau ; je recommence à ne plus être dans mon assiette.

Le lendemain de cette scène, M. Écam conduisait Lazarette dans le cabinet du juge, où il trouvait son collègue Servil, attaché aux Délégations spéciales et judiciaires. M. Ledogue, en le remerciant, lui fit comprendre, qu'à l'avenir, il se passerait de ses services pour continuer l'affaire, et ajouta :

— Soyez circonspect avec votre cousin Maurice Debussy.

Le conseil était clair : les insinuations de Foicho portaient déjà leurs fruits.

Le magistrat de la banlieue retiré, M<sup>me</sup> Vermont subit un interrogatoire tellement com-

plexe que, par crainte de confondre dates et faits, elle s'abstint de répondre.

— Votre silence vous accuse, observa le juge.

— De quoi? répondit-elle vivement.

— D'avoir participé aux morts violentes des époux Vermont.

— Je continue d'entendre des folies, ou je deviens folle moi-même! s'écria-t-elle, indignée. Une pareille suspicion mérite le dédain.

— Désirez-vous voir votre mari?

— Épargnez-moi ce nouveau supplice.

A peine ces mots étaient-ils articulés, qu'elle en comprit l'imprudence. Ne venait-elle pas de se trahir un peu? Vis-à-vis la justice, le peu gagne d'énormes proportions; elle le sentit; et néanmoins persista à cacher la vérité, car elle ne voulait point qu'un jour, son enfant lui reprochât de n'avoir rien fait pour lui sauver un nom honorable. A tout prix, elle tâcherait de lui épargner une tare, qui, dès la naissance, le rangeant parmi les parias, lui fermerait l'avenir. Assez tôt, d'ailleurs, on la forcerait d'expliquer la trame des crimes, si Pierre les avouait; en attendant, la situation lui commandait de se taire.

— Votre attitude, dit le juge, m'oblige à prendre une détermination qui, momentanément, vous privera de vivre chez vous.

— Hier, répondit la jeune femme émue, je vous considérais comme un protecteur, aujourd'hui la défiance s'empare de votre esprit et je suis victime de ce revirement.

— Parlez avec franchise, et ma bienveillance ne se démentira pas.

— Que puis-je dire qui ne vous soit connu ?

— C'est bien, prononça le juge avec froideur, l'enquête suivra son cours ; partie de simple, elle devient composée, mais cela n'effraie pas, je suppose, M. le commissaire des délégations, qui va vous conduire dans les bureaux du service de la Sûreté, où vous resterez à sa disposition.

Lazarette était captive.

En vertu d'une ordonnance, M. Servil opéra une infructueuse perquisition chez Maurice Debussy, puis se transporta à la ferme, où ses recherches amenèrent la saisie d'une lettre inachevée. « Ma chère mère, avait écrit Lazarette, je suis bien malheureuse ; Pierre, devenu fou, va être interné à l'asile Sainte-Anne. J'ignore quand il en sortira ; mais il est cer-

tain qu'il ne reviendra plus ici. Le passé est affreux et l'avenir m'épouvante ; je voudrais oublier l'un et ne pas sonder l'autre. Hélas ! que de détails navrants il me faut te conter... »

L'écriture s'arrêtait là.

De méchante humeur, M. Servil se demanda comment cette rédaction, d'où la vérité aurait peut-être surgie, avait été interrompue ? Il pesa le sens des paragraphes qui l'intriguaient, les interprétant pour les besoins de sa mission. « Il est certain qu'il ne reviendra plus ici. Le passé est affreux et l'avenir m'épouvante. »

La police, songea-t-il, a de sérieux appuis : la maladresse et l'imprudence des criminels. Les femmes sont expansives, écrivassières, et Saint-Lazare, comme les autres prisons, nous sert avantageusement de « boîte à lettres ». L'auteur de ces lignes me paraît susceptible d'examen. Allons, ça marche, mon juge sera content.

Un gros nuage assombrissait pourtant la joie secrète de M. Servil ; il employa l'après-midi à collectionner des témoignages en faveur des jeunes Vermont. Foicho, désarmé, n'osait les contredire ; il ouvrait la bouche, cher-

chant des mots que Finet ne lui soufflait plus, car l'honnête secrétaire avait commencé par s'offrir un congé.

M. Servil s'aperçut vite du défaut de Cathérine et voulut en profiter. Il favorisa son intempérance de langage, prit un ton paternel, devint familier, pressant, si pressant même que la servante dut se reculer. Il finit par lui communiquer le commencement de la lettre de Lazarette à sa mère, comptant beaucoup sur l'effet qu'elle produirait. Il recueillit des appréciations dépourvues de valeur.

— Enfin, s'écria-t-il découragé par son insuccès, quel importun déranga votre maîtresse lorsqu'elle écrivait?

— M. Écam, qui l'a emmenée immédiatement. Elle a demandé le motif de cette rigoureuse mesure, et j'ai entendu qu'il répondait : « J'exécute les ordres du juge d'instruction. »

— Mon collègue a-t-il lu cette page?

— Je ne crois pas. Il est resté dans la salle commune, tandis que la patronne s'appêtait.

— Savez-vous pourquoi elle est certaine que son mari ne rentrera point aux Parjadis?

— Il s'y déplaisait depuis la mort de ses parents.

— Ces morts sont-elles bien accidentelles?

— Assurément. J'étais là quand on a retiré la vieille du puits et le vieux du trou.

— Mais à l'heure même de leur chute?

— Ils n'ont invité personne. Vous m'en demandez trop.

De retour à Paris, M. Servil rédigea son volumineux procès-verbal auquel fut annexé la lettre saisie qu'il visa : « *Ne varietur* » et, par excès de zèle, se rendit au domicile particulier de M. Ledogue.

Celui-ci, heureux de cette marque de déférence, lui demanda s'il avait dîné?

— Une simple collation m'a suffi, répondit-il, et j'ai dû l'absorber dans mon cabinet, qui me sert de chambre de repos, tellement je suis accablé de travail.

— Vous avez la confiance du préfet?

— Il n'a pas de serviteur plus soumis que moi. Je passe une partie des nuits à étudier les affaires secrètes qu'il me donne.

M. Servil alluma un cigare que le juge lui offrait, puis retira de son portefeuille en cuir de Russie, plusieurs grandes feuilles de papier reliées par des ficelles rouges.

— Mon procès-verbal d'enquête, fit-il.

M. Ledogue, après avoir lu ce qu'on lui présentait, remarqua :

— Ce long rapport avec ses nombreux « attendu » ne prouve pas grand'chose. Les perquisitions ne vous ont rien fait découvrir ?

— Pardon, la lettre jointe à ce procès-verbal spécial.

Il donna joyeusement les deux pièces qu'il tenait en réserve et s'écria :

— J'ai le nez sur la piste, et des armes contre la fermière ?

Le juge analysa le document, et fut loin de partager l'allégresse de son subordonné.

— Cette lettre, dit-il, est aussi discutable que les présomptions morales de culpabilité concernant les détenus. Les preuves juridiques nous échappent et si de nouvelles investigations n'amènent un résultat plus probant, je conclurai à un non-lieu.

— Pierre Vermont est coupable, affirma le commissaire.

— Il a pu, en effet, conduire prématurément au cimetière, son oncle et sa tante, et commettre ce double crime sous l'empire d'une passion. L'immunité encourage et multiplie ce genre de forfaits, auquel je m'at-

tache, parce qu'il est typique, intéressant à étudier. Dans les campagnes, le mobile varie peu : c'est une somme souvent dérisoire qui le détermine, mais les crimes qui nous occupent paraissent sortir de la vulgarité, et semblent avoir été conçus plutôt par sentiment que par âpreté au gain. Lazarette fut-elle instigatrice effective ou innocente des morts entre lesquelles il existe une étroite similitude ? Tel est le problème à résoudre. En tous les cas, son image a plané sur elles. Pour les villageois de la localité, les accidents sont établis d'une manière nette, indiscutable, mais cette précision même est obscure, à mon sens, et votre enquête n'y jette aucune clarté.

— La femme se dérobe aux questions embarrassantes.

— Ce soir, l'avez-vous vue ?

— Galant, selon mon habitude, dit M. Servil avec un sourire, je l'ai fait monter dans mes bureaux, où on lui a servi du bouillon et du vin chaud. Je l'assurai qu'elle n'avait rien à craindre, bien que son mari, redevenu calme, avouât être l'auteur des lugubres événements.

J'espérais la forcer à se départir de cette

réserve systématique qu'elle garde vis-à-vis de nous.

« Vous m'étonnez », répondit-elle d'une voix qui me déplut.

Mon procédé ordinaire n'avait pas réussi.

— Ce subterfuge est maladroit et dangereux : maladroit, parce que la santé de Pierre retarde une confrontation; dangereux parce que Lazarette, n'ayant pas mordu à l'appât mensonger, deviendra méfiante.

— Tous les moyens sont excellents pour atteindre le but.

— Faut-il au moins qu'ils l'atteignent; les plus simples, les plus honnêtes, distinguent le vrai policier.

M. Servil sentit le coup d'épingle et répliqua :

— J'aide le hasard, notre meilleur auxiliaire, il indique souvent la combinaison que ne sauraient inventer les hommes ayant la prétention de tout savoir.

M. Ledogue fit semblant de ne pas comprendre l'allusion et compléta sa pensée :

— L'époque actuelle est à l'analyse, aux progrès, et les criminels, tous les premiers, sont à la hauteur des raffinements modernes.

Ils perfectionnent leurs moyens d'exécution, et quelques-uns seraient de véritables artistes, s'ils appliquaient utilement leur ingéniosité. A nous de les suivre. Pierre fait-il partie de ceux qui, patients, adroits, obstinés, n'agissent qu'après mûre réflexion ?

— Vous l'avez dit.

— Ses antécédents n'attestent aucune défaillance.

— Le vilain côté de la nature humaine ne se montre qu'autant qu'il se trouve aux prises avec la nécessité. Abandonnons un instant les personnes et discutons leurs actes. Qui devait profiter du départ des propriétaires de la ferme ? Pierre et Lazarette. Leur mariage en dépendait.

Le premier crime entraîna le second. Quand les paysans s'y mettent, ils ne regardent pas au plus ou moins d'ouvrage, et ici, nous avons deux mobiles puissants, l'amour et l'or.

— Malheureusement, personne aux Parjadis n'est disposé à nous mettre sur la bonne voie.

— Excepté le maire, bien qu'il fasse des réticences.

— J'ai tenu compte de ses remarques, pourtant je doute encore et beaucoup. Le prévenu

a d'étranges contradictions. Ce soir, au dépôt, il pleurait.

— Quel criminel n'a pas ses minutes d'attendrissement ?

— J'hésite à prendre une mesure rigoureuse. S'il fut coupable, le fut-il sous l'empire de désordres moraux ? L'article du Code pénal est significatif : « Il n'y a ni crime, ni délit, lorsque le prévenu est en état de démence au moment de l'action, ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister ». Les médecins légistes décideront.

— Ils sont enclins à confondre la maladie avec le vice. Dans l'intérêt de la société, il est préférable que Pierre soit détenu à la prison, plutôt qu'à l'asile.

M. Ledogué posa le doigt sur un bouton électrique.

Un domestique parut.

— Servez le thé, lui commanda-t-il.

Juge et commissaire allumèrent de nouveaux cigares.

— Décidément, reprit le juge, vous tenez à conserver les prévenus ?

— Je suis peu sentimental, et le plaisir d'ar-

rêter les criminels ne me suffit pas, bien que j'éprouve un bonheur inexprimable à remplir cette partie positive de mes fonctions. Quelle joie, lorsque j'ai la chance de remettre mes gredins à des magistrats de votre compétence, pour qui l'instruction est un attrait ! Avec vous, ils ne peuvent dissimuler longtemps leurs instincts scélérats.

— La lutte contre l'inconnu apporte toujours des surprises qui doublent les émotions de la bataille.

— J'arrête, vous instruisez, les juges condamnent et nous vivons tous de la loi !

Cet enthousiasme gagna M. Ledogué.

— J'enverrai Pierre à Mazas, dit-il.

— Et sa complice ?

— A Saint-Lazare.

Au secret, elle nous appartiendra. D'ailleurs sa réponse concernant une entrevue proposée entre elle et son mari ne laisse aucun doute sur sa culpabilité. Ne vous a-t-elle pas répondu :

« Épargnez-moi ce nouveau supplice », phrase tranchante comme un couteau de guilotine ?

— Il est notoire que les femmes ne sont

jamais entièrement sincères, lors même qu'elles entrent dans la voie des aveux.

— Elles se conservent ou croient se conserver une porte de sortie. Est-il admissible que les séjours prolongés du peintre aux Parjadis aient été innocents ? Tandis que les médecins examineront le mari, nous surveillerons les amis de la femme.

— Vous croyez peu à la vertu féminine ?

— Au Parquet, j'ai la spécialité des affaires d'adultère.

M. Ledogue s'assit à son bureau, rédigea plusieurs lettres destinées aux médecins légistes et aux directeurs des prisons de Mazas et de Saint-Lazare, puis, sur des imprimés à entêtes, signa les mandats d'arrêt et de dépôt.

Ainsi deux magistrats, l'un amovible, l'autre inamovible, venaient, en fumant des cigares et en buvant du thé, de décider que Pierre et Lazarette seraient mis à la disposition de la justice, et que l'Instruction resterait secrète. Le parti pris du commissaire pesant sur les scrupules du juge avait prévalu et fini par entraîner le fléau complaisant de la balance.

M. Servil serra la main du juge, lui promit le succès et ajouta :

— Je conduirai les inculpés dans leurs prisons respectives, j'organiserai les *souricières*, je verrai les médecins, je compléterai les renseignements et nous aurons bientôt la clé du mystère.

D'un cœur léger il descendit l'escalier, songeant à la petite réclame que lui ferait le *Figaro*, sur la façon dont il menait l'affaire des Parjadis.

Son fiacre le conduisit à l'hôtel du journal où il raconta les événements au rédacteur chargé des informations. A l'issue de cette audience, il jubilait.

— Bonne journée ! pensait-il ; maintenant, couronnons-là.

Et, sous prétexte d'obtenir des indices confidentiels sur un complot concernant la sûreté de l'État, il se glissa dans un appartement hospitalier de la rue de Provence, dont les salons seuls semblaient être éclairés, et y passa le reste de la nuit.

## CHAPITRE XII

### La cellule double

A la maison d'arrêt et de correction dite « de Mazas », l'évasion et la révolte sont moins à craindre que le suicide. Pour éviter celui-ci, le directeur fait placer les assassins en cellule double et leur donne un ou plusieurs compagnons choisis parmi les détenus dont les mœurs ne sont pas suspectes.

M. Ledogue ayant demandé que Pierre fût l'objet d'une surveillance spéciale, on incarcéra le prisonnier avec deux individus : l'un, originaire de Marseille, arrêté en flagrant délit de faux en écritures, qui compulsait des chiffres du matin au soir et cherchait à leurrer les experts commis à la vérification des livres falsifiés; l'autre, né à Genève, chef d'une bande

de contrebandiers qui, dans une rixe, avait blessé trois douaniers.

Faussaire et fraudeur cherchèrent à humaniser le nouveau venu ; mais gémissant d'inintelligibles monosyllabes, il ne répondit pas à leurs avances.

Au début, les médecins chargés de l'examen de son étal mental classèrent le fermier dans la catégorie des demi-fous, sorte de névrosés auxquels on accorde un commencement d'irresponsabilité.

Le matin du dimanche gras, le falsificateur d'écritures reçut une quantité de provisions capable de nourrir dix personnes. Il invita ses co-détenus à profiter de l'aubaine. Le contrebandier se réjouit ; Pierre refusa, enveloppant d'un regard soupçonneux l'hôte et l'amphitryon qui se mirent à manger beaucoup et à boire un peu moins, car, faute de vin, ils devaient absorber l'ordinaire de Mazas. Très jovial, le fraudeur raconta les ruses qu'il employait pour dépister les gendarmes et effacer les traces de son passage à travers les haies, les buissons, les chemins, et s'étendit longuement sur une bataille entre son chien et celui d'un douanier.

— Luc, raconta-t-il, doué d'un flair merveilleux et très agile, malgré les dentelles qu'il portait autour de son corps afin de les passer en contrebande, s'élança sur le « chien espion », le déchira de ses crocs formidables et prit la fuite.

— A Londres, on donne en spectacle de singuliers combats d'animaux, dit le comptable, qui se flattait d'avoir voyagé une partie de sa jeunesse et de connaître les mœurs des différents peuples européens.

Pierre, toujours morne, écoutait la conversation.

— On dresse à la lutte jusqu'à des volailles, disait le narrateur, et c'est vraiment curieux de voir manœuvrer ces petites jambes garnies d'éperons aux pointes acérées. Quand ils sont bec à bec, les coqs...

A ce mot, un souffle rauque, caverneux, trancha le récit. Les mangeurs eurent un geste d'effroi : Pierre, debout, hagard, brandissait une chaise, prêt à l'abattre sur les épaules de l'exubérant méridional.

Avant de pouvoir éviter le choc, l'homme menacé roula par terre avec les débris de la chaise.

Des gardiens le transportèrent, sanglant, à l'infirmerie, tandis que d'autres passaient à l'assommeur la camisole de force.

L'évènement aussitôt connu du préfet de police et du juge d'instruction, M. Servil se transporta à Mazas et se fit ouvrir la nouvelle cellule double dans laquelle Pierre était gardé par deux colosses, jongleurs de pavés, qui purgeaient une condamnation de quatre mois pour coups et blessures.

Le fermier, sur son lit, la bouche ouverte, hébété, resta sourd aux questions du commissaire qui, peu satisfait d'une pareille réception, prit à part les hercules et leur recommanda de veiller étroitement sur leur dangereux camarade.

— Sa stupeur, dit-il, est une ruse ; il simule la folie dans le but d'obtenir sa translation à Bicêtre pour s'évader. Pendant son sommeil ou autrement, tâchez d'obtenir des confidences ; je vous en tiendrai compte.

Cette souricière établie, M. Servil se retira.

Le lendemain, on délivrait Pierre de la camisole. Il était calme, et n'exhalait de soupirs que vers le soir, au moment où la fièvre commençait à lui suggérer des hallucinations qui,

croissant avec l'obscurité, s'évanouissaient dès les premières lueurs de l'aurore. Les saltimbanques, aux aguets, ne lui entendirent répéter que les mots brusques, partant comme des pièces d'artifice : feu ! coq ! bâtons ! Parjadis ! Maurice ! Lazarette !

---

## CHAPITRE XIII

### Lettres saisies

*Lazarette Vermont à Mademoiselle Vilain.*

Chère demoiselle,

Le 107 de la rue du Faubourg-Saint-Denis m'a ouvert ses portes ce matin et, le cœur bien gros, je les ai entendues se refermer sur moi.

Le directeur et le médecin en chef de l'établissement ont décidé que j'entrerais à l'infirmerie.

Vous connaissez mon passé; est-il injustice plus criante que cette incarcération arbitraire? Par bonheur, il existe encore de braves gens, et la conviction de conserver leur estime me console un peu.

Votre droiture, votre amour du bien m'en-

hardissent à solliciter une grâce : la charge sera lourde pour vos vieux ans, mais l'énergie ne vous manque pas.

Ma famille, au loin, ne peut me secourir ni me remplacer; voulez-vous habiter la ferme, y être maîtresse absolue, décacheter la correspondance, régler les comptes, diriger le personnel; enfin, me mettre au courant de ce qui surviendra?

On veut que j'impute à Pierre la mort de ses parents, et l'on m'accuse de mensonge. Je ne saurais trop répéter qu'il est fou, et que vie, bonheur, tranquillité, tout est perdu pour lui et pour moi.

J'avais commencé une lettre à ma mère; je n'ose plus l'informer de la situation tellement elle s'est compliquée.

Je vous embrasse en pleurant.

LAZARETTE VERMONT.

*Mademoiselle Vilain à Lazarette Vermont.*

Chère enfant,

Vous sortirez de cette redoutable épreuve; il est impossible que la vérité ne se fasse jour,

et la vérité, c'est la réhabilitation éclatante, la confusion de ceux qui vous oppriment.

Selon votre désir, je suis installée aux Paradis. Henri, Catherine et Antoine redoublent d'efforts pour vous prouver combien ils vous aiment, vous respectent et vous plaignent.

Vous avez eu raison de compter sur mon amitié, elle ne vous fera pas défaut.

VILAIN.

*P. S.* — M. Foicho est désolé; son inséparable Finet le quitte. Cette rupture donne lieu à une foule de commentaires.

*Lazarette Vermont à Mademoiselle Vilain.*

Salle Saint-Léonard.

Merci mille fois, chère et bonne demoiselle, votre acceptation m'ôte une inquiétude, et Dieu sait combien il m'en reste!

Après plusieurs nuits atroces, j'ai pu dormir. Qu'il est cruel le réveil de l'honnête femme en prison! Se reconnaître à côté de créatures indignes, perverses, répugnantes; essuyer leurs propos, s'entendre tutoyer, salir,

vilipender, et n'avoir pour défense que des larmes!

J'aurais dû me laisser précipiter au fond du puits, je ne connaîtrais pas ces misères.

Le septième mois de ma grossesse s'achève. Lourde, malade, nerveuse, j'apprécie les soins des sœurs.

Les filles de service, choisies parmi les condamnées, me proposent, moyennant rétribution, de m'éviter certaines corvées qui incombent aux prévenues valides. Envoyez-moi cent francs, car j'ai aussi besoin d'objets de toilette indispensables.

Les pensionnaires de l'infirmerie chuchotent et me montrent du doigt. Je leur suis une curiosité, ayant, paraît-il, avancé la fin de deux vieillards qui s'opposaient à mon mariage. On ouvre des paris sur le plus ou moins de chance de ma condamnation. — C'est inouï. — Au milieu de ce rebut social, je finis par me croire criminelle. Ah! certes, je le fus... d'avoir aimé comme les femmes aiment... absolument.

M. Servil me demande au cabinet du directeur. Va-t-il me remettre à la torture?

Cet homme et son apparente courtoisie m'effraient.

Il est venu m'annoncer que le secret qui pèse sur moi va bientôt cesser. J'étais donc au secret? comme une grande coupable!

— Vous pouvez demander au juge la permission de recevoir votre famille, a-t-il ajouté avec condescendance.

— Ma famille est en province, ai-je répondu, je ne désire pas lui apprendre où je réside.

— Vos amis?...

— Je leur épargnerai l'ennui de venir dans un pareil endroit.

— Vous ne faites aucune exception?

— Aucune.

— Pas même en faveur de M. Maurice Debussy?

— Pourquoi prononcer ce nom?

La rougeur m'était montée au visage. Cette sollicitude d'un magistrat à l'égard d'une détenue outrepassait les bornes, et s'il avait été possible de me méprendre sur le caractère de l'affront qu'elle recélait, le timbre et les nuances d'une voix presque railleuse auraient suffi à m'éclairer.

— Probablement M. Servil ne trouva pas le coup assez droit, il ajouta :

— On connaît l'intérêt chaleureux du peintre pour votre personne.

— Qui vous l'a dit ?

— Le maire.

— C'est un misérable !

Je m'étais levée.

— Restez assise ! commanda-t-il.

J'obéis.

— Notre artiste, poursuivit-il, appuyant sur ce mot pour mieux insinuer le personnage dans ma vie intime, notre artiste a bien voulu vous rendre quelques légers services, restés d'ailleurs inefficaces.

— Je ne comprends pas.

— A la fête du vieux Vermont, il essaya, je crois, de griser celui-ci avec du vin... pris... dans la cave de vos parents.

— Ma mère avait donné ce vin à Pierre.

— Sur la demande ?...

— De M. Maurice, en effet.

— Elle le connaissait donc ?

— Non.

— Alors ?

— Il nous fut présenté un mois avant mon mariage.

— Dix mois, voulez-vous dire ?

— Je dis la vérité.

— Je n'aime pas à démentir une dame, mais le paysage représentant Pierre à vos genoux indique le mois de septembre.

— Nous n'avons pas posé pour ce tableau, l'artiste a fait notre portrait par surprise.

— Surprise étonnante. Enfin... Passons à Victor Vopré, camarade de régiment et premier témoin de votre mari. Vers la fin du mois de décembre, tous deux se sont rendus plusieurs jours de suite à Paris. A cette époque, les familles Vermont et Gerville manifestaient ouvertement leur antipathie mutuelle.

— Que voyez-vous d'extraordinaire à cela ?

— Rien d'anormal, j'en conviens. Mais il résulte des confidences échangées, que votre futur vous reprochait d'être coquette et parlait même de provoquer un certain Jules Brévannes. Dans sa rage impuissante de vous posséder, il prononça les mots : « Vengeance, trahison. »

« J'ai l'âme en deuil », aurait-il dit au sous-officier, « et je n'éprouve plus pour les miens que des sentiments amers et mauvais. »

— Cela prouve qu'il souffrait suffisamment pour épancher ses peines dans le sein d'un ami.

— Redoutez-vous encore la vue de l'homme dont vous ne prononcez jamais le nom ?

— Je suis à vos ordres. J'ai hâte de fuir ce lugubre séjour.

— Une confrontation est d'abord obligatoire.

— Je l'appelle de tous mes vœux.

— Avez-vous un avocat ?

J'hésitais à répondre, M. Servil vint à mon aide.

— J'en connais plusieurs fort compétents.

Il cita des noms. Je demandai à réfléchir. Il me congédia, et je revins à l'infirmerie comme une femme que l'on aurait battue.

Le persillage cingle bien autrement qu'une corde ; la chair flagellée guérit ; les blessures d'amour-propre se cicatrisent-elles ? — Je ne crois pas.

Oh ! si meurtri du contre-coup de mes affronts, l'être que je sens vivre, en portait jamais les marques indélébiles, si je devais le voir courbé sous l'opprobre, et flétri, et honteux, par pitié, Seigneur, que ma mort immédiate tue plutôt l'innocent !

Une fille de service étrangère à la salle Saint-Léonard, vient de poser sur ma table une boulette de papier, en me disant : « Lisez ».

Je ne pourrais la reconnaître ; son apparition fut trop rapide.

Je déroule le papier, il contient ces lignes :

« Méfiez-vous de la *veilleuse*, elle est de la police. M. Servil cause avec elle chez le directeur. La *soubrette* sait par son... ami, détenu à Mazas, que l'état de Pierre Vermont est alarmant. Avalez cet avis. »

Malgré mon étonnement, je jette l'écrit dans mon pot à tisane, et, bien mouillé, je parvins à l'anéantir.

De qui émane-t-il ? Je n'attends que ruses et déboires. Pourtant il se pourrait qu'une âme généreuse, égarée dans cet infect asile, eut pitié de ma situation.

Je regarde dans la salle : des trois filles de service, deux s'y trouvent, laquelle appelle-t-on la *soubrette* ?... La troisième, absente, est la *veilleuse*. En tous les cas cet avertissement me trouble. Quoi ! M. Servil m'annonce que le juge prépare une confrontation, et j'app-

prends que l'état de mon mari s'aggrave et la rend impossible? Je marche vers un piège; mais où, comment, de quelle nature est-il? Dois-je accepter un des avocats proposés par le commissaire des délégations? Conseillez-moi, chère demoiselle; jamais je n'eus tant besoin de guide.

Votre

LAZARETTE.

*Mademoiselle Vilain à Lazarette Vermont.*

Armez-vous de courage, pauvre recluse.

Une perquisition opérée chez vos parents, afin de saisir votre correspondance, leur a tout révélé. M. Gerville ne se contient plus et jure de tuer Foicho, car il le soupçonne de s'être vengé sur vous de leurs anciens malentendus. Cette assertion, faisant d'un maire le dernier des citoyens, me paraissait monstrueuse; hélas! elle n'est que trop fondée.

En m'apprenant sa nomination à la mairie de Vincennes, Finet n'a pu taire les petitesesses, la rancune, l'indigne rôle de son chef à votre égard.

Nul ne prévoit la tuile prête à l'écraser; mais vos adversités, croyez-moi, ne porteront pas bonheur à ce méchant homme.

Vous saviez votre mère souffrante depuis qu'on l'avait séparée de vous, de ses amis, de ses habitudes. Atteinte de ce mal des montagnes qui plonge les attristés dans l'accablement, elle ne sortait plus, n'essayant pas de réagir, et était devenue indifférente même aux joies triomphantes du chasseur, exécutrices des siennes.

Tandis que nous la croyions résignée, elle soupirait après vous, son unique consolation d'autrefois, son unique désir d'à présent.

Je tiens ces détails de M. Brévannes, qui m'annonce le mariage de son fils Jules avec une demoiselle du haut commerce. Le jeune ménage habitera Paris.

Étrange contraste: à côté de cette agréable nouvelle, on me mande une catastrophe, qu'à dessein je retarde de vous transcrire, et à laquelle il me faut arriver.

Dès que votre mère apprit le motif d'une descente de justice chez elle, la folie de son gendre, l'emprisonnement de sa fille, l'accusation qui pèse sur eux, elle ne dit rien, mais elle

ne put se relever du fauteuil où elle passait tant de jours solitaires.

Rassurez-vous, le médecin constate une notable amélioration de son état. La paralysie dont elle fut subitement frappée n'est pas complète, et les Brévannes s'efforcent de pallier à votre absence. Le bien-être matériel qui l'entoure lui permettra d'attendre que votre tendresse filiale vienne lui apporter l'espoir.

Une bonne inspiration conduisit M. Maurice aux Parjadis. Je l'ai retenu à déjeuner. En me serrant les mains, très ému, il répétait :

« — Peut-on savoir qui nous mène et nous ramène ? » Dernières paroles de ma dernière soirée ici. Je ne croyais, alors, jamais revoir la ferme... sous cet aspect, du moins. Pierre avait raison de chercher à la vendre. Ce grand calme, ce vide jettent un froid...

— Mon costume déteint sur vos idées, répondis-je, faisant allusion à une causerie que nous avions eue naguère.

Il me complimenta sur l'exactitude de ma mémoire, et je le remerciai, assurant que je m'estimais heureuse d'avoir conservé presque intégralement mes facultés.

— Même celle de prédire l'avenir? questionna-t-il avec son sourire fin, un peu caustique.

— Me suis-je souvent trompée? demandai-je.

— Vous feriez des prosélytes, je l'avoue, car véritablement la fatalité plane sur les Parjadis, et je commence à croire que nous sommes les jouets de l'imprévu.

— Comme la roulette au jeu.

Il m'apprit avoir reçu une visite matinale du commissaire des délégations. Non content de secouer l'atelier, ce galant homme aurait poussé ses minuties jusque dans l'hôtel habité par le peintre et sa mère. Il emporta, en guise de pièces rares, l'invitation de Pierre qui priait l'artiste d'être son témoin!

Admettant difficilement un tel remue-ménage pour une si piètre capture, Maurice Debussy a consulté son cousin Écam, qui l'engage à s'incliner devant les exigences de la justice.

Je me suis permis de lui communiquer vos lettres, et nous les avons commentées avec la sympathie qu'inspirent vos revers. M. Maurice se trouve justement avoir un ami, secrétaire de la conférence des avocats, garçon intelli-

gent, actif, sérieux. Priez le bâtonnier de l'ordre de vous envoyer pour défenseur M<sup>e</sup> Darius Muller; une réputation qui s'affirme de jour en jour le recommande particulièrement; abandonnez-vous à sa loyauté.

En me disant : « au revoir », le peintre est parti convaincu que le hasard s'appelle aussi la « Providence ».

Votre dévouée,

VILAIN.

*Lazarette Vermont à Mademoiselle Vilain.*

A mes humiliations, est venue se joindre cette poignante inquiétude : reverrai-je ma mère? — Doute affreux.

Je savais la fatale nouvelle par le juge d'instruction, qui me remit avec beaucoup de ménagements une lettre de mon père. L'auteur de mes jours se montra plus tendre qu'il ne le fut jamais. Il ne quitte pas ma chère maman, tâche de se faire pardonner ses torts, et s'enquiert de mon mari avec un intérêt paternel. L'état de ce dernier me laisse dans une effrayante perplexité ; il ne s'améliore pas,

et la confrontation est remise de semaine en semaine. Les médecins vont déposer leur rapport, et je termine ma petite layette; leur travail et le mien s'achèveront ensemble.

Chaque point que je fais marque une seconde, l'heure passe, le jour fuit, la nuit lente s'écoule, et le lendemain, à la même place, je tire la même aiguille, je souffre les mêmes angoisses de l'attente. Mortel effroi ! si j'allais accoucher ici? Non, non, Dieu ne permettra jamais pareil déshonneur !

Quel remords doit éprouver M. Foicho ! Se doute-t-il des larmes que ses rancunes font répandre ?

Le bâtonnier de l'ordre des avocats m'a répondu. M<sup>e</sup> Darius Muller doit demander au juge le permis de communiquer.

Pourvu qu'il ne surgisse pas d'entraves ?

Restez-moi fidèle, chère et bonne amie, votre affection est précieuse à un cœur désolé comme le mien.

LAZARETTE VERMONT.

*Mademoiselle Vilain à Lazarette Vermont.*

On enterre aujourd'hui, à l'église, M. Foicho. A l'église, entendez-vous !

Il est décédé dans des circonstances épouvantables.

Finet parti, il chercha un secrétaire, n'en trouva pas, et mit bravement sa fille Ursule à la tête de toute la comptabilité. Voyez d'ici la belle personne aux pompons, trônant avec son père, qui, d'un côté, la gourmandait, et un bohème-rimailler, camarade de Vopré, qui, de l'autre, lui récitait des poésies. Entre les deux, sa préférence ne balança pas longtemps. Elle et le bohème aux cheveux crépus s'enfuirent, soulageant la caisse municipale de deux mille francs.

Adèle Blonde, devenue majeure et précédemment enlevée avec son petit patrimoine, par le beau sous-officier, avait rendue jalouse M<sup>lle</sup> Foicho.

Joli pays, n'est-ce pas?

Le maire se consolait du départ de sa fille, lorsque les conseillers exigèrent le remboursement des fonds communaux.

Il courut à la Préfecture de police et fit donner la chasse aux fugitifs. Le préfet l'informa qu'on les avait découverts à Nice.

Pour les arrêter, il fallait que lui, Foicho, vint immédiatement signer sa plainte.

En route, absorbé par ses réflexions, le maire traversait les rues sans se garer. Tout à coup une flèche d'omnibus l'envoie rouler sous un corbillard à panaches. En reprenant connaissance, à l'hôpital où on l'avait transporté, sa première pensée fut pour les deux mille francs; il calcula ensuite l'indemnité qu'il réclamerait à la Compagnie générale des Omnibus et à l'administration des Pompes funèbres.

Le cocher du char mortuaire, qui n'avait pu retenir ses chevaux, venait chaque jour savoir des nouvelles; le blessé voulut le voir, et prit son ton doctoral pour l'interroger :

— Votre nom?

— Troitieree.

— Troitieree? Je suis sauvé. Votre char était de quelle classe?

— De la troisième.

— Je suis *tripement* sauvé, s'écria-t-il avec un éclat triomphal qui lui amena une gorgée de liquide rouge aux lèvres.

Le lendemain il était mort.

Henri raconte à qui veut l'entendre la joie qu'avait éprouvée cet orgueilleux en voyant Étienne étendu sur l'échelle.

« — L'avare a inventé la trente-septième façon de mourir, répète-t-il, soit, mais classons la mort du fourbe sous le numéro trente-huit et n'en parlons plus. »

Une visite m'a fait beaucoup d'honneur et vous sera sensible, je l'espère. M<sup>me</sup> veuve Debussy est venue s'enquérir de la santé de M<sup>me</sup> Gerville et de la vôtre. M. Maurice, qui l'accompagnait, parle d'aller finir l'hiver à Rome. En amenant sa mère aux Parjadis, ne prouve-t-il pas indirectement l'admiration et le respect que vous lui inspirez ?

Votre vieille amie,

VILAIN.

## CHAPITRE XIV

### Un avocat

Germain, valet de chambre de l'hôtel Debussy, avait prononcé le traditionnel : « Monsieur est servi. »

Et Maurice d'entraîner Darius dans la salle à manger en disant :

— Tu pourras causer, nous serons seuls...

— Ta mère?...

— Elle inaugure un asile. Son dada, tu le sais, consiste à s'inscrire parmi les fondateurs d'établissements charitables.

— Cette fois, de quelle œuvre s'occupe-t-elle ?

— D'une œuvre éminemment humanitaire : donner un refuge, du pain, des vêtements, du

travail aux femmes non perverties et momentanément abandonnées.

— M<sup>me</sup> Debussy est une vaillante; elle a un cœur...

— Adorable!

— Et qui t'aime!...

— Nous nous comprenons si bien...

— Elle ne tire aucune vanité des bienfaits qu'elle répand, combat sans bruit la misère, et encourage les malheureux à vivre. C'est beau!

Les jeunes gens s'installèrent en face l'un de l'autre.

Sur la table, coquettement dressée, scintillaient le cristal et l'argenterie aux ciselures artistiques. Malgré ce luxe engageant et une odeur de mets savoureux, leur appétit semblait peu excité. C'est qu'ils n'étaient pas encore à l'âge où la bonne chère écarte les préoccupations.

« Quand aura-t-il fini? » pensait Darius suivant les allées et venues du domestique qui faisait le service.

Maurice le comprit.

— Si nous déjeunions à la mode russe? proposait-il.

— Riche caprice!

— Germain!]

— Monsieur...

— Servez le repas complet et retirez-vous; je sonnerai pour le café.

Le valet obéit et ferma la porte sur ses pas.

— Maintenant continuons, dit le peintre.

— Où en étais-je?

— Tu m'expliquais la souricière tendue à notre protégée par M. Servil.

— Fort simple le piège : on engage une personne à écrire; on arrête ses lettres, et, après les avoir fait photographier, on les envoie à destination; le même travail s'opère pour les réponses.

— Avec qui correspondait M<sup>me</sup> Vermont?

— Avec une vieille fille que tu dois connaître.

— M<sup>me</sup> Vilain?

— Elle-même. Toi qui traces de chic une silhouette en deux coups de crayon, tu devrais en trois mots m'esquisser sa biographie?

— Cette respectable sorcière est le hibou des Parjadis.

— Un oiseau de mauvaise augure?

— L'emblème de la sagesse.

— Effigie qui aurait grand besoin d'être placée sur le fronton du Palais, afin de rappeler aux magistrats que le vrai rôle de la justice serait d'apporter la lumière dans les affaires obscures, et non de vouloir prouver quand même la culpabilité des prévenus.

Avec insistance, j'ai réclamé la mise en liberté provisoire et sans caution de M<sup>me</sup> Vermont, M. Ledogue me refusa cette faveur, prétextant que le commissaire suit une nouvelle piste.

— Il y met du temps, lui dis-je.

— Lenteur nécessaire, me répliqua-t-il; nous avons trop de meurtriers assez prudents pour éviter les maisons de fous, et assez fous pour éviter la prison.

— En quoi cela doit-il concerner la femme, étrangère aux crimes que vous imputez au mari?

— Imputez... Une conviction morale, énorme, écrasante, me permet d'accuser.

— M<sup>me</sup> Vermont?

— Je crois autant à sa complicité que vous à son innocence.

— Une preuve, une seule?

— Voici. Vous vous appuyez hautement sur

les lettres saisies; leur style est empreint d'une sincérité fort édifiante; elles vous serviront de piédestal, de tribune, d'où vous pourrez crier: « à l'injustice » tant qu'il vous plaira; mais ces mêmes armes défensives sont également des armes d'attaque. Votre cliente est, dites-vous, en dehors de toute participation criminelle; eh bien! j'affirme les crimes, et elle en fut l'instigatrice. En effet, comment admettre que ce tempérament, cette volonté qui parfois cède à une sensibilité naturelle n'aient pas suggéré un mot consolateur à la femme aimante, pour celui à qui ses charmes ont fait perdre la tête? Pas un atome de pitié, rien. Vous conviendrez que cette froideur est éloquente. Elle ne l'accuse pas, il est vrai, mais elle ne la défend pas. Il serait logique qu'elle s'acharnât à relever les erreurs possibles, et elle se tait!

L'argument frappait juste, il me déconcerta; mais bientôt, maître de moi, je repris:

— De deux choses l'une: ou elle est infâme, ou elle est honnête. Si vous la reconnaissez hostile à son mari, pourquoi la garder, si elle est coupable, prouvez-le.

— Nous essayons d'y parvenir; il se pour-

rait qu'elle eût été d'accord avec son époux avant les crimes et désunie après. Cela se voit. Une confrontation bien amenée, au moment opportun, nous fixerait sur ce point; Pierre semble vouloir la retarder...

— L'emprisonnement de sa compagne peut alors durer indéfiniment.

— Les médecins légistes ne s'entendent pas en ce qui touche le degré de responsabilité du fou; que leur rapport conclue à l'irresponsabilité, et je rends une ordonnance de non-lieu. La femme sera libre et la Préfecture de police fera du mari ce qu'elle voudra.

— Et cela signifie?... interrompit Maurice.

— Que, par mesure administrative, on internera Pierre dans un établissement d'aliénés. Tu vois, la tâche de défenseur n'est pas toujours facile; se trouver aux prises avec des magistrats lesquels, faute de preuves matérielles, se font une conviction morale...

— Tous ne sont pas ainsi.

— La plupart des juges, et les meilleurs, abusent de leurs pouvoirs discrétionnaires pour conserver leur réputation de gens très forts.

— As-tu consulté les experts-médecins?

— C'eût été naïf. Me sachant avocat de M<sup>me</sup> Vermont, ils m'auraient répondu évasivement. Lorsqu'on ne veut rien dire ou que l'on n'a rien à dire, on se retranche derrière le secret professionnel.

— En matière de police et surtout à cause du retentissement de la presse, le secret professionnel devient une véritable charge.

— Mes confrères, mieux au courant que moi des controverses doctorales, répètent: « Le fermier dérouté les médecins par une contradiction perpétuelle de son langage, de ses actes, de son état physique. Alternative-ment sensé et insensé, il échappe à l'analyse comme aux investigations. Le champ des hypothèses est trop vaste pour que l'on puisse formuler une opinion exacte. Pourtant, ce cas pathologique serait mieux traité à Bicêtre qu'à la Roquette. »

— Lorsque Molière plaisantait les médecins, l'expert n'était pas créé ou, du moins, on ne lui accordait nulle considération distinctive et supplémentaire; si le spirituel critique avait connu ce personnage important, je me demande avec quels égards il l'aurait traité?

— Plusieurs membres infailibles de ce

corps médical partagent l'avis des avocats. Les causes occasionnelles de la déséquilibration cérébrale du fermier reposent, assurent-ils, sur une succession d'événements qui l'ont plongé et qui le plongent encore dans une agitation violente, parfois dans une sombre mélancolie. La nature du mal les trouve moins affirmatifs : l'un se prononce pour l'encéphalite ; l'autre, prudent, réserve son diagnostic, et cette indécision satisfait MM. Ledogue et Servil, qui s'étonnent qu'on refuse d'accorder bon sens, raison, persévérance à un sujet ayant su mettre en pratique ses sinistres combinaisons.

Les jeunes gens passèrent au fumoir. Avec le café, Germain apporta une lettre pour Darius.

— Très pressée, monsieur, dit-il ; on demande une réponse.

— Faites attendre.

L'avocat déchira l'enveloppe. A mesure qu'il parcourait l'écriture presque illisible, une pâleur l'envahissait. Maurice observait sur sa physionomie les progrès d'une émotion vive et se troublait lui-même involontairement.

Darius lui remit la missive en s'écriant :

— Est-il au monde créature plus admirable et plus à plaindre ?

Tout bas, l'artiste avait commencé le préambule de la lettre, son ami reprit :

— Tu peux lire à haute voix, il est utile que je me pénètre de ces choses abominables.

Maurice continua :

« Comme les premiers grondements de l'orage qui s'apprête, une douleur sourde, profonde est venue m'éveiller ; mon être tremble, un frisson d'horreur dresse mes cheveux. Assise sur mon lit, les prunelles dilatées, je m'interroge avec effroi.

» Une heure passe.

» Soudain, la même douleur, atroce, poignante, intolérable... Grand Dieu ! serait-ce déjà le dénouement ?

» Je me lève ; une sœur accourt et essaie de me recoucher. Non, non, je m'habille, au contraire, et d'une voix suppliante, je lui dis :

» — Emmenez-moi hors d'ici... Quand ce ne serait que de l'autre côté de la rue... Je ne veux pas que mon enfant rougisse un jour du lieu de sa naissance, supporte ma honte, que la lumière blafarde d'une prison ternisse la pureté de son premier regard.

» Déjà, au chevet d'une autre malade, la sœur est partie et ne m'écoute plus.

» Mon effarement redouble.

» Hier encore, les minutes s'écoulaient mortelles ; aujourd'hui, elles disparaissent rapidement et je reste ! Pourquoi ? Ce pourquoi m'irrite, car je ne lui trouve en fait de réponse qu'une imprécation à l'adresse de ceux qui me détiennent injustement.

» Une femme hantée par l'insomnie fredonne. Son refrain m'exaspère, m'insulte, blesse toutes mes pudeurs.

» — Taisez-vous ! taisez-vous ! lui dis-je.

» Elle continue et me nargue.

» C'est affreux. J'ai envie de l'étrangler !... Oui, si je l'étranglais ; au moins, on aurait motif de me retenir, ou peut-être les prisonnières furieuses, se liguant contre moi, me tueraient-elles ?... Combien de moyens pour échapper à mes peines, mon imagination fiévreuse me fait-elle entrevoir et repousser ? Combien je regrette l'étroitesse de la surveillance qui m'entoure et l'épaisseur des grilles barrant les fenêtres... Un saut à air libre, et tout serait fini !

» Sur la salle Saint-Léonard ouvre un cabi-

net affecté aux accouchements. D'instinct je m'y dirige, une nouvelle exaltation qui me pousse ramène la sœur auprès de moi ; je lui parle, j'essaie de me leurrer d'espoir :

» — C'est une fausse alerte, n'est-ce pas ?

» Elle ne répond rien et s'avance vers le cabinet.

» — Ma sœur, vous qui, journallement, voyez des personnes dans ma position, est-ce ainsi que s'annonce leur délivrance ?

» Un signe imperceptible de ses lèvres anémiques me bouleverse. J'ai compris.

» — Il faut vous résigner, dit-elle, me montrant le réduit de misère.

» Me résigner !... me résigner ?... Cette parole est monstrueuse.

» Prison, cabinet, salle Sainte-Anne, où les mères indignes allaitent leurs nourrissons, médecins, filles de service, tout cela me répugne. Il est inadmissible que je subisse leur contact.

» Rongée d'angoisse, je réclame le directeur.

» — Le jour est encore oin, remarque la gardienne de service.

» En effet, aucune lumière ne pâlit. Prête à

défaillir, je pleure; cette crise de larmes me procure un apaisement dont la religieuse se hâte de profiter.

» Elle m'exhorte à verser mes afflictions dans le sein de la Vierge et m'engage à vous écrire... « pour tuer le temps. » Que cette dernière phrase me paraît cruelle! Néanmoins j'obéis, lasse de mes vaines révoltes et de mes soupirs superflus.

» Enfin, le directeur est venu.

» A genoux, j'ai prié, sangloté, et il m'a promis de vous faire aussitôt parvenir ma lettre. La voici, toute de détresse, écrite par lambeaux, dans les instants de répit que me laisse la douleur. Je comprends que cet homme ne puisse prendre sur lui de me mettre en liberté: mais j'ai senti qu'il était humain, que son bon vouloir me mènerait vers la sortie de cette maison maudite, et j'attendrai qu'elle s'ouvre avec plus de patience. Oui, j'aurai le courage d'étouffer mes plaintes. Si de même je pouvais retarder l'issue fatale, je jure que je supporterais le supplice tant qu'il plairait à mes bourreaux.

» J'ai l'âme et le corps si malades, que je ne

puis assister à la messe. Venez, monsieur Darius, je n'ai d'espoir qu'en vous. Enlevez-moi d'ici, sauvez-moi ou je meurs! Les cris de la prisonnière innocente perceront-ils enfin les murs de la prison?

» LAZARETTE VERMONT.

» Dimanche matin. »

— La torture est donc rétablie, s'écria Darius! Il faut arracher cette martyre d'un enfer que le Dante n'avait pas prévu.

— Pauvre femme! murmura l'artiste.

— Oui, pauvre femme. Elle est de celles pour qui l'on se dévoue ou pour qui l'on se damne. Je comprendrais que Pierre eût supprimé les obstacles...

— Allons, allons, tu vas trop loin.

— Beaux, jeunes, instruits, elle et lui tranchaient sur leur milieu commun, leur rapprochement était fatal, leur amour légitime.

— Je te ferai remarquer que, sans t'en apercevoir, tu tombes dans le raisonnement des accusateurs. Que vas-tu faire?

— Rassurer la malheureuse. Sonne Germain, je te prie.

Aux appels précipités de la batterie élec-

trique, le valet ne fit qu'un bond de l'office au fumoir. Darius lui tendit sa carte où il venait de tracer deux lignes.

— Remettez cela au commissionnaire, dit-il, et donnez-moi mon chapeau et mon pardessus.

— Nos chapeaux et nos pardessus, rectifia le maître de maison.

— Tu m'accompagnes?

— Sans doute.

A peine dehors, une voiture de remise passa vide.

— Cocher, cria Maurice, cinq francs l'heure, filez vite.

Et Darius ajouta :

— Hôtel du préfet de police.

Pendant le trajet, le peintre devint anxieux.

— Aujourd'hui dimanche, on ne te recevra pas, articula-t-il.

— Je tenterai du moins l'épreuve. Hier, le bâtonnier m'a remis un mot d'introduction pour le ministre de la justice. Ce mot me servira.

Le préfet travaillait, il accueillit l'avocat, mais ne put, malgré sa bonne volonté, faire droit à sa requête, M<sup>me</sup> Vermont n'étant pas détenue par mesure administrative. Le man-

dat de dépôt la concernant émanait d'un juge; seul ce magistrat reste compétent pour ordonner un déplacement quelconque.

En vain, Darius se fit conduire à l'adresse de M. Ledogue, chez son greffier, au Palais. Chaque insuccès le ramenait auprès de Maurice, resté dans la voiture.

— Je veux épuiser la hiérarchie judiciaire avant de m'adresser au ministre, dit-il. M. Ledogue est à la campagne et ne reviendra que mardi, son greffier ne peut prendre la lourde responsabilité d'une translation de la prévenue; quant au substitut de service le dimanche au Palais, il allègue son impossibilité de s'interposer dans une grosse affaire dont le juge a l'entière direction. Il ne me reste à solliciter que le procureur général, et, si je ne suis pas plus chanceux, j'aurai recours au ministère.

— Qu'est-ce donc que ce Ledogue? En m'interrogeant, il m'a paru loyal.

— C'est un psychologue, attentif, sagace, assez expéditif d'ordinaire, et qui savamment envoie une tête rouler dans le panier de M. Heindreich, l'exécuteur des hautes-œuvres. Quand on l'observe, il sourit avec une bonho-

mie grimaçante. Ombrageux, il n'aime pas la controverse, la moindre discussion l'irrite, c'est pour cela qu'il s'est attaché M. Servil, sorte de caporal, auquel il abandonne le côté odieux de l'instruction. Celui-ci prend un air connaisseur, remplace l'intelligence et le tact par la brutalité. Policier implacable, posant au capitaine de gendarmerie, fouilleur de meubles, bon à toute besogne, ses conseils sont surtout prisés des filles galantes. Il veut être un militant, ce ne sera jamais qu'un domestique.

— Une canaille !...

— Non..., pas tout à fait..., un habile, d'après l'opinion de ses supérieurs, qui le mettent en évidence.

— Est-il plus adroit que ses collègues ?

— Mauvais chasseur, il ne tue pas toujours ce qu'il vise.

— D'où te viennent ces renseignements ?

— Ma place de secrétaire me permet d'entendre les racontars sur ce qu'on est convenu d'appeler « la famille judiciaire ». Par exemple, M. Servil affirme que Pierre, paysan madré, joue la comédie. Au lieu de voir dans la scène

sanglante de la double cellule un réveil de folie, une répétition de crise aiguë produite par une même cause : l'idée fixe d'un coq ennemi, il voit une scène théâtrale adroitement calculée.

Le faussaire, victime, a d'ailleurs saisi la circonstance pour se faire acquitter. Il sut choisir un défenseur, lequel parlant de tout, excepté de l'accusation, attaqua le régime des prisons, qui permet aux criminels d'assommer les innocents ; prit ensuite à partie l'infâme police pour avoir osé salir un homme distingué, petit, grisonnant, du contact d'un assassin grossier et vigoureux.

Ce discours obtint le résultat souhaité auprès d'un jury facile à se laisser séduire par des tours de phrase éloquents.

— Ainsi, dans les cas douteux, l'hésitation d'un médecin, l'entêtement d'un juge, et l'acharnement d'un policier peuvent supprimer la liberté et la vie humaines ?

— Oui. La prudence élémentaire commande d'éviter les démêlés avec dame Justice qui, armée de pied en cap, dispose de la police et des prisons, genres de Bastilles modernes, où il est plus facile d'entrer que de sortir.

Ils étaient arrivés au domicile particulier du procureur général.

Darius se fit introduire, peignit avec feu la situation exceptionnelle de Lazarette, communiqua sa lettre éplorée et s'engagea sur l'honneur de représenter la détenue à toute réquisition.

— Vous demandez, dit le chef du parquet de la Cour, l'envoi immédiat de votre cliente dans une maison d'accouchement?

— Pas autre chose.

— Je vais la consigner chez une sage-femme figurant sur la liste des experts.

Et il ajouta avec une intention moitié réservée, moitié ironique :

— On aurait pu y penser plus tôt.

Il écrivit deux pièces, l'une adressée au directeur de Saint-Lazare, l'autre à la propriétaire de l'établissement, et les remit à l'avocat.

— Tâchez de trouver maintenant M. Servil qui se chargera de cette double opération, dit-il.

— Pardon, monsieur le procureur général, mais permettez-moi de préférer le concours du chef de la sûreté. Je suis plus certain de le découvrir, et...

— Et?...

— Charitable, il ne prendra pas une escouade d'agents pour une aussi délicate mission.

— J'ai tracé sur ces lettres le nom du commissaire, mais je puis ajouter : « A son défaut, M. Claude. »

Ces courses avaient demandé un temps considérable. Il était cinq heures lorsque le chef de la sûreté pénétrait dans le cabinet du directeur de la prison. Il en sortit presque aussitôt et rejoignit les requérants qui arpentaient le sinistre vestibule.

— Eh bien, demandèrent-ils?

— Eh bien, répondit M. Claude, trop tard!.. elle vient d'accoucher d'un garçon.

— C'est beau la justice! s'écria Maurice avec emportement!

— Calmez-vous. Grâce au directeur auprès de qui je vais intercéder, on aura pour l'infortunée les soins, les égards, que comportent sa situation.

— Nous attendons votre retour, fit Darius dont le sangfroid revenait à mesure que Maurice perdait le sien.

— Inutile, car je profiterai de cette visite pour m'occuper de différentes détenues.

Ils accompagnèrent M. Claude jusqu'au fond du vestibule à droite, échangèrent avec lui un « adieu », puis la porte massive se referma sur le chef de la sûreté dans un bruit formidable, écrasant.

Maurice en demeura immobile.

— Qu'as-tu ? lui demanda Darius.

— Ce choc m'impressionne. Écoute, il se répercute avec une sonorité de tombe qui se ferme.

— Tu divagues. Si les serrures des établissements pénitenciers ressemblaient à celles des boudoirs, d'où viendrait le dicton populaire : « Aimable comme une porte de prison ».

Et il ajouta :

Toutes les institutions ont leurs défauts, leurs revers, leurs abus. Les procédés de la justice sont souvent excessifs. Les magistrats, trop tendres pour les puissants, qui échappent à la répression, sont durs pour les petits, auxquels ils réservent les rigueurs d'une prévention scandaleuse, prolongée, la mise au secret, les nombreux tête-à-tête avec le juge, espèces de coupe-gorge moraux d'où les inculpés ne sortent que par miracle. L'indignation publique amènera une réforme profonde

de nos mœurs judiciaires et je l'appelle de tous mes vœux ; d'excellents magistrats, de bons policiers y travaillent, convaincus que l'honnêteté et l'intelligence priment l'habileté des moyens louches.

— Ah ! si tes confrères te ressemblaient !... soupira le peintre serrant la main de Darius qui répondit gaîment :

— Pauvre cher... mais nous serions une confrérie de mendiants ! Plus de procès, de chicane, par contre plus de notoriété, plus de sous, plus rien !... C'est notre mort que tu veux là ?

Puis changeant la conversation :

— A quand ce fameux voyage ?

— Le sais-je ? L'affaire de M<sup>me</sup> Vermont tourne si mal...

— Je m'en occuperai, sois tranquille.

— Pourtant...

— Abstiens-toi. La moindre tentative de ta part soulèverait mille suppositions défavorables. On se demanderait l'intérêt que tu as, et faute d'en découvrir un réel, on ne manquerait pas de t'en attribuer un détestable. La grandeur d'âme est rare, l'on n'y croit pas ; d'ailleurs, elle a des limites comme les ressour-

ces pécuniaires, et ton généreux dévouement pourrait achever de perdre celle que tu voudrais sauver. Les apparences... les apparences... tout est là.

— Ma conduite ne prête...

— On t'a vu la journée entière avec moi.

— Et cela suffirait ?

— Parfaitement.

— Au diable notre société pourrie ! s'écria l'artiste écœuré. Je retourne m'enfouir dans la nature, voir des bois, de l'herbe, des bestiaux..

— Loin, le plus loin possible !

— En Sardaigne ; j'ignore la langue du pays ; tant mieux ! Oh ! les hommes !...

Ces accents tragiques firent sourire Darius.

— Et les femmes ? demanda-t-il.

Maurice désarmé répondit sur le même ton :

— Pas beaucoup de bonnes.

— Ingrat. Tu en connais au moins deux...

— C'est juste.

— Alors ?

— Je te recommande...

— Entendu.

— N'oublie pas que tu peux compter sur ma mère.

Darius devait dîner en ville, Maurice le

quitta, et revint à l'hôtel où M<sup>me</sup> Debussy, instruite par Germain, de sa brusque sortie, l'attendait, inquiète.

Ce soir-là, il y eut entre la mère et le fils une longue causerie.

## CHAPITRE XV

### Libre et détenue

Conformément aux usages établis, Lazarette, après une laborieuse délivrance, fut transportée salle Sainte-Anne. Étrangère à tout, sauf à la douleur, minée de fièvre, ne reconnaissant personne, ce lieu appréhendé ne lui inspira point d'horreur.

Insensiblement, le petit être nourri par elle lui rappela sa grande tâche : élever un homme dont nul ne saurait lui disputer la tendresse. A cette aurore d'existence, elle vit s'allumer un rayon d'espoir. La femme s'oublia complètement : elle était mère.

Réfugiée dans ce nouvel amour, elle s'abandonnait à des joies inconnues jusqu'alors. Tout à coup, ses chagrins écartés surgirent,

lui disputant les heures bienheureuses où, bercée par de vagues projets, elle se reprenait à vivre : le directeur lui avait annoncé sa mise en liberté.

Libre, libre d'aller pleurer, silencieuse, sa honte et ses malheurs !

La réalité brutale se dressait : avoir séjourné à Saint-Lazare et emporter partout et toujours ce stigmatte flétrissant, ineffaçable.

Fort à propos, Darius Muller vint la voir, répandant autour d'elle un peu de cet air du dehors auquel tous les âlités aspirent. Elle le salua d'un long regard plein de remerciements.

— Madame, lui dit-il, l'ordonnance de non lieu est rendue.

— Dérision du sort ! répondit-elle, me voilà libre et détenue ! La force des choses a prouvé mon innocence, et la maladie me retient.

Ce n'était pas précisément son innocence prouvée, mais bien sa culpabilité impossible à établir.

Le rapport médical, définitif, rendant Pierre irresponsable de ses actes, lui valait ce relâchement de rigueur.

Darius évita de lui expliquer cette nuance.

— Je vous amène une visite, reprit-il, présentant M<sup>me</sup> Debussy, demeurée à l'écart.

— Oh ! madame ! s'écria Lazarette, c'est trop de bontés !...

— Ne me remerciez pas, interrompit l'excellente dame, et désignant son introducteur, on ne saurait trop seconder le zèle d'un pareil avocat.

— Mon simple devoir, déclara-t-il modestement, et plus que moi, M<sup>me</sup> Debussy mérite votre gratitude. Le lendemain de la naissance de cet enfant, elle venait prendre de vos nouvelles et, sans préméditation, tirait le directeur d'embarras au sujet du prénom à inscrire sur l'acte d'état civil. Elle sut parler pour vous, qui étiez incapable de le faire.

— Et quel nom avez-vous choisi à ce pauvre déshérité ? demanda la jeune femme.

— Celui que je lui donnerais si j'avais le plaisir d'être sa marraine, répondit la charitable dame.

Les traits de l'accouchée s'illuminèrent. Belle, oui certes, elle l'était en cet instant qui enlevait de son visage les marques de souffrance. Elle couvrit de baisers les mains tendues vers elle et murmura :

— Est-ce un rêve?... Vous consentiriez?..

— Sans doute, le nom de Maurice lui portera bonheur. Puissiez-vous être un jour récompensée de vos peines et heureuse mère comme je le suis.

Darius, ému, contemplait ce touchant tableau.

— Mon fils est parti, continua M<sup>me</sup> Debussy; son voyage durera trois mois. A l'hôtel, dans l'appartement que je vous réserve, votre convalescence s'achèvera tranquille.

Et comme M<sup>me</sup> Vermont se récriait, elle ajouta :

— Inutile de vous en défendre; c'est chose convenue entre mon fils et moi; je lui ai promis que vous ne retourneriez point à la ferme; et bien que ce soit un peu démodé, je conserve l'habitude de faire honneur à ma parole. Chez moi, vous pourrez rétablir l'ordre de vos affaires d'intérêt, et préparer doucement M<sup>me</sup> Gerville à l'idée de vous revoir. D'ailleurs, fit-elle après une pause, espérons que votre mari sera guéri d'ici-là.

La malade devint affreusement pâle. Darius crut devoir intervenir.

— Victime d'une erreur judiciaire, lui dit-

il, vous avez augmenté le nombre des personnes vertueuses jetées à Saint-Lazare; mais vous en sortirez la tête haute. Acceptez donc sans rougir l'offre de madame, et le dévouement de celui qui vous respecte et vous estime.

Cette double visite eut la plus favorable influence sur la santé de la prisonnière. Bien qu'entourée de soins attentifs, ce fut avec empressement qu'elle annonça son prochain départ et tenta de rémunérer une fille qui l'avait veillée. A sa grande surprise, cette créature, d'apparence vulgaire, refusa la pièce d'or qu'elle lui donnait.

— Prenez, insista-t-elle.

— Non madame, merci.

— Pourquoi?

— Je voudrais rester à votre service.

— Expliquez-vous? fit avec surprise Lazarette.

— Bientôt j'aurai fini ma peine. J'ai l'intention de reprendre mon ancien métier.

— Lequel?

— Celui de domestique. Élevée dans une métairie, je m'entends aux travaux de la campagne.

— Quand sortirez-vous de prison ?

— Samedi.

— Depuis combien de temps êtes-vous condamnée ?

— Depuis huit mois. J'avais essayé de tuer celui qui m'a perdue. La détention rend parfois raisonnable ; je désire par le travail retrouver la route du bien. A Paris, ce serait difficile : sortant d'un pareil lieu, on me refuserait une place convenable, et je devrais descendre plus bas encore. Lorsque j'ai su que vous étiez fermière, je me suis sentie sauvée.

— Vous ne me croyiez donc pas coupable ?

— Les femmes s'y connaissent, j'ai compris que vous étiez supérieure aux autres, dont l'animosité vous attira mes sympathies. Je veillais, prête à vous défendre contre quiconque aurait eu l'intention de vous nuire. Un moment j'ai senti qu'un danger vous menaçait, alors, j'ai crié : « gare » !

— Quoi ! c'était ?

La fille eut un signe de tête affirmatif.

— Sachant qu'on vous espionnait, j'ai usé de notre moyen de correspondre ; la boulette de papier. Ici l'on est à bonne école pour ap-

prendre à devenir sournoise ; mais je compte laisser dans ce costume brun les roueries et l'infamie qu'il affiche.

— Que signifient les dénominations de « soubrette » et de « veilleuse » ?

— Ordinairement, il y a trois filles de service dans chaque salle. La première gagne dix francs par mois ; la seconde, surnommée « soubrette », six francs. La moitié de ces sommes acquises à la « masse » est retenue, puis distribuée à la sortie des prisonnières. La troisième fille « veilleuse » n'a d'autre rétribution que celle de manger à l'infirmerie. Les produits occultes qu'elle peut avoir lui viennent de la police et des malades.

— J'ignore à quelle époque je rentrerai chez moi, si même j'y reviendrai ; je vais donc prévenir M<sup>lle</sup> Vilain de votre arrivée, et samedi, vous pourrez aller coucher aux Paradis.

Trois semaines après l'horrible nuit d'angoisse où Lazarette avait failli étrangler une de ses voisines, un coupé l'attendait devant la façade de la prison.

Au bras de M<sup>me</sup> Debussy, elle longea le

grand vestibule public, chancelante, suffoquée, serrant son fils contre sa poitrine.

Un gavroche la montrant du doigt :

— Encore une honnête femme qui sort de Saint-Lazare ! s'écria-t-il.

Il ne croyait pas dire si vrai.

## CHAPITRE XVI

### Dans les Vosges

Par une belle soirée de juin à l'air pur et particulier aux montagnes, Lazarette, assise entre le lit de sa mère et le berceau de son fils, écoute la respiration des êtres aimés qu'elle veille ; puis, silencieuse, vient s'accouder au balcon de la chambre familiale.

Comme des perles égrenées, la nuit sème des étoiles ; on dirait une pluie de larmes douces et reposantes.

Le fond du ciel, encadré par les hauteurs, s'éclaire mollement ; le chemin de Saint-Jacques paraît. Fidèle témoin d'un rêve si vite évanoui, il rayonne ainsi que l'an dernier.

Calme perfide, image du présent, pourquoi apportes-tu à l'oreille attentive le chant des

grillons et des rossignols, et sembles-tu fêter l'anniversaire d'une nuit de noces étrange, d'un festin aux convives dispersés ?

Où sont-ils les époux, les parents, les amis ? — M. Gerville, donnant le signal de la séparation, emmène sa femme qui, bientôt atteinte par le mal des montagnes, meurt d'ennui.

Ce coin d'azur étranglé, aperçu d'en bas, donne à la pauvre dépaysée la sensation d'un enfouissement. Elle réclame sa fille, l'espace, le soleil des plaines où le regard ne heurte pas sans cesse d'éternelles murailles tantôt opaques, tantôt végétales, selon que la buée qui les baigne persiste ou s'évapore. Elle succombe en apprenant les malheurs de Lazarette, et le retour même de celle-ci ne la ranime pas.

Cependant M. Gerville, pour échapper aux exigences de la paralytique et aux cris d'un enfant, déserte le logis, court la campagne et pratique le jeu de billard avec le père Brévannes. Plus de scènes, de récriminations ; il laisse Lazarette maîtresse absolue, intéressé à lui rendre supportable le séjour des Vosges.

Maurice Debussy voyage, travaille, expose ses œuvres, obtient médailles et succès.

Finet, secrétaire d'une mairie importante, ignore ce que sont devenus Vopré et Adèle Blonde, Ursule Foieho et son poète pratique.

Henri a réalisé les présages de M<sup>lle</sup> Vilain et la confiance qu'il avait en sa destinée. « Suis ton chemin droit, lui avait souvent répété la vieille fille, le malheur des autres fera ton bonheur. » Prophétie cruelle qui touche Lazarette en plein cœur, car la maîtresse des Parjadis a cédé à son garçon de ferme, place et responsabilité, sous la condition expresse que l'ancienne receveuse des postes occuperait, pour le reste de sa vie, l'ancienne chambre des Vermont. Personne ne se plaint de cet arrangement, pas même la bayarde Catherine, qui admire son mari et ne dénigre plus le mariage.

Antoine fait son service militaire.

Et maintenant que Lazarette les a tous rappelés un à un dans sa mémoire, le nom de Pierre se présente, timide, à peine articulé. Elle revoit l'amoureux au désespoir, l'époux adoré, le coupable découvert, brutal ou humble, se traînant à genoux, suppliant...

Combien avait-il souffert à cause d'elle, et combien souffrait-il encore ! La prison est horrible... l'asile d'aliénés effroyable... Ne

pardonnera-t-elle jamais à cet inconscient, fou d'amour, criminel par amour, dont seule elle connaît les ombres et les mystères de la vie ?

Un léger cri l'arrache au passé et ses regards perdus dans la profondeur des montagnes, se reportent sur l'enfant qui s'agite.

Les tristes souvenirs s'envolent devant les préoccupations actuelles.

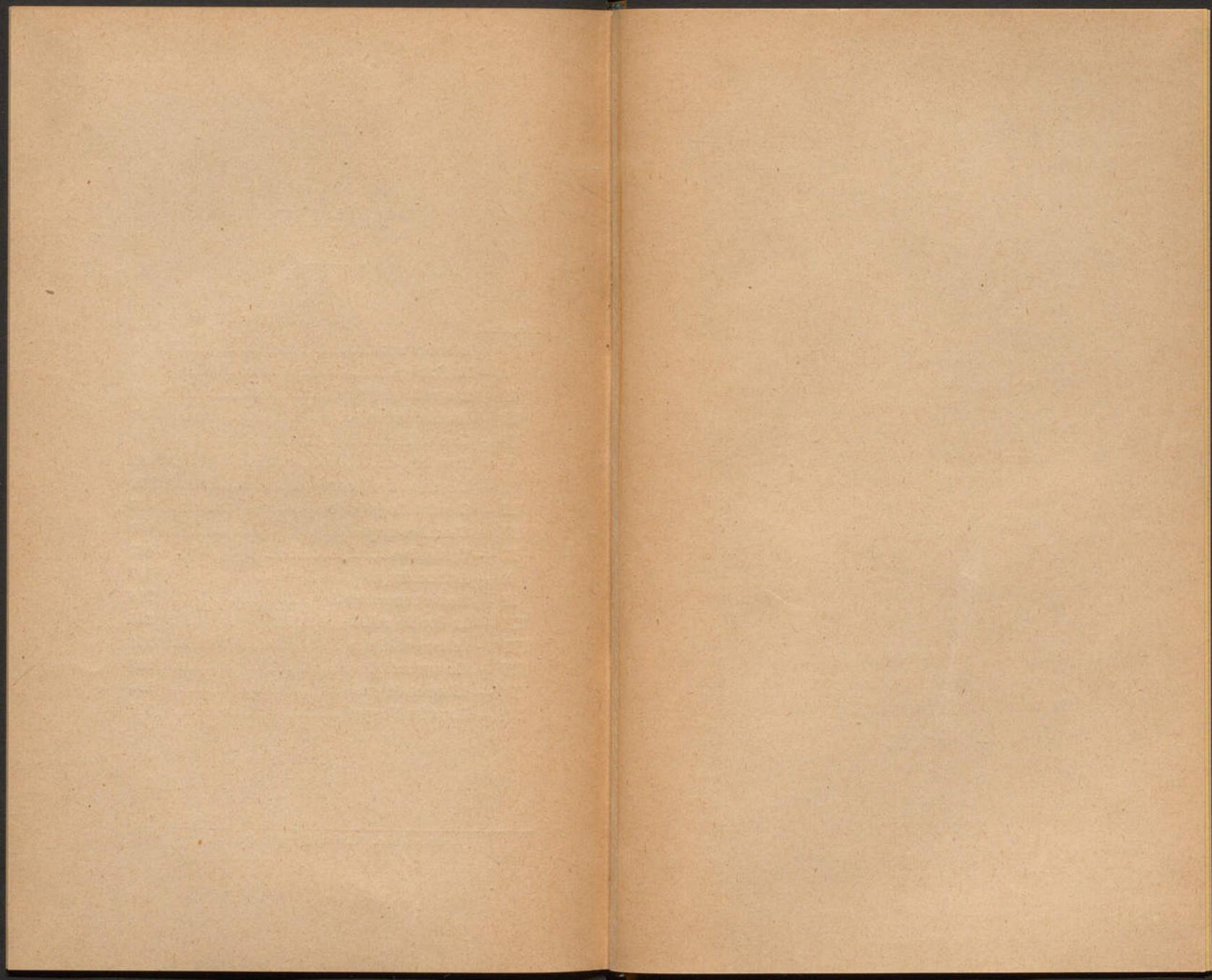
— Pauvre petit ! dit-elle, quel sera ton sort ? — Ton sort, je le ferai beau et heureux, je suppléerai au père absent, et si le malheur voulait que je mourusse avant d'avoir rempli ma tâche, ta marraine l'achèverait. Seulement, pour moi, l'avenir est fermé.

Lazarette marche vers le berceau, sereine, apaisée, se penche, admire, embrasse Maurice et murmure :

— Un sourire d'enfant console ; tout l'horizon d'une mère est là.

## TABLE

Chapitres	Pages
Avant-propos.....	1
I — M. Foicho.....	3
II — Lazarette et Pierre.....	13
III — Double serment.....	37
IV — Une veillée.....	71
V — Mort fatale.....	89
VI — L'avarice tue l'avare.....	109
VII — Constatations judiciaires.....	137
VIII — Chambre nuptiale.....	163
IX — Transition.....	183
X — Autour du puits.....	197
XI — Juge et commissaire.....	215
XII — La double cellule.....	245
XIII — Lettres saisies.....	251
XIV — Un avocat.....	269
XV — Libre et détenue.....	293
XVI — Dans les Vosges.....	301



Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

41, Rue de Grenelle, Paris

## ŒUVRES JUDICIAIRES ET DE PHYSIOLOGIE SOCIALE

DESMAZE

La Médecine légale. . . . . 1 vol.  
Les Crimes et la Débauche à Paris. . . . . 1 vol.

MAXIME DU CAMP

L'Attentat Fieschi. . . . . 1 vol.

LÉON GAMBETTA

Discours et Plaidoyers choisis avec notice biographique par J. REINACH. . . . . 1 vol.

YVES GUYOT

La Police . . . . . 1 vol.  
La Prostitution. . . . . 1 vol.  
La Traite des Vierges à Londres. . . . . 1 vol.

CHARLES LACHAUD

Plaidoyers recueillis par M. F. SANGNIER. . . . . 2 vol.

CLÉMENT LAURIER

Plaidoyers et Œuvres choisies avec une introduction par AURÉLIEN SCHOLL et une étude par G. LÉBRE. 1 vol.

G. MACÉ

Le Service de la Sûreté. . . . . 1 vol.  
Mon premier Crime. . . . . 1 vol.  
Un joli Monde. . . . . 1 vol.  
Gibier de Saint-Lazare. . . . . 1 vol.  
Mes Lundis en Prison. . . . . 1 vol.  
Mon Musée Criminel. . . . . 1 vol.

OCTAVE NOEL

Études sur l'Organisation Financière. . . . . 1 vol.

JOSEPH REINACH

Les Récidivistes. . . . . 1 vol.